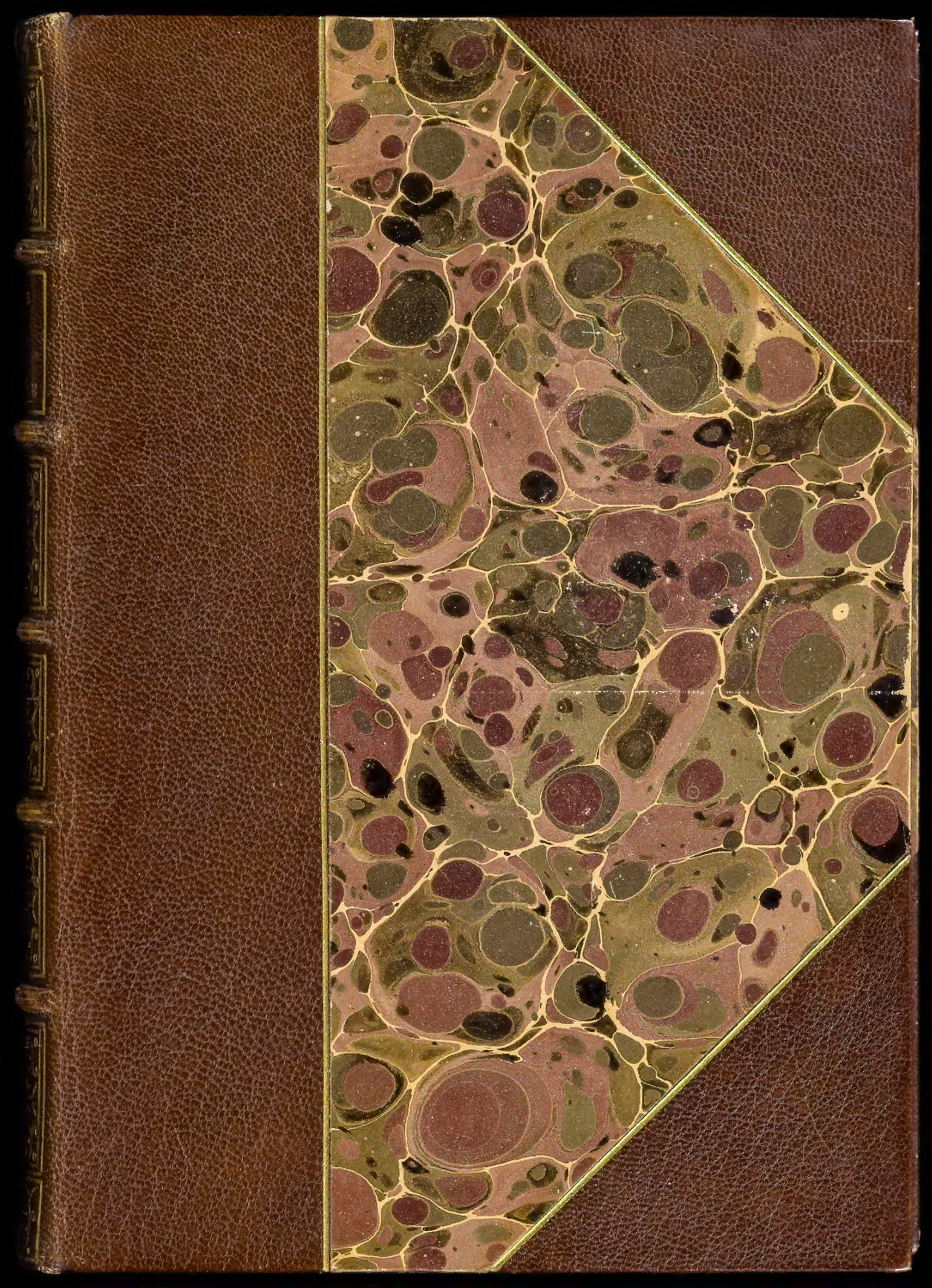
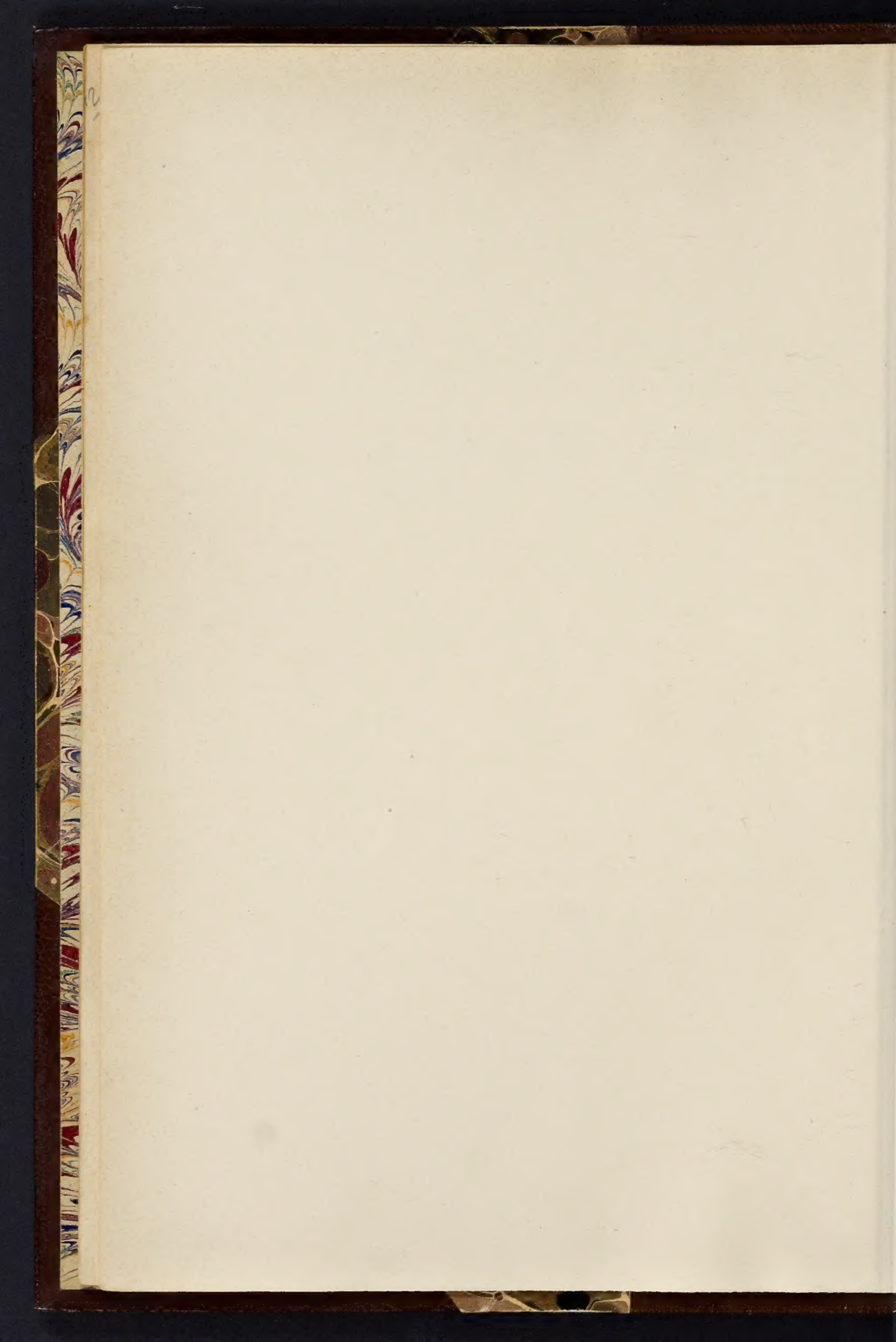


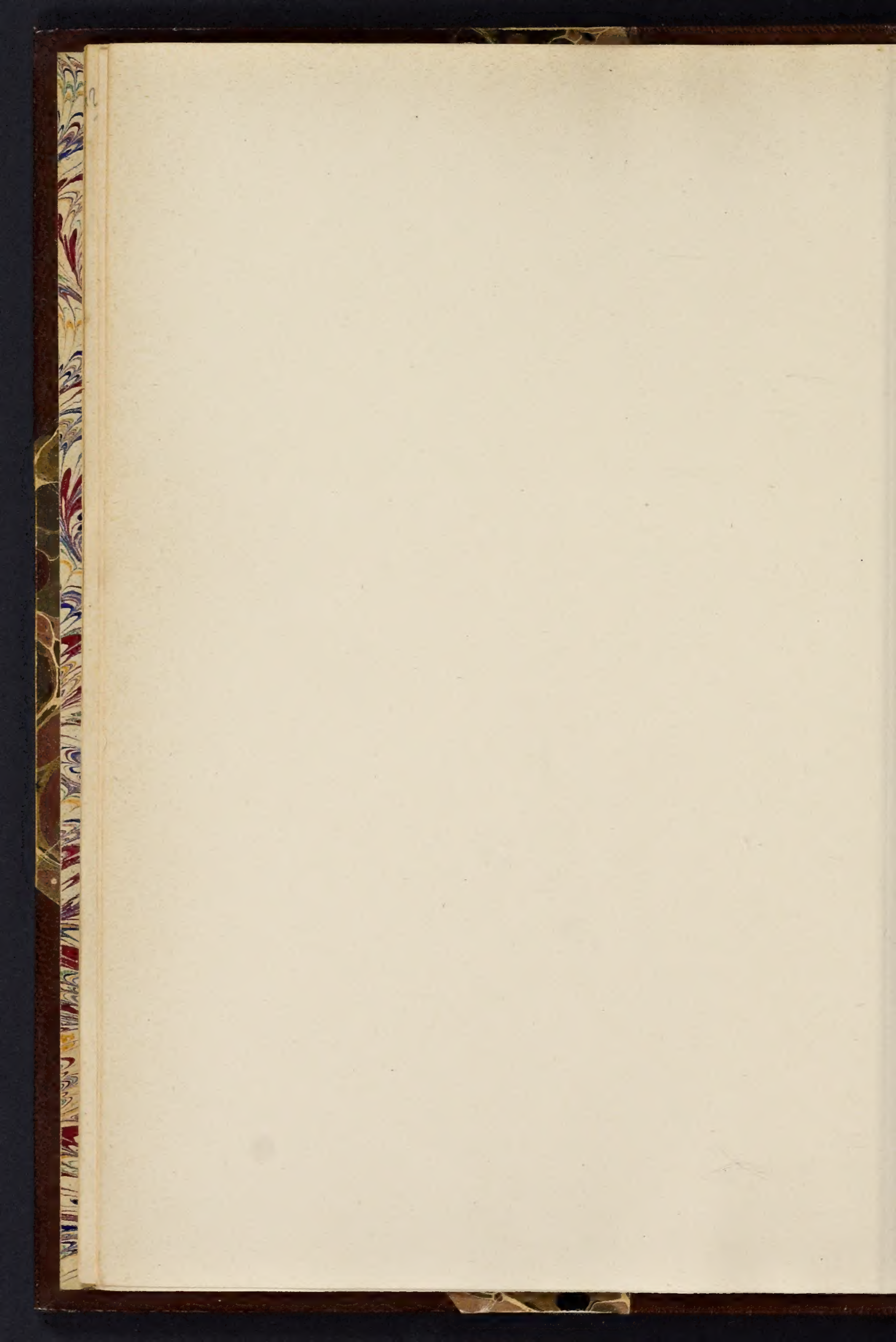

A.W.
N°. 13101



ALEXANDRE (A.). Les Reines de l'aiguille. Modistes et Couturières. (Etude parisienne). *Paris, Belin,* 1902, in-8, demi-maroquin lavall., coins, dos orné, tête dor., non rog., couv. (*Pierson*).

Tiré à 300 ex., illustré de compositions, dans le texte et hors-texte, par F. Courboin.
L'un des 100 exemplaires sur Japon Impérial, contenant les gravures en 3 états.





ARSÈNE ALEXANDRE

LES
REINES DE L'AIGUILLE

MODISTES ET COUTURIÈRES

(Étude Parisienne)

ILLUSTRATIONS DESSINÉES ET GRAVÉES

PAR

FRANÇOIS COURBOIN



PARIS

THÉOPHILE BELIN, LIBRAIRE

29, QUAI VOLTAIRE, 29

1902

LES

REINES DE L'AIGUILLE

MODISTES ET COUTURIÈRES





ARSÈNE ALEXANDRE

REINES DE L'AIGUILLE

(Étude Parisienne)

ILLUSTRATIONS DESSINÉES ET GRAVÉES

PARIS

ARSÈNE ALEXANDRE

LES

REINES DE L'AIGUILLE

MODISTES ET COUTURIÈRES

(Étude Parisienne)

ILLUSTRATIONS DESSINÉES ET GRAVÉES

PAR

FRANÇOIS COURBOIN



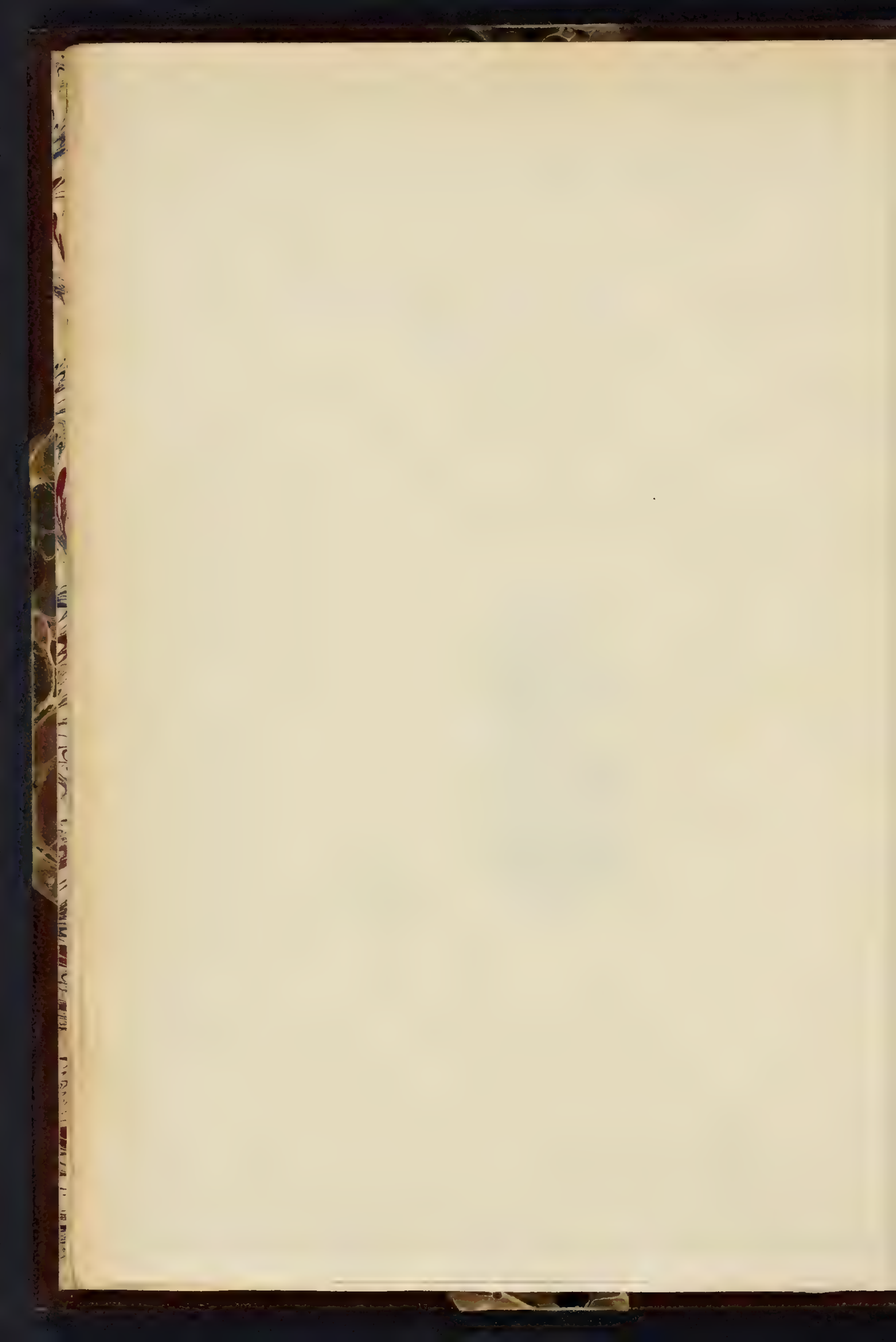


PARIS

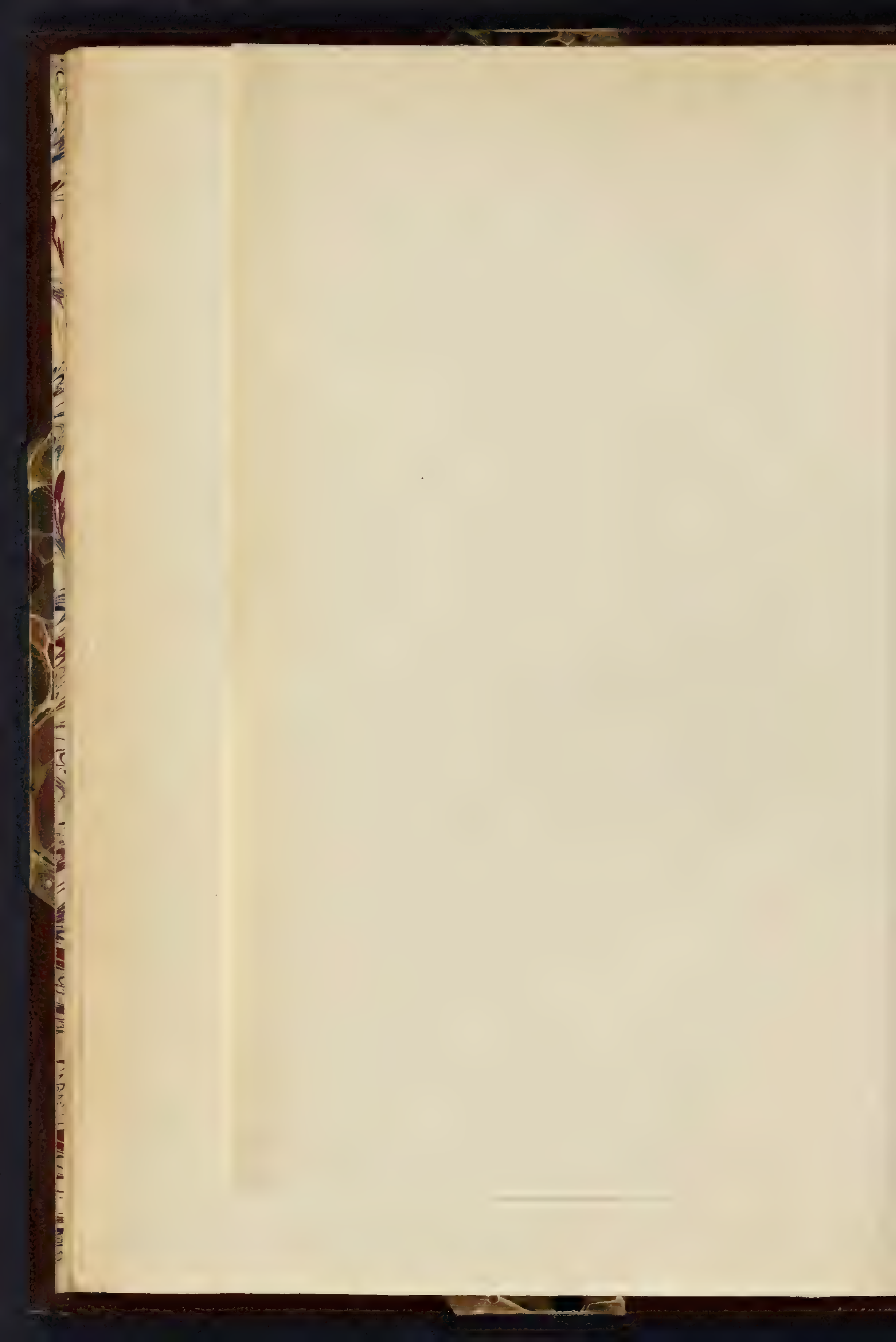
THÉOPHILE BELIN, LIBRAIRE

29, QUAI VOLTAIRE, 29

1902

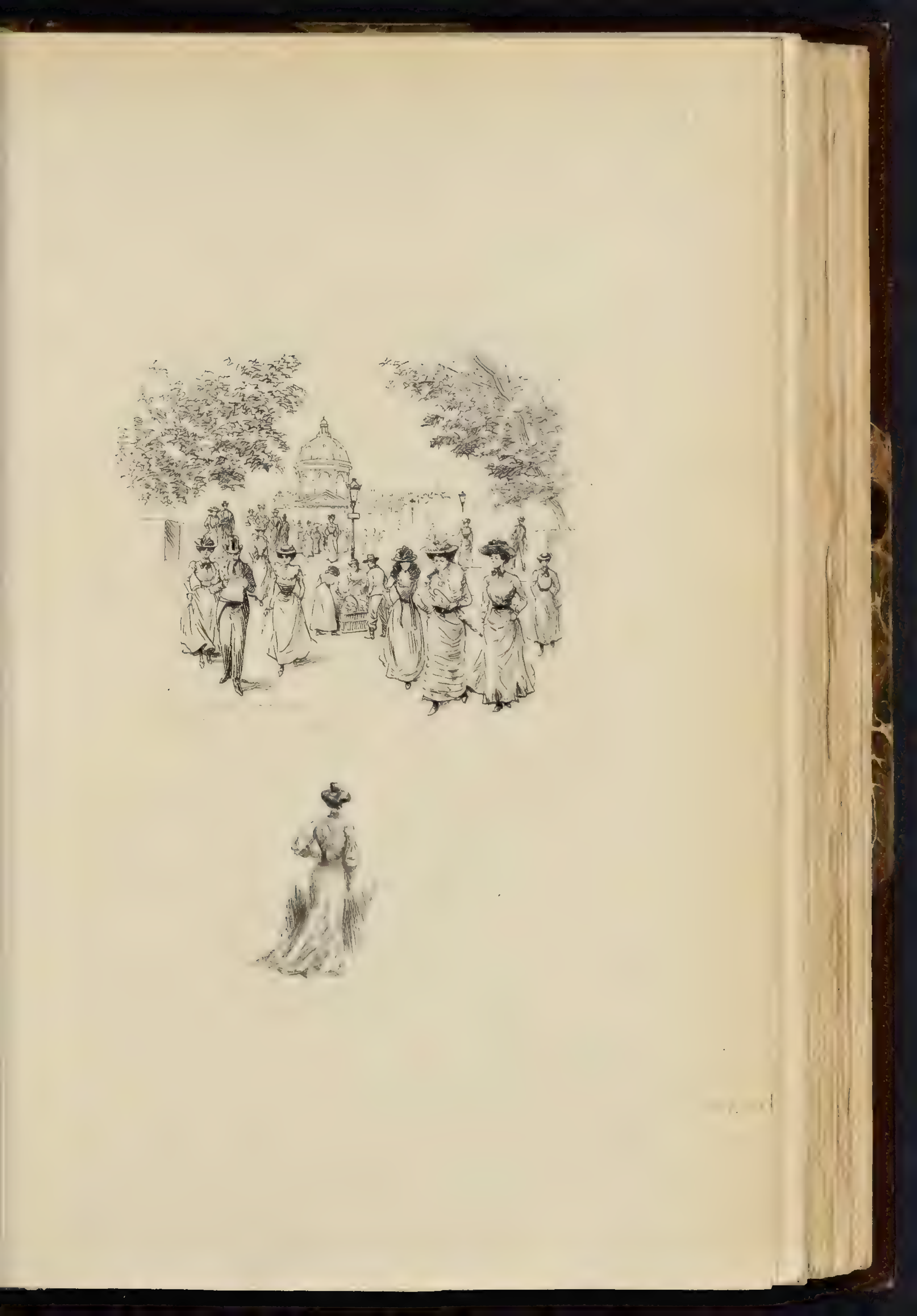














LES FLEUVES

Le matin, entre sept heures et demie et neuf heures, les rues de Paris présentent un spectacle dont on ne trouverait l'analogue nulle part au monde, et fait pour charmer l'œil de l'artiste comme aussi pour attirer l'attention émue du rêveur.

Ces rues, véritables fleuves d'humanité, charriaient tout à l'heure en flots pressés des foules viriles, maçons, charpentiers, ouvriers de toute sorte. Puis, une demi-heure de silence et de vide s'est faite, et déjà quelques femmes commencent à apparaître.

Elles descendent, vêtues de sombre, et la plupart avec un



LES FLEUVES

Le matin, entre sept heures et demie et neuf heures, les rues de Paris présentent un spectacle dont on ne trouverait l'analogue nulle part au monde, et fait pour charmer l'œil de l'artiste comme aussi pour attirer l'attention émue du rêveur.

Ces rues, véritables fleuves d'humanité, charriaient tout à l'heure en flots pressés des foules viriles, maçons, charpentiers, ouvriers de toute sorte. Puis, une demi-heure de silence et de vide s'est faite, et déjà quelques femmes commencent à apparaître.

Elles descendent, vêtues de sombre, et la plupart avec un

pâle visage et une expression sérieuse, de lointains faubourgs vers le centre. Pour quelqu'un qui regarderait de haut notre fourmilière et la regarderait tous les jours, avec ses lacis de chemins toujours sillonnés dans le même sens, aux mêmes heures, et par les mêmes êtres ou des êtres au même aspect, cette marche serait semblable, avec son rythme réglé, invariable et sans hésitations, à celle d'insectes allant accomplir leur tâche instinctive.

Lorsqu'on se mêle à ce mouvement, ce caractère de régularité et d'automatisme se dissimule sous les nuances infinies de la physionomie individuelle et de la vie des classes. Les femmes qui se rendent ainsi à la besogne matinale sont en majorité des ouvrières de l'aiguille, car c'est, de toutes les industries de Paris, une des plus considérables, et c'est elle surtout qui vient ainsi, chaque jour, se condenser vers le centre. Je ne crois pas exagérer en disant que si d'autres travaux occupent et retiennent dans les faubourgs une immense armée féminine, il ne descend pas dans le cœur de la Ville moins de cent mille femmes dont la mission est de fabriquer ou de vendre ce que le génie parisien invente sans cesse pour vêtir et embellir la Femme elle-même.

Ces femmes, ce sont les industrieuses abeilles de la mode; ce sont les ouvrières de l'élégance.

Celles qui ouvrent ainsi cette marche quotidienne et qui ont cet aspect sérieux et triste, cette démarche généralement silencieuse, ce sont des ouvrières de maisons qui fabriquent en gros des élégances à bon marché, des vêtements dont le tissu commun et l'uniformité se relèvent d'un peu d'ornementation qui suit d'assez loin les inspirations annuelles du luxe. La vie de ces femmes est monotone, et leur travail presque essentiellement mécanique, qu'elles servent

une machine ou qu'elles manœuvrent ce merveilleux et cruel outil, l'aiguille. Aussi leur allure et leur visage ont emprunté un peu de l'implacable régularité de leur fonction. Qu'elles soient encore jeunes ou déjà marquées par l'âge, elles vont, sans hâte, mais également sans paresse, poursuivre le travail commencé hier et entamer le travail du lendemain. Leurs pas se posent exactement aux mêmes pavés que la veille; leur souci recommence, depuis le réveil, à s'exercer sur les mêmes problèmes de la vie, et qui se ramènent à peu près tous à celui-ci : faire face à tous les besoins, à tous les devoirs et à tous les penchants de la créature humaine avec un gain qui oscille, en moyenne, entre cinquante et cent sous par journée.

Elles passent devant les mêmes maisons encore murées dans le sommeil et l'indifférence; elles rencontrent les mêmes visages, les mêmes depuis des années, et parfois leur adressent un bref sourire d'habitude, mais le plus souvent les notent au passage, presque sans les voir, points de repère faisant partie du chemin comme les pierres et les numéros des rues. Les vieilles ouvrières, jaunies et osseuses, ou bien envahies par de l'embonpoint et colorées par de la couperose; les jeunes, avec très peu de coquetterie, et déjà quelque chose dans la façon d'être qui révèle la parcimonie de leur part de joie et d'espoir, ont des pensées communes, à peu près toutes les mêmes et en petit nombre : les calculs du vêtement et de la nourriture, les supputations de la morte-saison; comme grands événements, les possibilités d'un changement de maison, la nomination d'une nouvelle première; comme drames, une dispute, un congé reçu à l'improviste, ou la maladie d'un être dont la destinée est associée à la vôtre, enfant ou proche; comme joies ou distractions, les lambeaux d'une chanson

nouvelle, entendue la veille au soir dans la rue, ou bien les émotions de quelque amour commencé, ou enfin les mélancoliques et âpres consolations des souvenirs.

Voilà ce qui occupe leur marche régulière pendant la demi-heure ou l'heure qui sépare le faubourg, Belleville ou Montrouge, des quartiers Saint-Denis, ou du Sentier, ou de la Bourse. Parfois, pour certaines, le rapide arrêt sous une porte pour avaler un bol de soupe ou de lait, ou chez le boulanger, pour se munir d'un petit pain ou d'un croissant. Et bientôt, la foule noire qui peu à peu s'est grossie, s'engouffre par groupes et se distribue régulièrement aux mêmes seuils.

Le spectacle serait poignant s'il se bornait à ce premier tableau. Mais, sans laisser le temps d'y réfléchir, arrivent les intermèdes et succèdent des apparitions plus riantes.

L'intermède, ce sont les gamines.

Les apprenties, les « arpettes », les *attrape-science,* commencent à se faufiler entre les figures plus graves des ouvrières, à mêler aux noires robes, presque uniformes, presque religieuses de ces femmes, des tenues et des inventions de costumes vraiment ébouriffantes, et à jeter effrontément sur le demi-silence la cascade babillarde de leur gaieté.

Quant aux plus caressantes et plus lumineuses visions, ce sont, à mesure que l'heure s'avance et que Paris s'anime, toutes les belles filles, toutes les jeunes femmes qui, en suivant à peu près les mêmes tracés des fleuves, viennent se déverser, plus loin, dans les quartiers moins revêches de l'Opéra et de la Madeleine.

Alors, toute pensée de rude et machinal labeur s'écartant (à tort ou à raison), Paris devient pour nous d'une beauté extraordinaire, d'une poussée de vie, d'un ruissellement

d'animation et de jeunesse entraînante qui ne sauraient appartenir à aucune ville avec un pareil charme et une égale amabilité.

Les premières arrivantes — cette impression peut se ressentir surtout les matinées d'hiver — appartenaient encore un peu à la nuit. Les autres proclament victorieusement l'entrée du plein jour et l'instinctive allégresse des heures non encore atteintes par l'énervement et la fièvre que l'après-midi dégagera.

Rien ne peut dire la variété et l'attrait multiple de ces dégringolades de grappes humaines, de ces ondes claires et tumultueuses. L'œil éperdu ne sait plus où se poser ; tout cela défile vivement, et se renouvelle, et rit, et chante, et change. Les beautés les plus exquises et les plus fraîches se mêlent, se chassent, se croisent, avec, souvent, d'étranges et amusants repoussoirs, car les âges, les tempéraments et les acabits les plus divers collaborent à ce grand œuvre de la toilette.

Des filles blondes comme il n'en éclôt qu'à Montmartre et des brunes comme il n'en pousse qu'à Belleville trottent et se cambrent avec l'éblouissante insolence de leurs vingt ans. Des grâces et du comique se coudoient. Des « types » tels qu'il ne s'en rencontre que dans la fantaisie de modernes Monniers ou Daumiers font bon ménage avec toute cette jeunesse vermeille. Il y a des femmes enceintes dans le nombre, et souvent, comme pour accentuer le plaisant de cette chose grave, ce sont les plus laides ; et même, à l'observation, ce sont *toujours* les laides. Il y a des femmes à la véritable démarche de princesses, qui ont de nobles yeux farouches et sérieux, et dont la taille, harmonieuse comme un beau vase grec, semblerait faite pour des maternités choisies.

Il y a même, parfois, des naines, — des petits bouts de femmes bizarres, bustes et têtes développés normalement sur des membres restés noués, — et celles-là aussi vont régulièrement à des tâches où elles excellent, travaux délicats et suprêmement légers de lingerie, de broderie, de fleurs. En chemin, des groupes se rejoignent et s'accrochent, de façon qu'en arrivant à la « boîte », il y a déjà presque la moitié d'un atelier réuni.

Il est aussi des ménages, objet de commentaires discrets et gaîment bienveillants ; ménages irréguliers et même réguliers; les uns tout récents, les autres durant depuis des années et ayant accompli chaque matin le chemin dans les mêmes causeries, avec la même allure, en se séparant au même coin de rue avec le même baiser. Des petits ménages infiniment jeunes et espiègles, et d'autres un peu guindés, désireux de bien établir leur respectabilité et de faire sentir l'importance de leurs emplois. Les ménages sont, à eux seuls, un des plus curieux sujets d'observation dans cette vie matinale du Paris qui va travailler. Et il y a, aussi, des ménages projetés qui, pour le moment, ne sont encore que des rencontres — rencontres qui ont lieu, par hasard, tous les matins. Le premier salut d'une part, le premier sourire de l'autre, le premier bouquet de violettes comme réplique, auront été le résultat de longues hésitations et d'un nombre incalculable de ces involontaires rendez-vous d'une seconde. Il y a ainsi des coups de foudre longuement couvés qui n'éclatent que bien longtemps après leurs premiers ravages.

Tout cela a pour trait dominant, pour caractère essentiellement spécial et significatif la gaîté intrépide de Paris.

Nous disions : les apprenties. C'est une joie. C'est une race infiniment plaisante et tout à fait unique, celle de ces

petits oiseaux maigres, au plumage inclassable, au ramage suraigu. Elles aussi vont par bandes, par couples ou par groupes capricieux, comme des moineaux qui iraient à l'école.

Les apprenties, c'est une des grandes gaîtés de Paris, et si elles n'existaient pas, Paris ne serait pas véritablement au complet. Elles font sans doute plus de bruit qu'elles ne sont grosses, et même qu'elles ne sont nombreuses, car leur proportion est restreinte par rapport aux ouvrières proprement dites. La classe qu'elles forment est spéciale, et comme façons d'être et comme manières de penser. Il est permis de supposer qu'il existe entre elles une sorte de franc-maçonnerie tacite qui leur permet de vivre à part et de s'entendre envers et contre les grandes personnes, ouvrières, patronnes ou patrons. Ce qui porte à le croire, c'est leur extrême docilité et leur extrême ironie. Il faut se défier de l'apprentie en apparence la plus candide ou la plus informe : souvent elle cache une âme de vieux diplomate et les facultés d'imitation d'un singe de la race la plus intelligente.

Vêtues? Oh! de la plus curieuse sorte. Il y a toute une gamme d'attifements qui n'appartient qu'à elles. Ce sont elles qui, dans les rues, arborent les plus drôles de chapeaux de tout Paris, des choses faites à coups de poing et patinées par la collaboration des quatre saisons de l'année. Ce sont elles qui exposent les plus divertissantes idées de costumes, souvent avec des carreaux invraisemblables ; des élégances parfois qui contrastent avec les gros souliers lacés propres à jouer des parties de marelle et à faire à travers la ville des courses interminables. Il en est qui visiblement portent la robe qu'avait hier encore une sœur aînée, ou le vieux manteau de la mère, ajusté et adapté tant bien que mal à la taille avec

des légions d'épingles. Elles tiennent de l'écolière et du gavroche, et bien qu'elles soient encore gamines et se croient presque femmes, elles n'évoquent ni l'idée de la gamine d'hier ni celle de la femme de demain.

De quoi causent-elles ainsi en paires ou en « barrières », bras dessus bras dessous? De tout; des choses les plus graves de la vie; des problèmes de sentiment; du théâtre; des affaires de famille; des intrigues du magasin et de l'atelier; de ce qui se mange; des réponses qu'on pourrait faire, si on voulait, à des personnes; des projets d'avenir; en un mot, de tout ce qui dénote une profonde expérience et un machiavélisme sournois. Si l'on pouvait transcrire l'âme d'une apprentie et traduire en clair tout ce qu'elle sait et ressent de façon inconsciente, informulée, on aurait un des livres les plus curieux, un manuel de la vie aussi cocasse que retors.

Dans ces foules où la gamine se mêle aussi aux jeunes filles et aux jeunes femmes, on ne saurait noter de transition entre celles-ci et celles-là. Par une opération spéciale de la nature, il y a une heure où l'apprentie se transforme soudain et complètement en ouvrière ou en employée; mais il n'existe pas d'état intermédiaire, pas plus qu'il n'en existe entre la chrysalide et le papillon, ou, si cette comparaison n'était irrévérencieuse, entre le têtard et la grenouille au moment où la queue lui tombe. C'est autre chose qui succède brusquement, et c'est l'affaire d'une morte-saison. Ça se passe à domicile. La jeune fille que vous rencontrez en septembre est la môme qui trottait avec des jupes courtes en juillet. La robe et l'importance sociale se sont développées en même temps.

De toutes ces femmes et de toutes ces enfants, Paris, avons-nous dit, prend à certaines heures une beauté intense,

un frémissement de vie effarant. Mais comment le faire sentir, et quelle idée pourraient donner de tout cela nos pauvres descriptions, nos énumérations écourtées, nos chiffres approximatifs? Seuls, le peintre qui croquerait des centaines d'individualités, le romancier qui établirait d'innombrables états civils et relaterait autant de comédies ou de drames qu'il y a de sujets, évoqueraient de façon suffisante les plus frappantes images de ce surprenant ensemble.

Toutefois, un caractère général peut être distingué qui est commun à cette population et est une des causes principales de son attrait et de la sympathie qu'elle dégage. C'est une espèce d'entrain, d'ardeur brillante et gaie, un peu fébrile, qui est une forme rudimentaire de l'enthousiasme artistique. Toutes ces femmes sont collaboratrices d'une œuvre de luxe, d'une création de couleurs et de formes unique en l'univers.

Les ouvrières qui charrient du charbon ou qui sont courbées sur la terre ne peuvent avoir les mêmes regards, la même démarche, le même tour d'esprit que celles qui, tout le jour, manient des étoffes soyeuses et caressantes, des dentelles, des fleurs, des garnitures qui chatoient. Les premières seront forcément plus mornes et plus méditatives, plus ruminantes, les autres plus vives et plus énervées. Elles participent, si peu que ce soit, à la vie frivole et recherchée dont elles ourdissent le décor et la parure. Leur animation se rapproche de celle même des abeilles qui travaillent en bourdonnant joyeusement parmi les fleurs dont la couleur les grise. Comme les abeilles ne font pas le miel pour elles-mêmes, nos pauvres petites ouvrières, aussi, ne cousent pour soi que dans une proportion infime. Mais ce sont des abeilles pensantes, qui savent ce que devient leur œuvre et ne s'en désintéressent jamais complètement. Elles se rendent

compte, à des degrés divers bien entendu, qu'elles contribuent à faire de Paris un centre inimitable des élégances, et de la Parisienne (ou de la femme digne de l'être) un objet infiniment rare et précieux, un symbole de tout ce qu'il y a de plus recherché et de plus étudié, de plus raffiné, de plus artificiel et de plus pervers au besoin, mais, en fait, de plus accompli dans l'art de paraître.

De là cette démarche rapide et aisée, même chez les moins jeunes et les moins jolies; cette critique très exercée, qui est un trait de l'ouvrière parisienne; son aptitude à tout de suite juger sans se tromper la qualité des choses et la valeur des gens, dans les rapports qu'ils ont avec son industrie. De là cette curiosité du nouveau, qui est un des stimulants et une des raisons d'être du métier. Certaines font des robes qu'elles rempliraient mieux que beaucoup de leurs destinataires. Elles créent le décor d'une vie factice, et elles en acquièrent des qualités sérieuses, par un choc en retour de leur œuvre.

Ce qui pourrait assombrir un peu ces réflexions, c'est que ces qualités qu'elles tiennent du milieu, du travail, de l'atmosphère y demeureront confinées, et que, pendant toute leur vie, elles continueront à avoir du génie à cinq francs par jour. C'est tout ce qu'on peut payer le génie qui fait des manches, pique des coutures ou dispose des ornementations légères.

Quoi qu'il en soit, depuis celle qui ne fait que des boutonnières jusqu'à celle qui met d'ensemble le costume le plus brillant, le plus compliqué et le plus précieux, toutes ont cette allure sympathique et engageante, cette charmante alacrité.

La grande marche matinale vers l'atelier leur doit son courant de rivière diligente et son argentin bruissement d'harmonieuse gaîté.

Pendant la demi-heure où les fleuves roulent leurs ondes féminines les plus bouillonnantes, on peut étudier les façons d'aller et de se vêtir qui varient avec les époques de l'année, les provenances et les emplois. Pour en donner un exemple ou deux, il importe de distinguer d'abord entre les deux grandes saisons de Paris : l'hiver et l'été, car le printemps et l'automne ne sont que des *demi-saisons,* terme d'une justesse admirable pour notre climat.

Or, l'été, ces grands cours semblent, de loin, charrier des fleurs. Les corsages de claires indiennes, où dominent les tons rose, blanc ou bleu pâle, les chapeaux de paille envahis d'une poignée de fleurs, ou bien encore ces plaisants chapeaux d'un rouge vif qui tiennent du matelot et du cardinal, sont les dominantes habituelles. L'ouvrière, depuis quelques années, a adopté cette jolie tenue du buste clair oscillant sur le socle sombre de la jupe.

L'hiver, elle porte le noir; elle le trouve plus en harmonie avec les brumes, les boues et les ciels fermés : elle n'aime pas ces contrastes acides que l'on voit dans les pays du Nord, à Londres, par exemple, où des couleurs aiguës sortent du brouillard comme un coup de poing. Elle est d'une logique très tenace à cet égard : le clair pour les jours clairs, le sombre pour les jours sombres, et dans cet éloignement des violentes oppositions se trahit un tout petit peu du génie français. La plus jolie et la plus caractéristique de ces tenues d'hiver est celle que Montmartre a mise à la mode : le chapeau noir avec sa petite calotte droite de marin, son large bord tout droit penché en avant sur le front et dégageant par derrière l'épaisse couronne de cheveux; le grand manteau sans manches, sorte de pèlerine avec col redressé en entonnoir; la jupe noire retroussée sur les jambes alertes et cambrées, chaussées de

fortes bottines lacées montant haut. Depuis peu de temps, on voit aussi des pèlerines d'épais tartan laineux, aux carreaux de couleurs assombries, qui relèvent sobrement cette symphonie en noir majeur. Sur ces deux données principales, l'invention personnelle s'exerce tellement que, couvertes du même manteau pèlerine et du même chapeau marin, il n'y a pas deux ouvrières qui se ressemblent, et cela tient à un rien de forme, de garniture et de façon de porter.

D'ainsi accoutrées, il en descend par milliers des faubourgs vers le centre. Montmartre et Batignolles, Belleville et la Bastille, Montrouge et l'avenue d'Orléans, voici les trois plus abondantes sources d'où se précipitent les fleuves matinaux. De Montmartre et de Batignolles, ils s'écoulent principalement soit par les rues des Martyrs et Rochechouart, soit par celles d'Amsterdam et de Clichy, celle-ci se continuant par la chaussée d'Antin. On pourrait baptiser cette dernière voie, de la place Clichy à la place de l'Opéra, le Chemin des Modistes. De la seconde source s'alimentent la rue de Belleville, le boulevard Voltaire, venant tous deux se déverser dans le gave des grands boulevards, ou un affluent détourné, la rue Lafayette, presque aussi puissant. De la troisième source arrivent, par des chemins sinueux et moins déterminés, des apports qui ne se canalisent de façon considérable qu'au passage du pont des Arts, où une masse s'engouffre, après avoir traversé la cour du Louvre, dans les grands magasins et diverses importantes maisons de la rue de Rivoli ; puis au jardin des Tuileries qui devient, pour la rue de Castiglione, la place Vendôme et la rue de la Paix, un véritable et avide entonnoir.

Ce quartier de la Paix avec ses avoisinements aspire la plus vaste quantité d'ouvrières : les Tuileries et la place de

l'Opéra sont, aux deux extrémités, les estuaires énormes, les points de concentration vraiment admirables de ce système qui peut être comparé encore à celui de la circulation du sang. Ce cœur aspirant et foulant de la Mode parisienne attire le matin et renvoie le soir le flot des ouvrières et des vendeuses, des artistes et des diplomates, des productrices et des distributrices.

Un peu avant d'arriver à la porte même de l'atelier, il y a souvent un imperceptible temps d'arrêt, non dans la marche des masses, mais, à des intervalles divers, de la part des individualités. Mouvement tout spontané et tout personnel, qui fait que, tout en continuant à marcher, les groupes se disloquent et s'égrènent un peu avant de se retrouver compacts sur les seuils. Trois causes principales à ces petits achoppements. L'au-revoir donné à une camarade ou une parente appartenant à une autre maison, et accompagné de quelque mot gentil, de quelque plaisanterie malicieuse autant que traditionnelle, allusion à une grande aventure en cours, ou à une partie passée ou projetée ; puis l'achat d'un journal — ou enfin de quelques fleurs.

Le journal, c'est pour le feuilleton ou le fait-divers, que l'on lira en commun et que l'on discutera avec une animation grande.

Les fleurs, le bouquet de deux sous, on les mettra dans un verre, sur un rayon, où on les retrouvera encore toutes fraîches, au départ. J'ai vu des ateliers, ainsi, où une vingtaine de bouquets les plus divers dans les plus variés porte-bouquets, dont quelques bouteilles, étaient rangés sur la planche ; ils égayaient l'ensemble de la pièce et disaient individuellement des choses à chacune de celles qui les possédaient. Parfois

encore je les ai trouvés — c'était moins intime, mais aussi spirituel — dans l'antichambre où l'on accroche les chapeaux et les manteaux, et il y avait, pendant la belle saison, un véritable vestiaire de fleurs.

Ce journal dans la poche, ce bouquet au corsage correspondent à un réel et profond besoin. Le feuilleton au sentiment, les fleurs à l'art. Chaque ouvrière, ou la plupart d'entre elles, apporte avec elle, sur l'ordre caché, mais formel, de la nature, sa tranche d'idéal, pour l'inspirer et pour la soutenir. Cette femme, dont l'existence s'écoulera peut-être tout entière sans la moindre occasion de roman et sans la plus petite part de sentiment, s'intéresse du moins passionnément au sentimental et au romanesque des autres. Cette jeune fille à qui tout luxe est à peu près refusé, et qui ne connaîtra les aspects de la richesse que par ce que l'on en voit dans la rue, a besoin de temps en temps du luxe suprême des roses.

Ces deux grandes satisfactions du cœur et des yeux sont pour elles moins un consolant à la vie qu'un excitant au travail. Cela les entretient en imagination et en habileté d'exécution. La lecture de l'émouvant feuilleton, à des minutes dérobées ou bien au dessert du déjeuner, n'est pas sans influence sur l'heureux mouvement d'une draperie, et la familiarité des fleurs se fait sentir plus qu'on ne pense dans la fraîcheur surnaturelle de certains travaux.

L'on comprendra bien ici qu'il ne s'agit de rien de systématique ni de voulu, mais que ces menues et importantes indications de caractère relèvent entièrement de la précieuse inconscience et des perfections de l'instinct. L'ouvrière qui dirait : « J'ai besoin de mon roman ou de mon bouquet pour *m'inspirer* », serait certainement une insupportable et anormale péronnelle. Mais ce qui nous a toujours charmé, au cours de cette

étude, c'est que tout ce qu'il y a de beau dans la vie, dans la personne, dans le produit des mains, chez les ouvrières, leur est pour ainsi dire inconnu à elles-mêmes et comme indifférent. Leur simplicité et leur activité ne sont pas, loin de là, dépourvues de joie, mais elles sont exemptes de prétention.

Armées de la sorte de leur petite provision de couleur et de rêve, elles s'arrêtent une dernière seconde sous la porte, donnent un dernier regard à la rue, — car dans tout être humain, depuis la plus petite couturière jusqu'au plus grand artiste et au plus grand savant, une petite angoisse précède toujours la mise au travail, — et elles entrent, en jetant encore quelques clairs jacassements d'oiseaux.

Cependant, la rue peu à peu s'est apaisée, et le plus gros du torrent a passé. Maintenant neuf heures approchent, et puis neuf heures s'éloignent, et il y a encore une marche plus clairsemée, séduisante d'une autre manière. De plus élégantes jeunes femmes, moins uniformément vêtues et avec une recherche beaucoup plus visible, arrivent, moins groupées, plutôt isolées toutes, sauf le cas cependant, assez fréquent, où quelque mari les accompagne. En général, elles sont moins simples d'allures, et on les devine plus compliquées et plus ambitieuses, peut-être moins sincères et moins naturelles. Leur charme est du reste multiple et fort grand, seulement c'est déjà celui qu'elles peuvent avoir en commun, non pas avec la Parisienne qui travaille, mais avec celle pour qui l'on travaille. Nous ne cherchons point à établir des supériorités de races, mais des différences.

Celles-ci sont des vendeuses ou de celles qui essayent sur leur personne les prestiges que les autres élaborent. Ce sont également les modistes, de qui le travail commence plus tard et qui sont plus indépendantes dans leur travail et plus raffinées

dans leur personne, en général, que les autres ouvrières de l'aiguille.

Tout ce monde féminin, éblouissant de clarté pendant la belle saison, emmitouflé et sombre lors de l'hiver, va se transformer de façon inouïe, une fois les portes fermées. Ces femmes vont, pour ainsi dire, accrocher leur véritable nature à la patère. Les unes, déjà à la tâche, sont devenues des abeilles affairées ou des artistes en tourment de créer. Les autres vont devenir à la fois des stratégistes et des actrices incomparables, des mimes et des psychologues, des statues ou des conquérantes, soit sous le corsage clair ou la toilette modeste de la vendeuse, soit dans le souple et serpentin fourreau noir du « mannequin ».

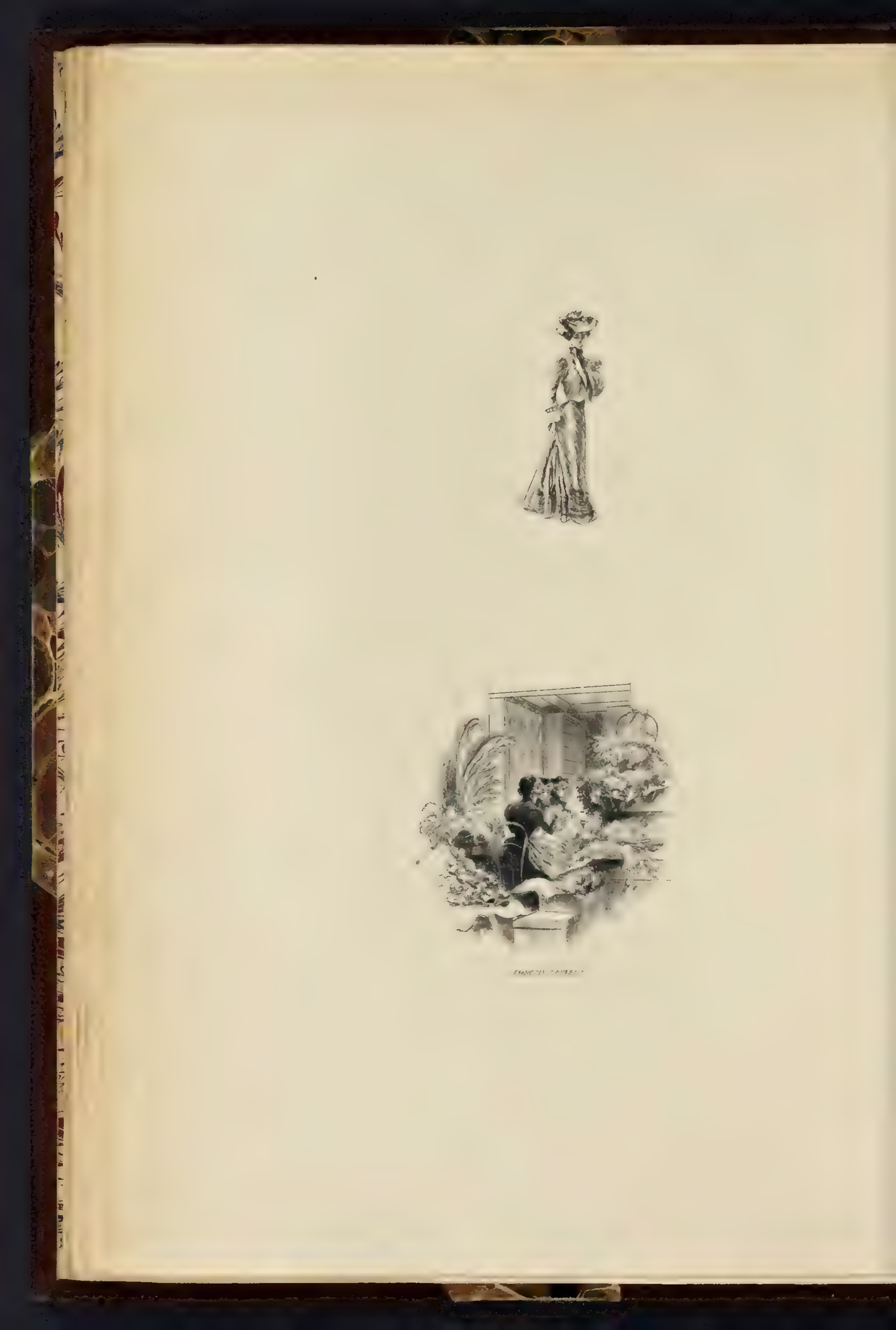
Quant à la rue, une fois les ruches pleines, elle n'appartient plus qu'aux mélanges.

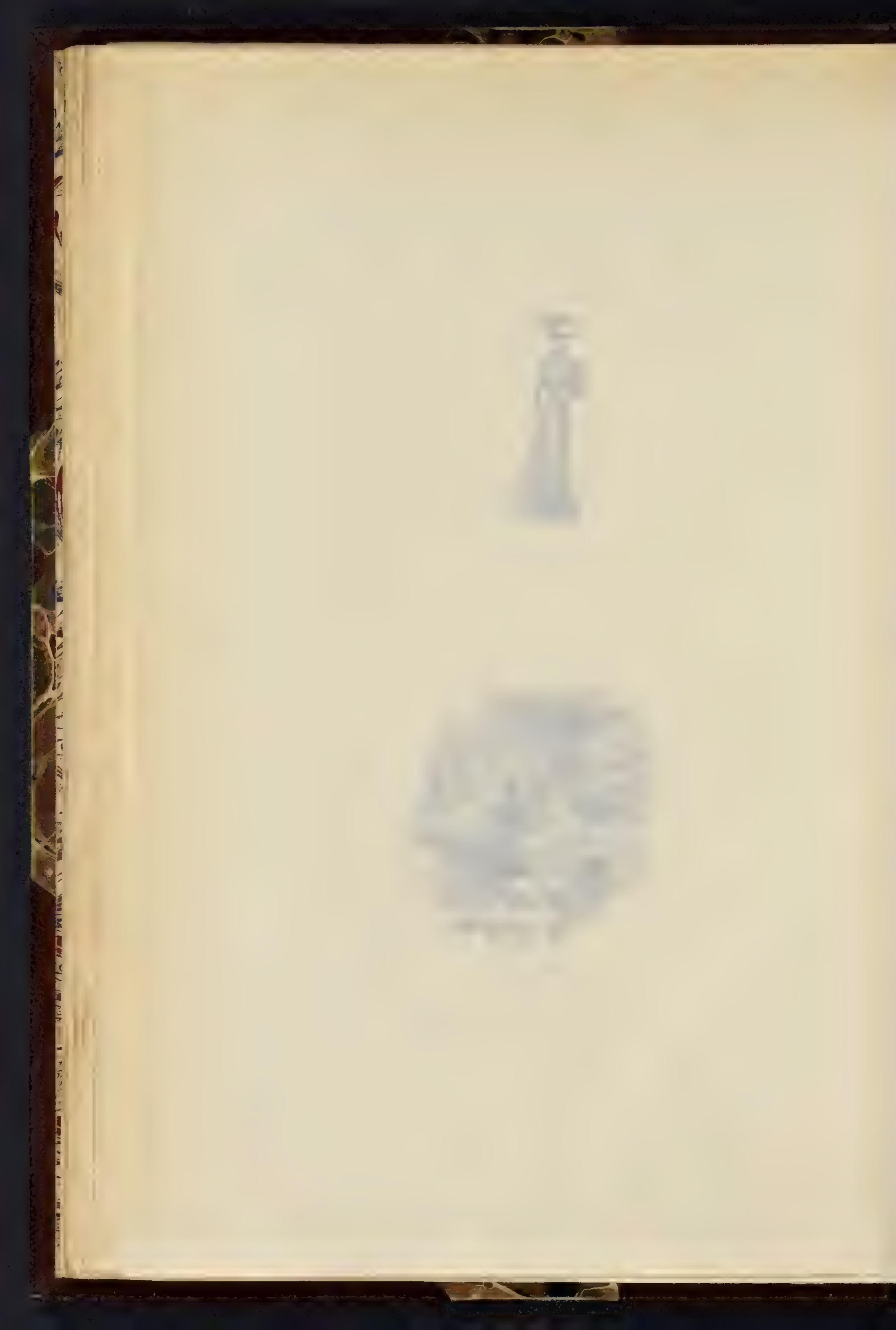


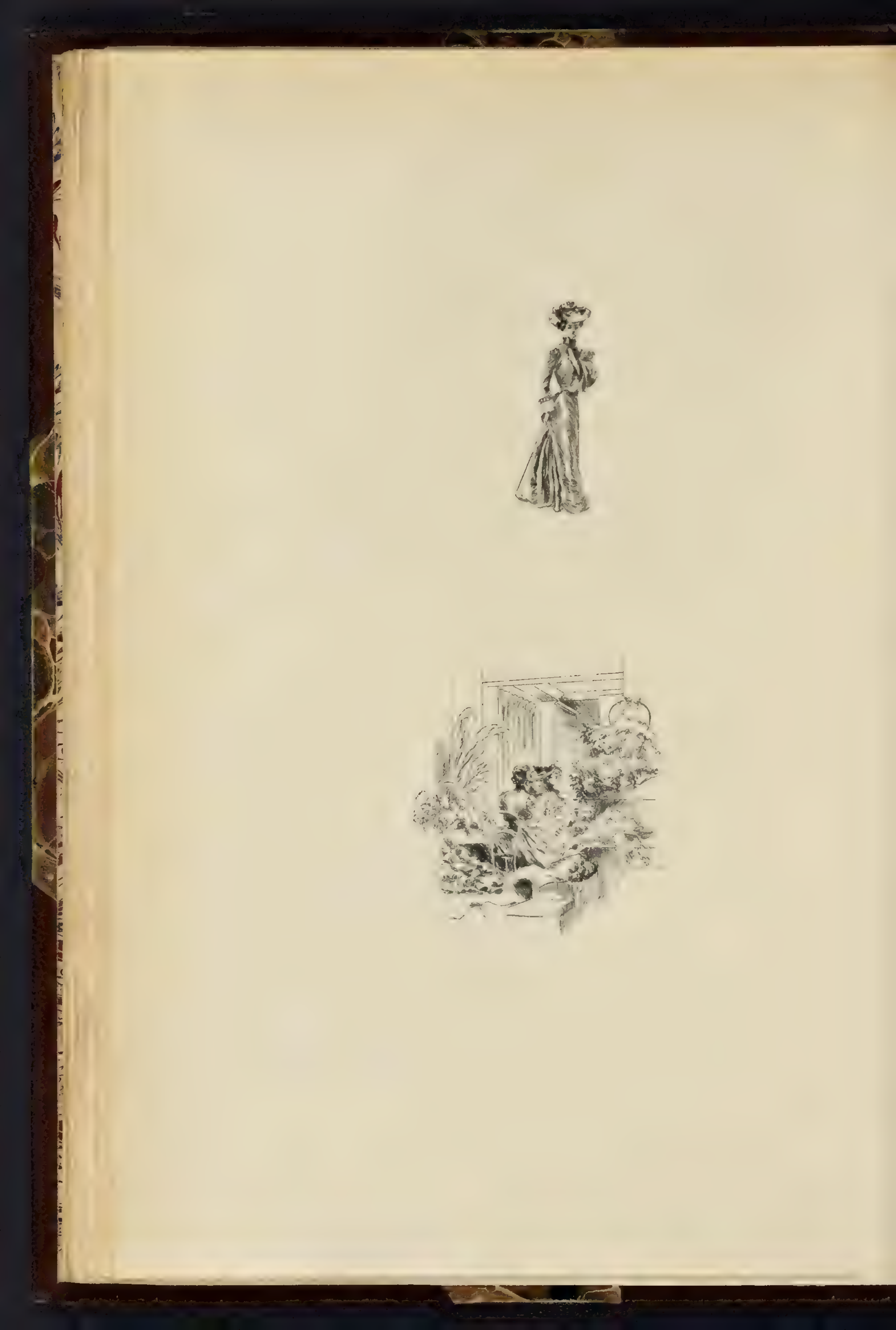
[illegible] ouvrières de
[illegible]

[illegible] de [illegible] pendant la
[illegible] de l'hiver, va se trans-
[illegible] portes fermées. Ces
[illegible]

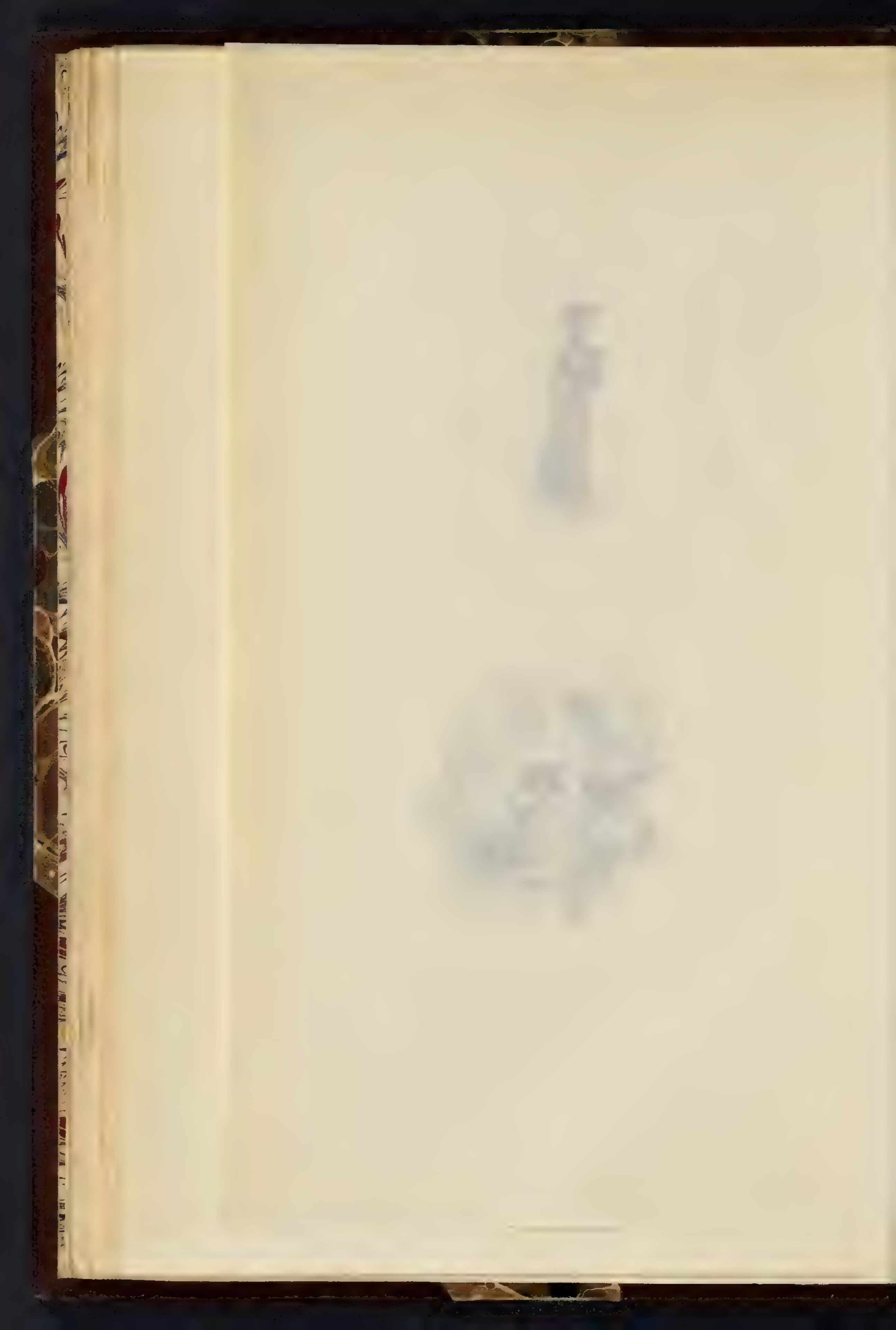
[illegible] Ce modeste
[illegible]

















PANEM... ET CIRCENSES

[illegible] les rues, dans les quartiers de l'Opéra [illegible]

Ce sont les couturières qui, sorties à grands flots des ateliers, sur le coup de midi, s'éparpillent bruyamment à l'assaut de la nourriture. Il y a en elles, alors, un débordement [illegible] peu comme un chez-elles : elles s'y sentent à l'aise et si bien, que, pour la plupart, elles y sortent en taille et sans chapeau.

Dans les maisons de modes, les ouvrières sont nourries,



PANEM... ET CIRCENSES

De midi à une heure, les rues, dans les quartiers de l'Opéra et de la Madeleine, reprennent une activité incroyable, un fourmillement éperdu, mais, cette fois, d'une façon plus diffuse.

Ce sont les couturières qui, sorties à grands flots des ateliers, sur le coup de midi, s'éparpillent bruyamment à l'assaut de la nourriture. Il y a en elles, alors, un débordement de gaîté provenant d'une première détente des nerfs surexcités, mais pas encore à l'extrême. La rue est, cette fois, un peu comme un chez-elles; elles s'y sentent à l'aise et si bien, que, pour la plupart, elles y sortent en taille et sans chapeau.

Dans les maisons de modes, les ouvrières sont nourries,

et leur *cant* ne les laisserait pour rien au monde sortir et s'exposer à être confondues avec celles de la couture. D'autre part, les grandes maisons de robes et de manteaux mettent maintenant presque toutes à la disposition de leurs ouvrières les cuisines et le combustible qui leur permettent, si elles veulent, de se préparer, sans sortir, des repas chauds. Malgré tout, il en descend encore des quantités assez grandes pour galvaniser la rue et l'emplir de cris, de rires, de manèges turbulents.

Les voitures des quatre-saisons, apporteuses, non plus de fleurs comme le matin, mais de fruits et de crudités délicieuses, se retrouvent à point nommé dans les rues adjacentes à la rue de la Paix. Suivant les temps, tels approvisionnements de cerises, de pommes, de radis roses, sont entourés d'acheteuses empressées, de jeunes femmes attentives ou rieuses, entre lesquelles se glissent les éternelles et effrontées gamines. Elles ont ainsi le double plaisir de « faire leur marché » ou d'en accomplir le simulacre, et de s'assurer contre les déceptions qui pourraient les attendre au restaurant, si nous parons de ce nom pompeux les gargotes.

Les unes remontent aussitôt leurs provisions faites, et, ce premier quart d'heure de récréation passé, elles mangeront là-haut, en une demi-heure, puis redescendront en grappes folles prendre un dernier quart d'heure de rue, de dégourdissement des jambes et de bouffées d'air.

Les autres, plus indépendantes ou plus poussées à chercher une diversion plus complète au milieu de travail, se divisent en deux races distinctes. La première race est celle des bouillons, la seconde celle des jardins.

Il faut noter que la race des bouillons se subdivise en trois variétés : les gargotes, les crémeries et les « Dames seules ».

Quant à la race des jardins, elle est sensiblement moins nombreuse, mais si particulière qu'il la faut décrire avant toutes.

S'il existait des jardins aux deux bouts de la rue de la Paix, peut-être les « jardinières » se développeraient-elles davantage. Mais il n'y a à proprement parler que le jardin des Tuileries qui permette les repas en plein air et s'y prête avec une complaisance, une somptuosité d'accueil vraiment admirables. Le jardin du Palais-Royal ne s'y refuserait point, et il possède, en effet, quelques pensionnaires. Mais il est déjà sur les extrêmes limites des territoires de la grande couture, et, pour tout dire, un peu province.

Les Champs-Élysées, qui conviendraient aux maisons du faubourg Saint-Honoré, sont malheureusement trop loin, et d'ailleurs on n'y est pas chez soi. Quant au square de la Chapelle expiatoire, encombré d'hommes-sandwichs de la plus douteuse propreté, il ne peut guère servir, trop éloigné, d'ailleurs, aux couturières du boulevard Haussmann et de la rue Auber. Le square de la Trinité, comme distance, latitude et caractère, est au quartier de la couture comme une colonie quelconque est à la France proprement dite.

La grande salle à manger officielle, sans rivale, demeure donc le jardin des Tuileries, et elle est merveilleuse.

Au printemps et en été, il y vient jusqu'à trois ou quatre cents dîneuses; en automne, une cinquantaine. En hiver, il y en a parfois seulement cinq ou six, parfois trois; mais en tout temps, neige ou pluie, vent ou glace, on y trouve toujours quelqu'une de ces intrépides que rien ne peut faire renoncer à la vie rustique, aux rudes joies du plein air.

Alors elles mangent mélancoliquement, se serrant dans leurs pèlerines, les humbles et frugales nourritures qui tiennent au large dans le creux d'un journal étalé sur les

genoux. Malgré le froid et l'humidité, elles mangent lentement, — car si elles mangeaient vite le repas serait bientôt fini, et pour cause, — les yeux perdus dans on ne sait quels souvenirs ou quels projets, et, après avoir fini, elles émiettent de minuscules restes à des moineaux solitaires comme elles; puis, les joues glacées de bise, elles remontent à l'atelier surchauffé.

Mais dans la belle saison, plus de ces poignants repas. Le jardin prend vraiment des airs de festivité, et l'on pourrait croire que les arbres sont tous importés de Robinson. Les dînettes deviennent visiblement des parties de plaisir. La terrasse du Jeu de Paume appartient, par droit de voisinage, à certains ateliers proches de la rue Cambon. Toute la partie du jardin qui, entre la grande allée et l'allée des Orangers, longe la rue de Rivoli, reçoit des ouvrières de cette rue, de la rue Saint-Honoré, de la rue de la Paix et de la place Vendôme. Les groupes les plus jolis et les plus joyeux s'installent autour des vieux marronniers ou mettent le couvert sur les bancs de pierre. Ce sont vraiment autant de salons où l'on cause non moins que l'on y mange. La charcuterie, les vinaigrettes soigneusement apportées dans de petites bouteilles de poche, les fruits sortent des paniers et des journaux, et, se renversant sur leurs chaises avec de grands rires fous, les ouvrières se font des charges, mais en font le plus souvent aux passants indiscrets.

Le spectacle est alors exquis de toutes ces bombances à peu de frais, et les tables s'arrangent à ravir sous l'ombre des grands arbres. Le fidèle et inévitable ménage se rencontre de loin en loin, ayant choisi sa place de façon à s'isoler le plus possible des bandes bruyantes et sceptiques des célibataires. Le jardin est d'une tiédeur délicieuse, et comme il est peu fré-

quenté à cette heure, on peut dire qu'il est entièrement le parc privé de la Couture, et que des intrus y feraient tache. Pourtant, il vient rôder autour des groupes, de temps en temps, des sous-officiers d'administration échappés des bureaux du Ministère de la Guerre, et qui, fiers de leurs galons, se livrent comiquement à des essais de flirt qui semblent parfois réussir. Et l'on resterait longtemps ainsi, dans cette clémente verdure, à savourer les dernières cerises du dessert, si l'habitude et le besoin des nerfs ne poussaient pas à déjeuner vite pour se garder dix minutes de récréation.

Les dernières miettes des jupes secouées, spontanément s'engagent des parties de course et de chat-perché. Certaines, et non des moins âgées, tirent soudain de leur poche, aux applaudissements des autres, des cordes à sauter, et les militaires sont mis à contribution pour en tourner les poignées et les faire siffler dans l'air, autour des envolées de robes et des bonds rythmés. Quant aux apprenties, elles deviennent tout à fait folles.

Il y a des bandes plus graves qui se contentent de faire les cent pas en causant, par quatre ou six de front. On en voit aussi, çà et là, qui, à deux ou trois, écoutent avidement la hâtive lecture du feuilleton. Enfin, j'en ai assez souvent vu de solitaires absorbées dans la lecture d'un livre, qu'elles fermaient à regret avec un soupir, une heure sonnant. Et j'ai assisté aussi à cette jolie scène, assez rare d'ailleurs, d'une ouvrière, photographe amateur, prenant à l'aide d'un peu coûteux « détective » des instantanés de quelques compagnes, soudain pénétrées de l'importance de cette formalité et discutant avec animation sur l'arrangement du groupe et la place de chacune.

Brusquement, avec quelques cris qui vont s'espaçant, le

jardin se vide, le grand perron entre les groupes de Cain est pris d'assaut par les retardataires, et dans les Tuileries, un instant silencieuses et désertes, l'on voit arriver, conduit par des bonnes sœurs, un pensionnat de petites filles sensiblement moins tumultueux.

Dans les rues centrales, cependant, les bouillons, les crémeries, les petits traiteurs, les infimes échoppes à « frites » avaient été envahies par des foules différentes. C'est la vie de l'ouvrière à Paris que l'on retrouve, à quelques nuances près, dans la plupart des quartiers, et que nous ne nous attarderons pas à repeindre. Un trait peut toutefois être indiqué, assez joli et assez spécial : certaines boutiques de marchands de vin du marché et de la rue Saint-Honoré ont, pendant l'été, des « terrasses » qui ont du succès et trahissent une légère aspiration au bien-être et à l'élégance. Dans tel petit restaurant de la rue des Capucines, on mange coude à coude et à la va-comme-je-te-pousse. Le brouhaha des conversations, des interpellations se mêle au fracas des fourchettes tapant vigoureusement sur les assiettes. Les déjeuneuses causent hardiment entre elles, et timidement au garçon à qui elles donnent leur commande. Il est permis de supposer que cette vie en commun convient mieux à la majeure partie des ouvrières que les villégiatures plus indépendantes du jardin public. Il y a, en général, une grande timidité chez ces petites créatures aux allures et au langage décidés ; un besoin de se tenir en groupes, comme les moineaux de Paris, et de vivre, à l'atelier, comme dans la rue, comme dans le faubourg, dans des sortes de couvents sans murs. Telle est la nécessité du travail collectif et l'effet de l'habitude, chez les couturières comme chez les abeilles.

Dans les gargotes, les repas sont plus prestement expédiés que dans les jardins, car il y a une grande et importante cérémonie à accomplir, qui est celle de la promenade le long de la rue de la Paix, de l'avenue de l'Opéra ou des boulevards, entre la Madeleine et le carrefour Drouot, à peu près. Cette promenade dure un quart d'heure au plus ; aussi, comme elle comprend des arrêts devant les boutiques, des conciliabules stationnaires, et parfois de gaies prises de bec avec des passants qui veulent rire ou préméditent des aventures, ne faut-il pas croire que les ouvrières parcourent chacune un si long chemin. Elles n'en prennent que le fragment qui avoisine immédiatement leur maison. L'ouvrière ne s'intéresse, en général, qu'à la concurrence proche et ne s'inspire que de ce qui se passe dans un rayon restreint. Aussi jette-t-elle volontiers un regard à la devanture des boutiques (bien que celles-ci leur livrent rarement des idées) ; mais, dès qu'il s'agit d'aller voir une vitrine du quartier voisin, cela devient tout de suite une expédition lointaine, grave, et qui nécessite le chapeau et les gants : par exemple, une ouvrière du quartier de la Paix, pour examiner un étalage rue Royale, ou une couturière de la rue du Quatre-Septembre, pour faire un tour jusqu'à la rue de la Paix.

C'est pendant le dernier quart d'heure que l'on voit réapparaître les types du matin, mais, cette fois, avec le rose aux joues, les yeux brillants, la marche capricieuse, des bras accrochés les uns aux autres, des arrêts inattendus et des temps de galop fantasques. Elles ont repris possession de la rue. C'est leur salle de récréation et l'annexe naturelle de l'atelier. Celles qui ont mangé dans la maison dériboulent les escaliers pour se joindre à ces cortèges pendant les quelques minutes de grâce. Les petites couseuses sont « remontées »,

mécaniques intelligentes et fiévreuses, et ce moment de divertissement, qui interrompt à peine leur mise en train, est presque, au contraire, l'accélérant d'un état énervé qui ira croissant jusqu'au soir.

Pour être un peu moins incomplet quant aux « questions sociales », qui ne feront pour ainsi dire point partie de ces pages-ci, il est à mentionner que, depuis quelque temps, il s'est fondé un ou deux *restaurants de dames seules*, un sur la rive gauche, et un sur la rive droite. Celui-ci, aux abords du Palais-Royal, a réuni une clientèle de trois ou quatre cents femmes, couturières ou aussi téléphonistes et comptables. Elles y trouvent l'avantage moral d'une compagnie plus réservée et l'avantage matériel de nourriture peu coûteuse et de qualité suffisante. Mais l'endroit, assez triste, avec son Christ au mur, ses parois grises et ses tables de réfectoire claustral, ne saurait nous captiver longtemps comme bien typique du monde que nous étudions. La grande masse demeure plus portée à la liberté et aux turbulences, dans des établissements où les vertus ne sont pas plus menacées qu'ailleurs.

De même, sans trop nous appesantir sur les données économiques, nous noterons que des ouvrières prennent là, ainsi que dans telle modique maison de bouillon, des repas qui peuvent coûter entre une douzaine et une quinzaine de sous : six sous de viande, quatre sous de légumes, deux sous de pain, un carafon; parfois plus, parfois moins encore. Il est incontestable qu'à Paris, l'ouvrière à quatre francs la journée ne trouve nulle part où bien se nourrir. Il est incontestable que tout, ici, coûte cher pour ce que cela vaut, et que si d'abominables Auvergnats, d'innomables Limousins font des fortunes dans de malodorants mannezingues, ce

n'est pas en fournissant des victuailles de choix, ou même simplement des denrées saines et des cuisines honnêtes aux estomacs de souris des petites Parisiennes.

Les pauvres sont dociles vis-à-vis de la pire tyrannie, celle des bas fournisseurs qu'ils enrichissent. C'est peut-être par là qu'il serait le plus logique et le plus urgent de commencer les grèves. Mais la plupart des révoltes humaines visent trop haut...

Telle est, dans son ensemble et dans ses traits principaux, la vie extérieure des ouvrières, c'est-à-dire ce qu'on en peut constater jusqu'au soir, en dehors de l'atelier. Elle est bien simple et bien régulière, sous des apparences mouvementées, et bien modeste sous le voile trompeur de la gaîté, de la jeunesse, ou de l'entraînante fièvre qui gagne et anime même celles qui déjà avancent en âge (car comparez, par exemple, l'allure d'une vieille paysanne et celle d'une vieille ouvrière de Paris !). Mais cette vie de production extrême sous la poussée impérieuse, affolante, de la *saison* parisienne, cette vie en même temps agitée et restreinte, brillante et monotone, gracieuse et capiteuse à la surface, et ingrate la plupart des heures en dehors du centre éblouissant, cette vie est essentiellement sympathique et il en émane de puissants effluves de gentillesse, d'affectueux naturel et d'instinctive délicatesse. C'est Paris, cela, et quand on y a un peu vécu, quand on s'y est trouvé un peu mêlé, sans en ignorer les dessous, sans être dupe des apparences, on le ressent et on l'aime profondément.

Les déchets, les angoisses, la combustion forcée de toutes ces petites flammes qui brûlent trop vite, les naufrages même, — et quels tristes naufrages ! — on n'ignore rien de cela. De même, dans ces foules de femmes où abondent la jeunesse et la

grâce, où se rencontre souvent la beauté rare, il n'y a pas que la fraîcheur et l'intrépidité confiante des années d'envol. Hélas ! si l'on regarde attentivement, à la remontée du soir, ces femmes et ces filles à la démarche fatiguée où subsiste un peu charbonnante un reste de l'ardeur du travail quitté, l'on constate trop aisément un vaste assortiment d'anémies, une trop riche collection de métrites, et tout le luxe de Paris, si l'on s'appesantissait là-dessus, aurait des dessous analogues à ceux de la vie des privilégiés eux-mêmes. Mais il y a d'autres occasions pour traiter ces gravités et des spécialistes en ces choses, et un petit livre d'art serait ridicule à sortir de ses constatations de raffinement et d'invention merveilleuse.

Pourtant, comme les roquentins et les plaisantins érotiques ont dépeint, ou s'imaginent ce monde sous les couleurs d'une sorte d'armée de la galanterie où le coureur d'aventures n'a qu'à pêcher, nous voulons encore ajouter une touche à l'esquisse.

De même que nous verrons plus loin les chefs de grandes entreprises déployer les plus remarquables qualités d'organisation et d'invention et engager au profit du prestige de Paris et d'un art français des plus importants une lutte très belle, de même leurs plus humbles et leurs plus obscures auxiliaires sont, dans leur ensemble, aussi ardentes à la tâche que sérieuses dans leur vie souvent bien précaire et bien inquiète.

Elles ne sont pas plus soustraites que d'autres aux passions, et pas moins exposées aux tentations de toute femme. Mais, suivant le mot célèbre, aux vertus qu'on exigerait de l'habilleuse, combien de femmes seraient dignes d'être au nombre de celles qu'elle habille ? En réalité, elle est aussi éloignée de la bêlante Jenny l'ouvrière de la romance, que de la petite noceuse des opérettes.

Il en est plus d'une, sans doute, qui sombrent et se fourvoient. Mais on peut dire que l'immense majorité se débat courageusement dans la vie et supporte avec vaillance sa part de charges et de difficultés. Beaucoup de ces petits êtres sont infiniment timides sous des airs évaporés, et vont obstinément un petit chemin réglé et monotone, avec, cependant, tout ce qu'il faudrait pour se livrer aux aventures. On ne connaît pas assez les ressources de bonté, de dévouement, de belle endurance, de sobriété et de modestie de l'Ouvrière; tout livre un peu soigneusement fait sur elle tournera toujours au sérieux et ne sera rien moins que provocant.

Cela n'empêche pas qu'à côté de ces traits assez graves, il n'y en ait de beaucoup plus gais et de beaucoup moins austères, car ce n'est pas l'hypocrisie qui est le défaut de toutes ces femmes, ce serait plutôt une certaine faiblesse sentimentale.

Elles ont la parole leste, et elles ne demandent qu'à se laisser aller aux coups de cœur.

Le *poireau* l'atteste, une fois le soir venu et l'heure de quitter l'atelier près de sonner. Cet honnête nom de légume à pot-au-feu désigne, en fait, d'une façon à la fois ironique et tendre, la plus ou moins longue attente à laquelle se livre, en face de la maison de commerce, ou dans le voisinage, l'amoureux jeune ou mûr, passionné ou frivole, riche ou pauvre, de qui le simple caprice ou le vrai sentiment décideront de toute une vie.

Vers sept heures, ces poireaux commencent à pousser entre les dalles du trottoir de la rue de la Paix, de l'avenue de l'Opéra, de la rue Royale, de la rue du Quatre-Septembre, de la rue de Rivoli. Alors, à chaque instant, se voit cette jolie scène : le poireau lève des yeux anxieux vers la fenêtre d'un magasin

ou d'un atelier, et peu d'instants après apparaît à cette fenêtre éclairée une silhouette à la riche chevelure, qui fait, de la tête, des *oui*, ou des *non*, indique avec les doigts des directions ou des heures. Des heures, lorsqu'il y a quelque veillée ou quelque surcroît de travail inattendu ; des directions lorsqu'il s'agit de dépister une parenté, une camarade ou même un rival... Ah ! la jolie comédie que cette pantomime entre le légume et la fleur !

Le reflux du soir, sur ces entrefaites, a commencé, et de sept heures jusqu'à des heures variables suivant les saisons, les mêmes fleuves remontent vers leurs sources. D'abondantes fournées sortent des portes cochères, avec une allure généralement frileuse, car l'on sort de la serre chaude des ateliers. Les conversations, dans les groupes, sont sensiblement plus animées que le matin, soit que l'on se détende les nerfs avec des plaisanteries et de grands rires, soit que l'on exhale des récriminations et que l'on proteste contre des dénis de justice, que l'on commente de menus et importants incidents de la vie d'atelier.

Une heure se passe, pendant laquelle la rue est encore presque entièrement conquise par l'ouvrière et lui emprunte une physionomie à part. Les ribambelles d'apprenties ont des allures encore plus étonnantes aux lumières. La rentrée se prolonge et se fractionne, toutefois, beaucoup plus que l'arrivée, car le travail, à Paris, commence dans le prévu et finit dans l'imprévu.

Jadis, des groupes d'ouvrières rentraient parfois fort avant dans la nuit, où leurs rires et leurs voix claires tintaient à travers le silence. Maintenant que les veillées ont été fort restreintes, ces nocturnes animations sont infiniment plus rares, et c'est généralement entre neuf et dix heures que, avec le

besoin d'affection qui est dans ces gentilles natures, on se quitte sur de grandes embrassades et de longs adieux pour jusqu'au lendemain matin.

Un spectacle adorable, vraiment unique, est, malgré cela, offert à l'observateur, par les beaux soirs, au moment du « coup de feu », c'est-à-dire au plus fort de la saison d'été.

Alors, la rue de la Paix, entre toutes, prend une poésie exquise. A-t-on jamais à son propos employé ce terme? Je ne sais. Fera-t-il sourire? C'est possible, mais il est strictement conforme à la beauté réelle des choses, et c'est un poète moderne qu'il faudrait pour rendre ces sensations en images plus entraînantes que nos sèches constatations.

Car il n'est pas de Venise, il n'est pas de Yeddo, il n'est pas de Séville, il n'est pas, en un mot, de ville de luxe et d'amour qui ait, dans un air plus fin et plus lumineux, épandu plus séduisantes idées de grâce vive et de fête légère. Du moins, ce sera l'impression de tout œil et de tout cœur passionnément parisien. Dans cette « grande semaine » qui précède le Grand Prix, jusqu'à minuit cette sorte d'enchantement brille et persiste chaque soirée. L'accablante chaleur a fait place à une tiédeur plus caressante. Le ciel clair, les réverbères brûlant à pleine flamme, les fenêtres tout éclairées de tous les magasins et de tous les ateliers semblent avoir retenu le jour, qui lui-même, en cette saison, s'éloigne comme à regret, mais un jour plus délicat et plus mystérieux que celui des journées. Derrière ces parois de lumière que forment les façades et qui paraissent encore plus éblouissantes grâce au soubassement sombre que forme la ligne des boutiques fermées, on sent la féerique fièvre des belles robes qui s'achèvent comme dans un conte, la hâte joyeuse des expéditions. A

tels entresols, on perçoit des silhouettes affairées qui s'empressent autour de claires étoffes drapées sur les mannequins ; à telles fenêtres ouvertes, des mains se lèvent et s'abaissent d'un mouvement régulier et actif, tirant et piquant l'aiguille. On est vraiment dans le royaume des doigts de fées, et rien ne manque à la fête, car à des balcons apparaissent de blanches et blondes figures, et l'on devine plus qu'on ne l'entend le murmure musical des ruches en activité, et du haut en bas d'une des plus célèbres de ces ruches, les fleurs qui décorent toutes les croisées procurent ce plaisir rare : la vue d'un jardin illuminé la nuit.

La rue, en même temps, ne demeure pas moins attrayante que ses scintillantes parois. Elle est sans voitures et pourtant vivante, sans passants et malgré cela pleine de monde. A tout instant sortent et rentrent des ouvrières, des coursières, des livreuses. Des grappes de femmes qui viennent de prendre un tardif et rapide dîner et se récréent quelques secondes, se promènent comme à l'heure de midi. Les attentes qu'engendrent les petits romans ne manquent que de guitares, et le plus jeune calicot qui languit pour la plus modique des apprêteuses devient presque un personnage de Marivaux. Enfin, que dire! les fières modistes elles-mêmes consentent parfois à descendre prestement dans ce salon de la rue, pendant l'éclair de temps qu'il faut pour dire un bonsoir et différer un rendez-vous, et les profanes — s'il en était à cette heure et en ce lieu — pourraient admirer leur casque opulent et léger d'ébène ou d'or, que jamais elles ne laissent voir en plein air pendant la journée.

Parfois, dans cette saison-là, et surtout le samedi soir, lorsque ateliers et magasins s'éteignent, on peut se trouver surpris par le brusque et sifflant frôlement d'une bicyclette

sortant d'une de ces grandes maisons et montée par une intrépide qui s'en va, ignorant les terreurs nocturnes, vers des banlieues.

La bicyclette, depuis une quinzaine d'années, a changé profondément la vie et les divertissements des femmes de la couture et de la mode ; elle a imprimé à leur vie sentimentale un tour absolument différent de celui qu'elle avait autrefois. Elle a été un bienfait pour les isolées, les indépendantes ; et à celles à qui la solitude n'est pas favorable elle a donné plus de confiance, de décision et de défense contre les surprises. Ce qu'elle a retiré au romanesque, elle l'a rendu à l'émancipation.

Au reste, comparée à celle d'époques encore récentes, la vie des ouvrières de l'élégance est infiniment indépendante. Le temps des veilles a été diminué dans une proportion considérable, nous croyons même qu'au point de vue des intérêts luxueux de Paris on a peut-être exagéré la réaction contre les vieux usages. Les rapports avec les patrons et patronnes sont moins familiaux que naguère, mais dans beaucoup de cas il n'y a à ce sujet que demi-mal, car certains ne retenaient des devoirs de chef de famille que la parcimonie et la rigueur. Enfin, incontestablement une liberté plus grande règne, et quelques chefs d'entreprise affirment que le travail en est rendu plus difficile. Cependant, si nous considérons les résultats, on avouera que Paris ne cesse de produire d'abondantes merveilles et que jamais on n'a poussé plus loin la délicatesse de la main-d'œuvre : c'est donc que la moins grande contrainte n'a pas produit de si mauvais fruits.

Un trait curieux, tout à fait charmant et caractéristique de ces nouvelles façons de vivre, et en même temps un des

incidents les plus typiques et les moins connus de la vie des ouvrières est la célébration de la fête de la Sainte-Catherine, un des derniers jours de novembre. Jadis les couturières et les modistes célébraient assez pauvrement la fête de cette bonne sainte. Toute la festivité se bornait à quelques charges et à quelques amusements à la dérobée, en cachette des patronnes qui, lorsqu'elles étaient magnifiques, accordaient une heure de moins de travail dans la soirée.

Aujourd'hui, les ouvrières et les employées ont vraiment, dans la plupart des maisons, conquis leur fête de la façon la plus admise et la plus large. Quelques chefs et maîtresses de maison se sont montrés libéraux et affectueux dans la reconnaissance de cette liberté; et ils participent aux réjouissances d'une façon qui leur sera comptée dans le ciel.

Le matin, vous reconnaîtriez, sans almanach, que c'est la Sainte-Catherine rien qu'à l'inspection des voitures des quatre saisons et à l'allure plus allègre, plus bruyante, des jeunes filles. A neuf heures du matin, les rues des grands quartiers de l'élégance ont presque le même aspect de fébrilité qu'en plein midi. Les marchandes de fleurs ont ce jour-là dans leur assortiment des brassées de petits piquets de fleurs d'oranger : bouquets emblématiques, ironiques parfois, que l'on s'accrochera au-dessus de l'oreille; il y a, pour la grosse gaîté, quelques bouquets de pissenlits qui seront arborés par celles qui ont la fonction habituelle de boute-en-train. Enfin, comme c'est le moment des chrysanthèmes, chaque atelier en conquiert, par petites liasses, de véritables hottées.

Aussi, dans la journée, lorsque les ouvrières, les apprenties, les rassortisseuses vont en courses, elles sont fièrement pavoisées de ces fleurs éclatantes; elles en ont des touffes à la ceinture, au corsage, à l'épaule, dans les cheveux. Et

véritablement, ce sont à chaque pas, dans la rue, des rencontres exquises de jeunes personnes aussi fleuries que des Ophélies, mais vouées à de moins cruels destins. Elles sont ainsi adorables et féeriques, et pourtant elles passent inaperçues dans la foule, car Paris, toujours préoccupé, ne remarque rien.

Dans l'intérieur des maisons, on travaille un peu pour la forme, mais le plus joyeux tumulte règne dans les ateliers et les salons d'ordinaire les mieux disciplinés. Dans l'après-midi, les langues marchent de plus en plus vite, les fourmillements dans les jambes et l'impatience des petits pieds s'accentuent. A partir de cinq heures, les bonnes et charmantes petites folles sont déchaînées. Si une cliente s'aventure alors, elle est vite mise au courant, et elle comprend volontiers que le mieux qu'elle a à faire est de revenir le lendemain. Elle serait sûre d'être servie avec les habituels égards, mais laquelle aurait la cruauté d'interrompre de tels jeux?

Les profanes sont sévèrement exclus alors de ces gaîtés féminines. Toutefois, nous avons eu la rare bonne fortune de pouvoir parcourir une des plus grandes maisons de Paris à cette heure rituelle, et cette maison se trouvait être celle où les choses se font le plus largement.

Nous avions la sensation charmante et inattendue d'assister à des fêtes et à des traditions du moyen âge dans le luxueux décor d'une maison moderne, éblouissante de lumière électrique, et féminine au suprême. Les magasins avec leurs vendeuses et leurs essayeuses fleuries, au teint animé, s'emplissaient d'un ramage d'écolières. Des enfants heureuses jouaient parmi ces femmes. Des déguisées faisaient irruption dans les salons, venant des ateliers, et ce n'était pas la

moindre surprise de voir ainsi des scènes de carnaval parmi les ordinaires accessoires d'une maison de commerce. Quant aux ateliers eux-mêmes, ils étaient tout frémissement, tout rumeur de mascarade, tout tourbillonnement de danses. Dans celui-ci, un orgue de Barbarie faisait frénétiquement valser les jeunes ouvrières, qui, toutes, s'étaient parées de chiffons clinquants, coiffées d'étranges chapeaux de légers papiers colorés et plissés. Dans un autre, sur une estrade, figurait le couronnement d'une rosière, avec maire de village, garde champêtre, assistance fantaisistement rustique, et proclamations burlesques à son de trompe, tandis qu'un tambour de quatre sous ponctuait de ses grêles roulements les plaisanteries les plus salées, et, il faut le dire, les plus franchement comiques : tout l'atelier avait dû collaborer à ces rédactions, et figurez-vous ce que peut inventer un atelier de Parisiennes lâchées en pleine fantaisie. Et dans les autres salles, tables rangées, tout ce qui rappelle plus ou moins le travail écarté et dissimulé, c'était chaque fois une nouvelle invention drolatique ou ingénieuse. Il y avait aussi des buffets, et sur des nappes blanches, des bouteilles de champagne, offertes par les patronnes, des friandises de toute sorte remplissant des couvercles à cartons de soieries, provenant des cotisations, apportaient à ces grandes et gentilles enfants, pour une couple d'heures, l'illusion des plus princières délices.

« Elles songent à cela trois mois à l'avance ! » nous dit la maîtresse de la maison.

Comment pourrait-on décrire l'expression extraordinaire de ce va-et-vient trépidant à travers les couloirs, les escaliers de tout un vaste hôtel en liesse ? l'étonnant spectacle de tous ces visages aux yeux brillants, au rire intarissable ? ces voix, ces chants, ces grincements d'orgue, ces explosions de joie écla-

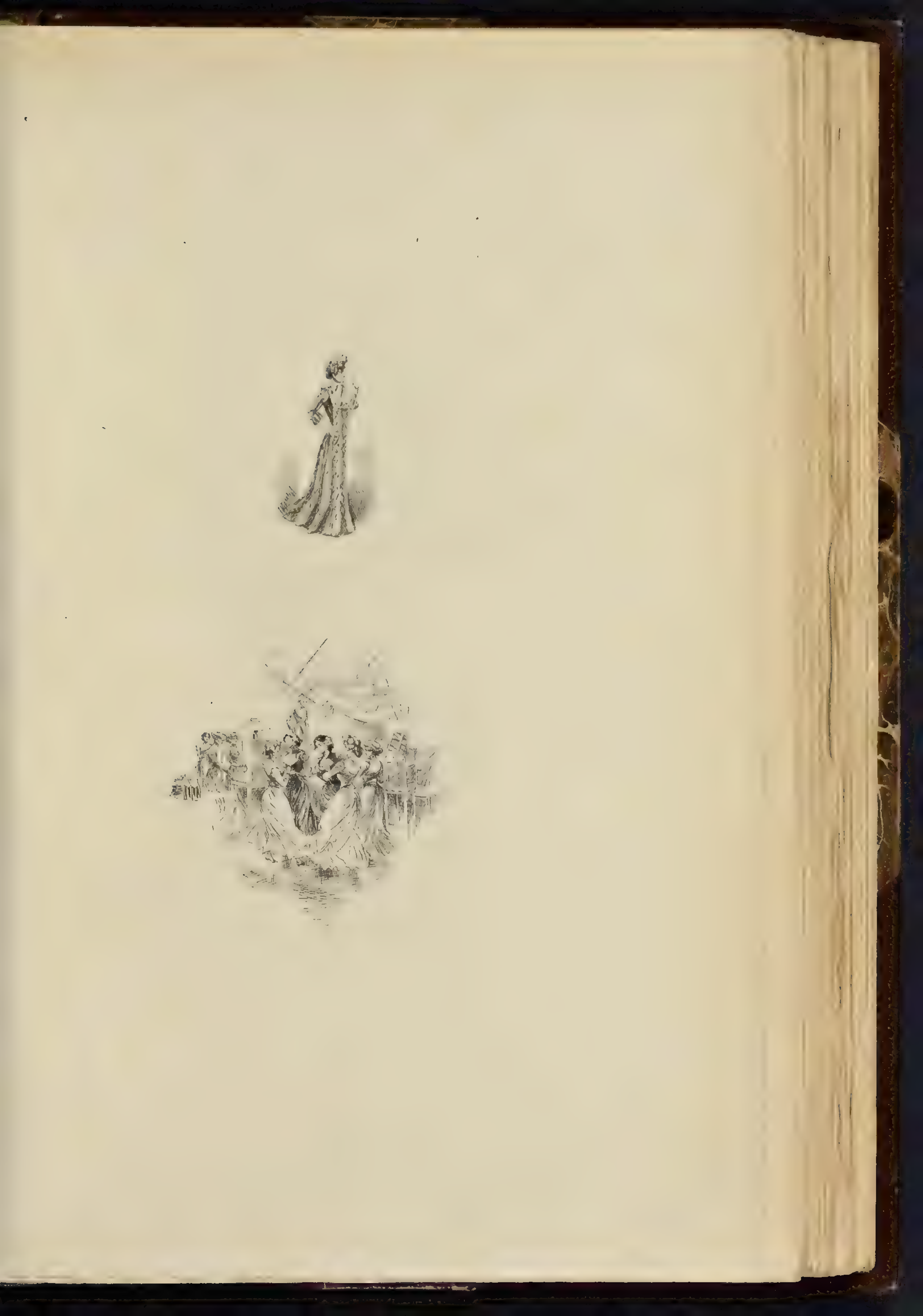
moindre surprise de voir [illegible] scènes de carnaval parmi les ordinaires accessoires [illegible] maison de commerce. Quant [illegible] rumeur de mascarade, [illegible] tourbillonnement de danses. Dans celui-ci, un orgue de [illegible] faisait frénétiquement valser les jeunes ouvrières, [illegible] parées de chiffons clinquants, coiffées [illegible] de légers papiers colorés et plissés. D[illegible] une estrade, figurait le couronnement d'un[illegible] de village, garde [illegible], et proclama[illegible] un tambour de [illegible] les plaisan[illegible] [illegible]chement [illegible] [illegible]tions.

[illegible] Et [illegible], tables [illegible] ce qui rappelle plus ou moins le travail écarté [illegible] c'était chaque fois une nouvelle invention dro[illegible]

[illegible] des bouteilles de champagne, offertes par [illegible] des friandises de toute sorte remplissant des [illegible] de soie [illegible] provenant des cotisations, [illegible] et [illegible] enfants, [illegible] une couple [illegible]

[illegible] nous dit la [illegible]

[illegible]dinaire de [illegible] les escaliers de [illegible] de tous ces [illegible] aux yeux [illegible]ssable? ces voix, ces chants, ces [illegible] explosions de joie écla-





tant sur le général brouhaha? C'était entraînant et attendrissant. A ce moment-là, dans toutes les grandes maisons, sainte Catherine était fêtée par des milliers de frimousses, pour quelques fugitifs instants heureuses et oublieuses : ici un congé de la soirée était accordé; là un dîner tout à fait somptueux allait être servi; ici encore, c'était une véritable soirée, avec le cérémonial en règle. Paris a de ces choses spéciales, inconnues, admirables lorsqu'on y réfléchit un peu.

A la sortie des ateliers, ce soir-là, la remontée habituelle avait un accent particulièrement joyeux, et les conversations, les interpellations, les malicieuses effronteries aux passants, les fleurs dans les cheveux, les cheveux en coup de vent et les roses rouges aux joues pouvaient faire dire à Paris, étonné, ignorant de ses propres beautés et de ses particularités les plus tranchées : « Qu'est-ce qu'elles ont donc, ce soir, toutes mes petites ouvrières? »

tant sur le général brouhaha? C'était entraînant et attendrissant. A ce moment-là, dans toutes les grandes maisons, sainte Catherine était fêtée par des milliers de frimousses, pour quelques fugitifs instants heureuses et oublieuses : ici un congé de la soirée était accordé; là un dîner tout à fait somptueux allait être servi; ici encore, c'était une véritable soirée, avec le cérémonial en règle. Paris a de ces choses spéciales, inconnues, admirables lorsqu'on y réfléchit un peu.

A la sortie des ateliers, ce soir-là, la remontée habituelle avait un accent particulièrement joyeux, et les conversations, les interpellations, les malicieuses effronteries aux passants, les fleurs dans les cheveux, les cheveux en coup de vent et les roses rouges aux joues pouvaient faire dire à Paris, étonné, ignorant de ses propres beautés et de ses particularités les plus tranchées : « Qu'est-ce qu'elles ont donc, ce soir, toutes mes petites ouvrières? »













MÉCANISME.

[illegible] à Paris est un immense [illegible] on ne peut avoir une idée complète d'une telle énorme et complexe activité, tant qu'on n'a pas visité une ou plusieurs de ces maisons, de la cave jusqu'aux toits.

C'est la partie visible qui est relativement exiguë et la partie cachée qui est gigantesque. Telle maison qui ne semble consister qu'en un petit nombre de salons assez réduits, occupe en réalité tout un immeuble où près de huit cents femmes sont en perpétuel travail et ébullition. Il y a plus



MÉCANISME

Une grande maison de couture à Paris est un immense organisme. Quelque somptueuse qu'en soit la façade, célèbre l'enseigne, achalandés et mouvementés les salons de vente, on ne peut avoir une idée complète d'une telle énorme et complexe activité, tant qu'on n'a pas visité une ou plusieurs de ces maisons, de la cave jusqu'aux toits.

C'est la partie visible qui est relativement exiguë et la partie cachée qui est gigantesque. Telle maison qui ne semble consister qu'en un petit nombre de salons assez réduits, occupe en réalité tout un immeuble où près de huit cents femmes sont en perpétuel travail et ébullition. Il y a plus

d'une analogie entre cette organisation et cette vie et celles d'un théâtre, où la scène et la salle ne représentent parfois que le quart de l'espace consacré à préparer le spectacle. Les salons de vente sont à la fois la salle et la scène; les manutentions et les ateliers sont l'envers du « théâtre ». Pour mieux comprendre les pièces qui se jouent, c'est par l' « entrée des artistes » et l' « administration » que nous pénétrerons tout d'abord.

Toute robe a son état civil. De volumineux registres reçoivent la mention et le prix des moindres éléments qui concourent à son achèvement. Le détail en est parfois complexe et minutieux de façon à surprendre. Étoffes, doublures, garnitures de toutes sortes arrivent à former la vingtaine de lignes d'une addition respectable. Ces éléments, qui sont devenus, de notre temps, d'une richesse et d'une variété inconnues naguère et qui vont jusqu'à emprunter aux règnes végétal, animal et minéral ce qu'ils offrent de plus précieux, on les a tous sous la main, dans les locaux de la *manutention*.

La manutention est donc, à proprement parler, le cœur même de cet organisme, puisqu'elle envoie à toutes les autres parties les substances nécessaires à leur activité. Aussi est-ce un va-et-vient perpétuel entre le magasin et la manutention au moment où se discute une commande. La discussion du prix d'une robe comporte, avec certaines clientes, un échange d'observations aussi serré, des calculs d'équilibre, des additions, des retranchements, des substitutions aussi laborieuses, qu'entre un ministre des finances et une commission du budget pour apporter au Parlement un crédit présentable. On discute pied à pied une garniture et on livre des batailles désespérées sur la qualité d'une doublure. Il est de riches

personnes qui réussissent ainsi à mettre tout un personnel sur les dents, et les rapports deviennent alors tendus entre les vendeuses et les manutentionnaires.

On imagine d'après cela les qualités d'ordre et de patience qu'il faut aux femmes chargées de ces fonctions. Dans certaines maisons, des hommes leur sont associés pour ces travaux de comptabilité et pour ceux du maniement des « marchandises » ; dans d'autres, les mains féminines exclusivement alignent des chiffres, dispensent des étoffes, mesurent, pèsent, coupent, dosent les matériaux innombrables et incessamment renouvelés.

Tiraillées entre les parties extérieures de la maison et ses parties profondes, entre le magasin qui commande et les ateliers qui demandent, entre les multiples fournisseurs qui approvisionnent et les ouvrières qui consomment ; soumises aux exigences de celles qui achètent et aux tâtonnements de celles qui créent ; ayant, par-dessus le marché, à tenir un compte rigoureux de tout ce qui leur passe par les mains, leur est emprunté, rendu, redemandé ; devant conserver tout cela en parfait état de fraîcheur et en qualités scrupuleusement conformes, on devine quelles doivent être les vertus spéciales que possèdent les bonnes manutentionnaires.

Aussi ont-elles une nature et un tour d'esprit à part. Il leur faut le flegme et la résistance, la fermeté et la souplesse, et une particulière dextérité et rapidité manuelles, pour arriver à *débiter* régulièrement, inscrire sans erreurs, se rappeler sans hésitations les objets multiples dont elles ont la garde, et qui sont également fantastiques à supputer, qu'on les examine par le détail ou par l'ensemble. Une manutentionnaire n'a pas le temps d'être aimable et elle n'a pas le goût d'être gaie.

Comment s'attarderait-elle en des gracieusetés et des politesses quand il lui faut répondre à vingt personnes à la fois et quand, dans la pleine saison, les exigences affluent toutes en même temps, également impérieuses, également pressées? Comment parviendrait-elle, non à être gaie, mais simplement à conserver quelque égalité d'humeur quand il lui faut avoir une perpétuelle tension d'esprit pour se rappeler les numéros de cent modèles de passementerie ou de dentelle, la place où se trouve à point nommé telle marchandise, et quand, d'une erreur d'inscription, de la mauvaise interprétation d'une demande jetée dans le coup de feu, de l'oubli momentané de mentionner quelque métrage levé sur une pièce d'étoffe, peuvent résulter pour elle de véritables drames, des recherches interminables, des responsabilités à s'arracher les cheveux?

Songez à la gravité de ceci, par exemple : une dentelle *presque identique* à une autre, mais différente de prix à quelques centimes, et avec une variante minuscule dans le dessin, est fournie dans un costume au lieu de celle qui avait été choisie. La cliente s'en aperçoit, s'en plaint à la vendeuse; échange d'explications sans fin qui peut aller jusqu'aux propos les plus mouvementés et aux larmes. Il faut tout défaire, repasser par tous les contrôles qui accompagnent l'emploi de la plus petite fourniture. Recherche chimérique de celle des deux parties adverses à qui doit être imputé, soit l'ordre mal donné, soit l'erreur dans l'exécution de l'ordre. La bonne foi féminine arrangeant les choses à sa manière, il naîtra de là des rancunes qui jamais plus ne désarmeront. La manutentionnaire aura plus d'un moyen pour se venger et mettre la vendeuse hors d'elle-même, tout en conservant à son égard une courtoisie, une déférence aussi parfaites que vinaigrées.

Autre exemple : légère erreur dans l'inscription d'un métrage levé sur une pièce d'étoffe. Ces inscriptions se font sur le carton qui contient cette étoffe, ou sur l'*encartage* qui l'enveloppe ; puis elles sont reportées sur un registre spécial. Lors du règlement de l'emploi des marchandises laissées « à condition », il s'engage alors entre manutentionnaires et placiers de nouvelles et homériques contestations. Comment, tout cela se produisant toujours dans les périodes d'ébullition, la femme chargée de ce travail et soumise à ces tiraillements ne deviendrait-elle pas bientôt impersonnelle, amorphe comme ses marchandises, implacable comme ses chiffres?

Placée au centre du mouvement, elle n'a aucune des satisfactions de l'amour-propre que peuvent avoir les vendeuses, aucune des ivresses de la création que peuvent éprouver celles qui inventent ou qui exécutent. Son œuvre est entièrement d'abnégation, de mécanisme et d'activité obscure. On ne lui sait aucun gré de travailler avec une rapidité merveilleuse, de distribuer mille objets divers dans des proportions incessamment variées, avec une précision de machine pensante, puisque c'est là simplement sa fonction et son devoir. En revanche, on lui fait des crimes de ses moindres défaillances, puisqu'elles peuvent amener des temps d'arrêt désastreux dans le mouvement tourbillonnant, affolé, mais toujours logique de la ruche. Personne ne la voit du dehors, personne ne la complimente de l'intérieur ; elle est inconnue à sa clientèle, indifférente pour ne pas dire hostile au personnel. Il ne lui servirait à rien d'être de bonne composition, puisque cela lui nuirait, au contraire, dans l'exercice imperturbable de sa fonction. Il serait tout à fait superflu qu'elle fût jolie — aussi ne l'est-elle pas.

Du moins, si elle l'est, admettons qu'elle cache son jeu.

Elle redevient peut-être jolie en redevenant femme et en rentrant chez elle. Mais tant qu'elle est mécanique à manipuler, couper, trancher, appeler, inscrire, c'est une personne acide, revêche, aux traits contractés, ne souriant que lorsqu'il s'agit d'être amère, et quant aux recherches de la coquetterie, elles produiraient sur sa personne effacée et affairée le même effet que, sur la vieille et pratiquement simple robe noire qu'elle porte, une des riches garnitures qu'elle débite.

Une grande manutention est à la fois un laboratoire d'anthropométrie et un entrepôt de tout ce que produisent, au cours de la saison, les innombrables industries afférentes à la toilette.

De même que dans les services anthropométriques, chaque *sujet* a son signalement détaillé, chaque robe, dans une maison de couture, a sa *fiche* où les plus subtiles indications sont portées. C'est le bulletin qui naît en même temps que la commande et accompagne la robe jusqu'à son complet achèvement et à l'établissement définitif de son prix de revient. Ce bulletin est détaché d'un registre à souche qui conserve le double de toutes les choses spécifiées sur cette feuille volante. Numéros d'ordre, nom et adresse de la cliente, noms de la vendeuse, de l'essayeuse, heures convenues pour l'essayage, spécification des étoffes et des accessoires employés, leurs prix ; ratures et rectifications à l'encre rouge, si l'on s'est avisé, à la réflexion, d'un changement génial dans la nuance ou la nature d'une ornementation ; il y a de tout sur ces états civils. Il y a même, très discrètement, mais avec beaucoup de précision, celui de la destinataire elle-même du costume, car si, dans l'intervalle d'une saison, une cliente habituelle a changé de nom par suite d'un mariage, son nom ancien et son nom nouveau sont

inscrits jusqu'à ce que celui-ci soit bien entré dans toutes les mémoires. Ainsi l'histoire naturelle d'une robe se pourrait écrire d'après le fameux livre à souche, et l'on y trouverait, par surcroît, un peu de l'histoire même de celle qui la porte.

Ce livre à souche est un véritable armorial. Les grandes maisons parisiennes pourraient le considérer, dans tous les sens du mot, comme leur livre d'or. Les plus célèbres noms de la noblesse, de la finance, de la politique — et même de la littérature, si osé que cela soit à dire — y figurent avec accompagnement de soieries, de dentelles, de fourrures et de chiffres rondelets. Comme il se produit ce perpétuel échange de réquisitions et de contributions que nous avons signalé entre le magasin de vente et la manutention, les noms sont à chaque instant prononcés, et par moments ceux qui voltigent dans l'air sont si brillants qu'on pourrait se croire dans une antichambre officielle, un jour de grande réception. La vendeuse aime à faire sonner les titres de ses illustres clientes, ne fût-ce que pour éblouir un peu la manutentionnaire, qui, elle, ne verra jamais la personne pour qui elle a prestement étalé sur le comptoir les articles demandés. Pauvre distributrice! Pour son imagination, à supposer qu'elle ait conservé encore un peu de cette faculté, la femme d'un célèbre poète et auteur dramatique ne se présentera que sous la forme d'une pièce de dentelle, et le nom d'une comtesse n'évoquera en son esprit qu'un velours d'une certaine couleur — qu'elle n'aimerait pas, si elle pouvait se permettre d'aimer ou de haïr quelque chose.

Au reste, cela lui serait bien inutile d'avoir des préférences, puisqu'elle n'a pas besoin d'avoir de goût, que tout lui est dicté, et qu'elle délivre la substance première de chefs-d'œuvre qu'elle ne connaît point.

Son rôle est ingrat, comme l'on voit; mais il est extrêmement utile et précieux. Ses qualités font précisément l'infortune de sa destinée, car lorsqu'on la reconnaît habile, on se garde bien de la déplacer, et on ne juge pas des plus nécessaires de lui donner de l'avancement. Elle a obtenu son bâton de maréchal quand elle est arrivée à la direction d'un rayon (comme ce mot, soit dit en passant, est bien trouvé, puisque nous sommes dans une ruche!), et elle restera trente et même quarante ans dans le même service, voyant se succéder des générations de vendeuses, sonner de nouveaux noms à la célébrité, créer, sous des vocables inédits, des marchandises qui se recommencent, et des débutantes timides prendre dans la maison peu à peu une autorité supérieure à la sienne. Cela ne diminue pas ses tendances à l'amertume.

Telle est la psychologie, en résumé, de la pauvre manutentionnaire. C'est la première fois que l'on aura aussi longuement parlé d'elle. Mais elle ne le saura point — et elle préférerait, d'ailleurs, un peu d'augmentation à tant de gloire.

La manutention, avons-nous dit, est, en même temps qu'un bureau de renseignements, un entrepôt de mille objets affluant, par l'intermédiaire de Paris, de tous les coins de l'univers et de toutes les régions de la France. Les fourrures y représentent l'Amérique, l'Asie centrale et les régions polaires. La soierie, si elle impose surtout la présence de Lyon, de Saint-Etienne et de Zurich, ne fait pas oublier, parfois, le Japon et la Chine. Le caoutchouc, malgré ses avatars nombreux et ses lointaines origines tropicales, y rappelle, ainsi que le coton, l'Afrique et l'Amérique du Sud. Les baleines et les boutons de nacre ne pourraient pas renier les profondeurs des Océans où furent arrachées à la vie les bêtes qui les fournirent. Enfin, il s'y distribue assez d'objets de

métal, depuis l'or des boutons et des passementeries jusqu'à l'acier des agrafes ou des aiguilles, pour que les entrailles de la terre elles-mêmes aient travaillé pour la couture, et les noirs mineurs pour les Parisiennes roses et blanches.

Les régions de la France! Celles du Nord fournissent les batistes et les mousselines; celles de l'Est, les broderies; celles de l'Ouest, les toiles et les coutils; celles du Midi, les soies; celles du centre, les passementeries et les rubans. D'Elbeuf à Sedan, la marge est assez grande pour les draperies; d'Alençon à Calais, de l'Auvergne aux Vosges pour les dentelles, et de Lyon à la Picardie pour les velours.

Dans les robes complexes d'à présent, des industries complètes par elles-mêmes et des arts de toute sorte ont leur part de collaboration : la bijouterie, sous forme de boucles et d'ornements; l'article de Paris, sous forme de mille brimborions indescriptibles, paillettes, imitation de perles, de pierres précieuses; la fleur artificielle, par ses copies souvent surprenantes de la nature, et l'art des jardiniers à son tour, lorsqu'il s'agit d'enguirlander, pour un soir, de fraîches et vraies fleurs une robe de bal; la peinture, lorsqu'il faut les aquareller sur une traîne ou un corsage.

Enfin la manutentionnaire, et ceci vaut bien d'être noté à part, a fort à faire avec les parfums, car à présent il est d'usage que les costumes en soient imprégnés, et le nombre de sachets qui s'y dépensent est assez considérable.

Le fonctionnement même de cet immense roulement de marchandises, qui met en action peut-être la moitié du Paris laborieux, varie suivant les maisons et la direction qui leur est imprimée.

Voici, par exemple, une maison parmi les toutes pre-

mières. Elle recourt largement au système des marchandises « à condition ». C'est-à-dire une espèce d'emprunt régulier, consenti par les marchands d'étoffes et de garnitures, au couturier qui « lève », suivant les besoins, les quantités pour les commandes qui lui sont faites, et renvoie, après usage, pièces et cartons, les « placiers » déduisant, à des époques déterminées et après ces méticuleux contrôles auxquels nous avons fait allusion, les parties employées.

Dans une maison de ce genre, c'est un incessant va-et-vient entre elle et la *place*. Un essaim de gamines et de commerçants en herbe est occupé tout le jour à courir Paris pour chercher, apporter ces énormes quantités de marchandises circulantes, dont on ne retiendra peut-être que le dixième ou le centième.

Il y a mieux : une d'entre ces maisons a à son service et paie sur son budget des jeunes hommes qui, en réalité, appartiennent à de grands magasins de soieries, mais n'ont pas trop de toute leur journée pour fournir aux demandes ininterrompues. C'est une note masculine (si le mot n'est pas un peu trop décisif pour des jeunes gens qui n'ont pas vingt ans et possèdent peu de moustaches) jetée dans ce milieu essentiellement féminin. Elle est amusante à voir et contribue au spectacle toujours changeant de cohue et de montées et de descentes tourbillonnantes qui ruisselle du matin au soir dans les étroits escaliers.

Ces pages de la nouveauté sont, les uns sérieux sous des apparences gaies, les autres très gais sous des apparences sérieuses. Sans doute, ils sont très affairés et très diligents, mais ils ont vingt ans et ce sont de jeunes loups à la porte de l'austère bergerie de la manutention. Ce serait peut-être dans ses transactions avec ces Chérubins de la brocatelle que la

demoiselle aux marchandises cesse de donner à sa pensée l'insensibilité de son mètre, à ses regards le tranchant de ses ciseaux, et s'aperçoit, occasionnellement, qu'elle a encore un cœur.

Une des particularités de ce système (je parle maintenant de celui des marchandises à condition), ce sont les casiers des vendeuses.

Leurs clientes aiment à se composer, avec leur collaboration, une toilette qui ne soit pas celle de leur meilleure amie — mais qui finit par lui ressembler plus ou moins. Alors ce sont des joutes d'imagination. La cliente expose, la vendeuse propose — et la mode dispose! Des innombrables suggestions qui sont jetées ainsi sur le tapis, on retient toujours une liste de matériaux qui serait suffisante pour façonner et garnir une bonne vingtaine de costumes.

La vendeuse transmet ces demandes à la manutention de telle sorte que tout puisse être présenté et combiné pour le jour du rendez-vous pris. Or, chacune a son casier, ses docks de quelques pieds carrés où s'entassent ces matières premières d'une hypothèse. A cette occasion, il y a, entre la Manutention et la Vente, de beaux moments pour l'ironie et la féminine fureur.

Ces casiers bourrés des plus hétéroclites mélanges reflètent les caractères des vendeuses, précis, ou ambitieux, ou embrouillés, et ils ne contribuent pas médiocrement à donner à la manutention de telle maison son aspect déconcertant de désordonné dans l'ordre, de présence d'esprit dans un inextricable fouillis, et de méthode dans le chaos.

Un autre et non moins important établissement, celui qui représente la plus ancienne et la plus impériale dynastie de la couture, pratique un système et présente un caractère dia-

métralement différents. Elle fait fabriquer pour son usage exclusif des étoffes en quantité considérable eu égard à leur prix. A ses salons pour la vente des costumes est adjoint un véritable magasin d'étoffes, de dentelles, de matériaux de toute sorte, qui a ses vendeurs spéciaux et son autonomie. De cette façon, une femme peut sur-le-champ choisir tous les éléments de la toilette la plus luxueuse; dans le *stock* où elle est ainsi à même de puiser, elle ne puise rien de moins que ce qu'on lui offrirait dans les plus grandes maisons spéciales, et qu'il faudrait plusieurs jours pour lui procurer. Elle y trouve même des choses introuvables. Aussi les manutentions ont-elles ici un aspect sensiblement plus ordonné, pour ne pas dire plus solennel.

Cette tradition de l'approvisionnement personnel a fini par accumuler dans de telles maisons de véritables richesses, car tout ne passe pas forcément de mode dans la capricieuse et fébrile « mode ». C'est ainsi que l'on nous montre ici un coffret, de dimensions relativement modestes, qui contient pour plusieurs centaines de mille francs de dentelles anciennes. De quoi faire l'orgueil d'un collectionneur — ou un beau jour le caprice d'une pincée d'élégantes.

Dans une autre maison, nous visitons la manutention des fourrures. Les pelleteries les plus diverses et les plus coûteuses s'y accumulent : un petit tas est sur une table, une soixantaine de peaux de zibeline, c'est-à-dire juste la quantité nécessaire pour faire un grand manteau de femme; chaque peau vaut un billet de mille francs.

La manutention comprend encore bien d'autres services, et présente bien d'autres aspects et d'autres types, maintenant plus que jamais, les maisons s'étant mises à fournir à

leurs clientes beaucoup d'autres éléments de leur trousseau, lingerie, fanfreluches de mainte espèce, et jusqu'aux corsets — ceux-ci même ayant pris une spéciale importance. Mais nous avons essayé de retracer les côtés les plus vivants de cet organe essentiel.

Ce qui lui donne une de ses plus piquantes physionomies, c'est le flot perpétuellement renouvelé des fillettes, le mécanisme toujours remonté des petites apprenties, abeilles en herbe, dont la fonction est d'apporter aux abeilles ouvrières et à ces reines que sont les premières les substances qu'il faut pour l'élaboration de leur œuvre.

Les escaliers, les couloirs, frémissent de l'envolée continuelle de ces petites auxiliaires. Elles dégringolent les marches quatre à quatre, font un court séjour à l'approvisionnement, remontent, les mains chargées, redescendent, avec les mines affairées les plus drôles du monde, lorsqu'elles ne se livrent pas sournoisement à des parties de cache-cache et ne se font pas des niches formidables, quitte à être *enlevées* de la belle manière.

Les rebuffades, les attrapades, méritées ou injustes, les *galops* les plus violents, les *savons* les plus caustiques sont, il est vrai, supportés par elles avec la plus parfaite sérénité. L'apprentie est considérée comme un petit animal domestique, de sexe indéterminé, qu'on ne forme et ne dresse qu'en le bourrant, et d'ailleurs sans le souci pour cela de contribuer à son éducation, mais seulement de soulager une mauvaise humeur et de s'en prendre à quelqu'un. Aussi, dans les moments de presse, l'apprentie est secouée et tarabustée d'une force suffisante pour dépouiller un prunier de taille raisonnable de la plus grande partie de sa récolte. Elle accueille ces orages de la mine la plus exemplairement docile,

ayant assez de force d'âme pour ne pleurer que dans les coins ou dans la rue, et assez de mémoire pour se venger secrètement à longue échéance. Sa vengeance ne manque pas d'aliments, car elle passe partout dédaignée, et on ne la rudoie que trop tard, quand on s'est aperçu de sa présence, et que déjà elle sait des choses !

Puis, il y a des moments de la journée où elle rentre dans les bonnes grâces de ses plus féroces supérieures. C'est l'heure du goûter et des velléités de gourmandise. Alors, la « petite sotte », la « petite idiote », la « vermine », devient « ma petite Berthe » ou « ma bonne petite Hélène ». On se souvient qu'elle a un prénom et on y accole les adjectifs les plus caressants. Une complicité s'établit entre la vendeuse la plus altière et l'apprentie la plus expiatoire qui se montre une commissionnaire infiniment souple, complaisante et rusée. A ces instants, la petite a les mains encombrées d'autres choses que de mercerie. Il n'est pas rare d'en rencontrer, dans la rue de la Paix, entre les quatre et cinq heures, qui rapportent dans leur tablier tout un assortiment de sandwichs et de pâtisseries, avec, *épinglé* à chaque ration, le nom de la destinataire, inscrit sur un bout de papier à rubans.

Narquoise et soumise, ambitieuse et humble, pas formée et déjà très au courant de la vie, gamine de Paris, en un mot, l'apprentie est vraiment à la hauteur de toutes les missions que l'on veut bien lui confier. Seulement, si, pendant l'été, on l'envoie chercher un bock, elle en boit la mousse en chemin.

Toute cette vie, avec son activité surchauffée, à laquelle succèdent quelques grandes accalmies, avec ses drames, ses comédies, ses secousses qui l'affectent tantôt en joie, tantôt

en crispations énervées, tout comme un organisme humain, se condense, quelle que soit la grandeur du local, dans un espace relativement restreint et compact. Une maison de couture qui occupe six étages de façade et déborde encore de trois ou quatre côtés sur tout ou partie des cours intérieures est pleine à n'y pouvoir loger vingt personnes de plus.

Cela s'explique par la nécessité des collaborations incessantes, par l'impérieux besoin d'avoir sous la main tous les services sans perdre une minute. Les grandes maisons, celles qui ont la vogue pour l'élégance et les ouvrages particulièrement recherchés et soignés, ne peuvent faire travailler au dehors. Il leur faut en passer par l'obligation d'avoir des ateliers de cinquante mille francs de loyer et plus.

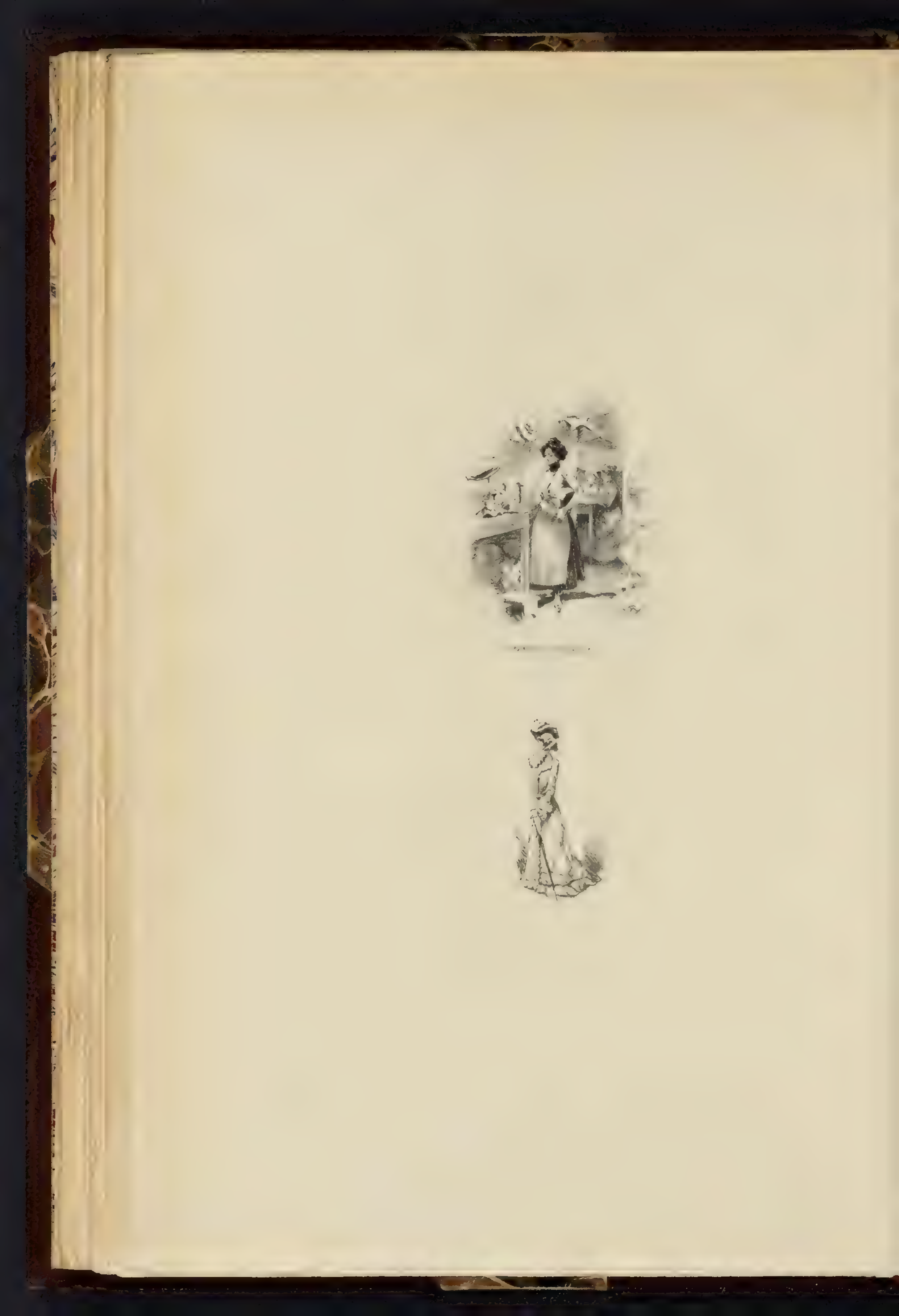
En revanche, quelle palpitation superbe, quelle intense et puissante vibration anime, du haut en bas, tout cet immense appareil ! On y produit des choses incomparables et que l'étranger ne peut imiter, parce que l'on ne trouverait nulle part assez de fluide électrique pour charger de pareilles machines. Cette trépidation est une des conditions de l'originalité et du charme fascinateur des produits.

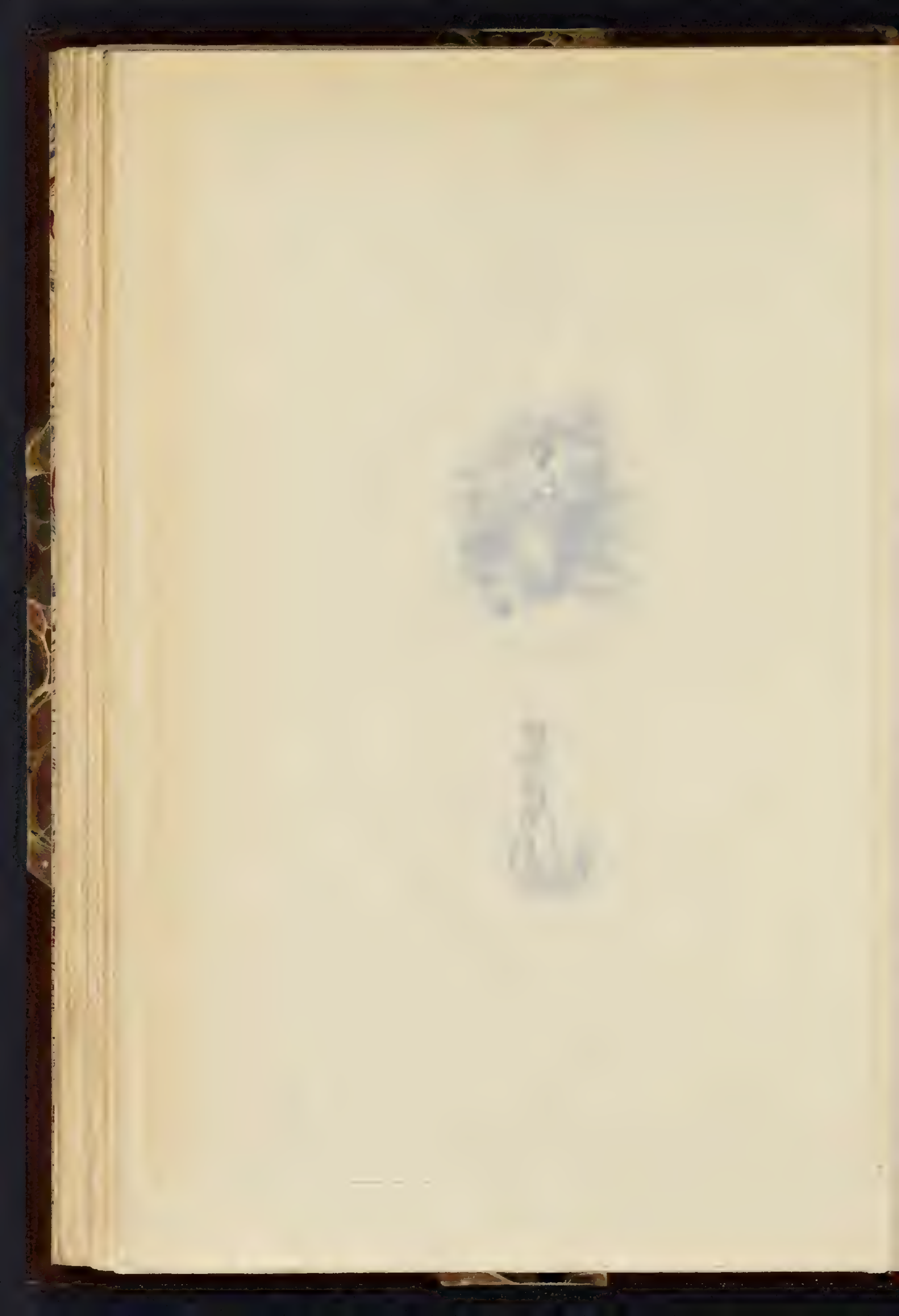
Que l'on se représente déjà, grâce à ce qui précède, les grands mouvements de la mise en marche : les magasins, sans cesse remplis d'une affluence avide et impatiente, que suffisent à peine à satisfaire l'expérience et le savoir-faire des vendeuses ; la manutention, aspirant les commandes ainsi que les marchandises et les refoulant dans les ateliers ; ces ateliers eux-mêmes, tout bruissants d'un murmure d'activité acharnée. Faites circuler à travers tout cela les types les plus divers, les apparitions les plus rapides, emplissez l'ensemble d'un concert indéfinissable de conversations, de rires, de voix claires, d'appels irrités. Jetez sur le tout des flots de lumière

électrique, des tintements de téléphone ; logez dans les combles des ateliers de photographie, dans les caves des ateliers d'emballage, vous aurez alors une très légère idée de ce qu'il faut d'énergie et de flamme pour faire onduler et papillonner une robe, et créer de la nouveauté.



électrique, des tintements de téléphone ; logez dans les combles des ateliers de photographie, dans les caves des ateliers d'emballage, vous aurez alors une très légère idée de ce qu'il faut d'énergie et de flamme pour faire onduler et papillonner une robe, et créer de la nouveauté.













LA CHASSE A L'IDÉE

[illegible]

[illegible]
Comment cela se crée-t-il?

[illegible]
hommes et les femmes qui ont le plus de goût en ce Paris
qui en est « pourri », comme on dit, sont embarrassés de
répondre. Quelle que soit leur expérience, ils ont de trop fré-
[illegible]
soient le raffinement de leur ingéniosité, les trouvailles iné-
puisables de leur fantaisie, ils ont trop de peine à inventer du
[illegible]



LA CHASSE A L'IDÉE

La Nouveauté!

Qu'est-ce que cela? Comment cela peut-il se définir? Comment cela se crée-t-il?

Autant de questions des plus subtiles, auxquelles les hommes et les femmes qui ont le plus de goût en ce Paris qui en est « pourri », comme on dit, sont embarrassés de répondre. Quelle que soit leur expérience, ils ont de trop fréquentes surprises pour pouvoir se fixer un système. Quels que soient le raffinement de leur ingéniosité, les trouvailles inépuisables de leur fantaisie, ils ont trop de peine à inventer du nouveau pour se rendre compte de la façon dont il se produit.

Puis, comme tous vrais artistes ce sont des instinctifs, et ils n'ont ni la facilité, ni le désir de chercher à expliquer, puisqu'il leur suffit de ressentir.

D'autre part, l'étranger qui vient là, comme nous, avec beaucoup d'admiration pour cet art, beaucoup de curiosité pour ce monde, ne peut en pénétrer complètement l'essence et se procurer les éléments d'une étude parfaite. Il faudrait y avoir vécu des années, s'y être mêlé ; — et encore, comme on y vieillit assez vite, un nouveau monde tout différent se serait déjà superposé à celui que l'on commencerait à comprendre. Une grande maison de couture ou de modes, il y a vingt ans, n'était pas du tout la même comme organisation, comme esprit et comme mouvement que la même maison au commencement du xxe siècle.

Il y a presque autant de différence entre elles qu'entre les premières et celles qui s'étaient timidement formées sur un tout nouveau modèle aux environs de 1850.

Enfin, il y a quelque chose qui demeurera toujours inexprimable, c'est l'action de l'air, du climat, de la race.

Un grand fait, qu'il faut accepter comme un dogme, c'est que l'art d'habiller les femmes et celui que possèdent les femmes de s'habiller sont des aptitudes qui ne viennent que de Paris et lui sont échues en partage sans rivalité connue ou possible.

Comment prétendrait-on lutter contre cinq ou six siècles de traditions, de goût, de délicate volupté innée dans une race ? Le trottin existait au temps de Villon et avant lui. La Parisienne était déjà parfaite, et même perfectionnée sous le règne de François Ier, et la Belle Ferronnière se rencontrait chez les couturières chic du temps avec Diane de Poitiers ou des reines plus légitimes. D'Isabeau de Bavière, étrangère

parisianisée comme il en est encore beaucoup de notre temps, à Agnès Sorel, et de celle-ci à Gabrielle d'Estrées ; de Gabrielle à Ninon de Lenclos, à Marion de Lorme, ou à Madame de Montespan ; de la Champmeslé à la Clairon, de la Grande Mademoiselle à Madame de Pompadour ; de Marie-Antoinette à Madame Tallien et à Madame Récamier ; de Fanchon la Vielleuse à la Belle Limonadière du café des Mille-Colonnes ; de la princesse Borghèse à la promeneuse des Galeries de Bois ; de toutes les reines à toutes les favorites, de toutes les favorites à toutes les grisettes, de toutes les vertus à toutes les voluptés, de toutes les femmes à toutes les gamines, il s'est établi, continué, affiné toute une science de l'élégance, tout un génie du chiffonnage, tout un art de se vêtir, de se coiffer, de se transformer que pas un temps, pas une race, pas une civilisation ne peuvent revendiquer à ce point de subtilité, de grâce capiteuse et d'infatigable renouveau.

Ici, je me sépare sur un point, par une simple nuance, et avec un peu de présomption dont je suis conscient, d'un des hommes qui occupent en cet art une des situations les plus prépondérantes et qui en possèdent le mieux les belles traditions. Fils d'un des créateurs du genre moderne, du fondateur d'une nouvelle et vaste forme de cette industrie parisienne, il a écrit quelques-unes des plus précises et des plus judicieuses pages qui puissent se lire à un point de vue professionnel, et non, comme le nôtre, de flâneur et de dilettante. On m'excusera — et il me pardonnera lui-même — de ne pas le nommer, mais on le devinera. Pour faire ce petit livre, il a fallu recourir à des autorités si diverses et toutes si importantes que ces feuillets seraient émaillés de noms au point de ressembler à une revue de la mode ; avec l'infini

regret que nous éprouvons, Courboin et moi, de ne reconnaître d'aussi grandes complaisances que par un hommage général, notre meilleure façon de témoigner notre gratitude à chacun est de ne désigner personne.

Le chef de maison et écrivain, donc, à qui nous faisons allusion soutient cette thèse que la mode date seulement du jour, encore très peu lointain, où fut créée l'industrie de la couture telle qu'elle existe actuellement, c'est-à-dire il y a une cinquantaine d'années. En deçà de cette époque, et surtout à mesure que l'on reculerait vers le moyen âge, il n'y aurait eu que des tenues uniformes, réglées par l'étiquette ou les édits, et qui n'auraient permis ni le caprice ni la multiple fantaisie d'à présent.

Les miniatures de Foucquet et de Bourdichon, tout comme les estampes de Carle Vernet, en un mot tous les documents, permettent de discuter cette théorie dans ce qu'elle aurait de trop absolu. Si l'écrivain veut simplement poser ce fait que la fourniture des étoffes et leur confection étaient deux industries séparées de la façon la plus rigoureuse, c'est de l'histoire, et il n'y a pas à le mettre en doute. S'il désire même établir que la mode paraît avoir eu jadis des oscillations plus lentes, des transformations moins brusques et moins nerveuses que de nos jours, c'est encore fort admissible. Mais la variété des couleurs, les minimes et capitales différences d'accent dans ces tenues en apparence taillées toutes « sur le même patron » aux époques mêmes où les « édits sur le luxe » semblaient annihiler tout caprice et enrégimenter toute grâce, suffisaient pour affirmer l'existence de la mode — car elle consiste encore moins dans le modèle des attifements que dans la façon de les porter.

Le temps est un grand simplificateur en matière de modes

regret que nous éprouvons, Courboin et moi, de ne reconnaître d'aussi grandes complaisances que par un hommage général, notre meilleure façon de témoigner notre gratitude à chacun est de ne désigner personne.

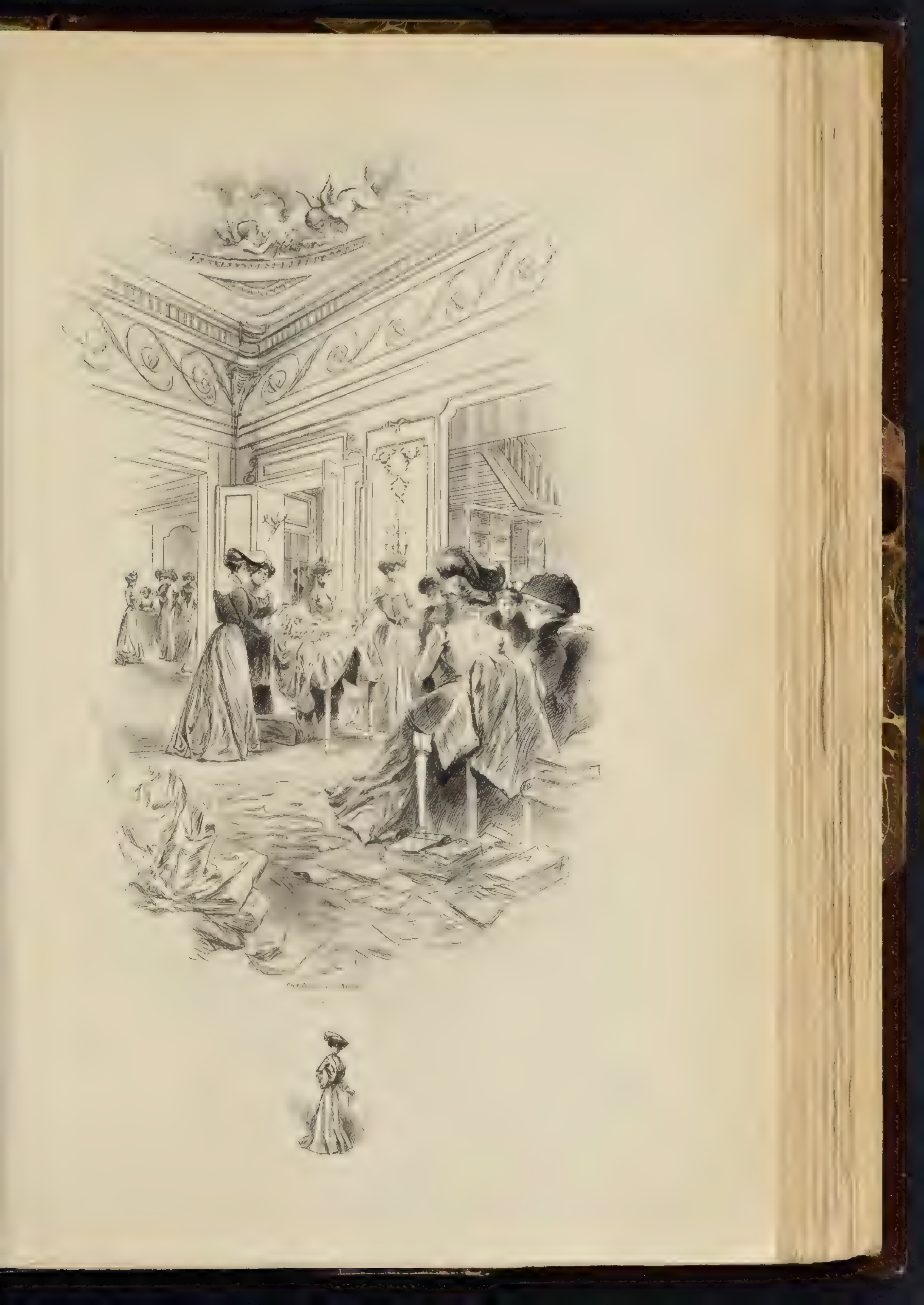
Le chef de maison et écrivain, donc, à qui nous faisons allusion soutient cette thèse que la mode date seulement du jour, encore très peu lointain, où fut créée l'industrie de la couture telle qu'elle existe actuellement, c'est-à-dire il y a une cinquantaine d'années. En deçà de cette époque, et surtout à mesure que l'on reculerait vers le moyen âge, il n'y aurait eu que des tenues uniformes, réglées par l'étiquette ou les [illegible] fantaisie d'à présent.

Les miniatures de [illegible] de Bourdichon [illegible] comme les estampes de [illegible], en un mot tous les documents, permettent de discuter cette théorie dans ce qu'elle aurait de trop absolu. Si l'écrivain veut simplement poser ce fait que la fourniture des étoffes et leur confection étaient deux industries séparées de la façon la plus rigoureuse, c'est de l'histoire, et il n'y a pas à le mettre en doute. S'il désire même établir que la mode paraît avoir eu jadis des oscillations plus lentes, des transformations moins brusques et moins nerveuses que de nos jours, c'est encore fort admissible. [illegible] différences [illegible] édits sur le [illegible] et enrégimenter toute [illegible] existence de la mode — [illegible] des attifements que dans la façon de les porter.

Le temps est un grand simplificateur en matière de modes









et de costumes. Il deviendra tout aussi facile, dans deux ou trois siècles, d'assigner à une image de femme de notre temps sa véritable date, à trois ou quatre années près, que nous le pouvons faire pour celles du temps passé à des évaluations de quarts ou de moitiés de siècle. Il y a un abîme entre la robe de 1869 et celle de 1872, entre celle de 1875 et celles de 1878, 1889 et 1895, 1895 et 1900. Quant aux différences de détail qui nous paraissent décisives entre cent femmes rencontrées dans quelque réunion, elles se réduisent à peu de chose une fois la mode passée. Pendant qu'une mode est vivante, le regard n'est frappé que par les différences de matières, de couleurs et d'ornements, qui sont d'une diversité infinie. Quand la mode a vécu, l'esprit, qui reprend l'avantage, ne perçoit plus que les lignes qui ramènent toutes les femmes à l'unité. C'est ainsi que, sans se tromper d'une année, nos successeurs dateront mathématiquement, par exemple, toute élégante copieusement bastionnée de certaine « tournure », telle autre au contraire ayant supprimé cette superfétation et montrant l'étoffe tendue sous l'effort de la simple nature; enfin, la disparition, l'escamotage du ventre sera assigné à notre temps sans revendication possible d'une autre période.

C'est précisément ce qu'il y a d'absurde et de charmant dans l'art du costume; il s'évertue et réussit à nous donner le change sur ses successives uniformités, grâce à la complicité délicieusement trompeuse de la vie. C'est aussi ce qui fait que, par un bonheur véritablement providentiel, il n'y a pas de modes ridicules, si excessives qu'elles soient, tant qu'elles sont portées. Ne vous demandez pas comment vos aïeules « ont pu être jolies, ont pu être aimées avec ça », car vous ne savez pas demain à quelle tyrannie vous vous plierez

en haussant les épaules, et tout en étant ravies de vous y précipiter.

Nul danger que ces remarques, vieilles d'ailleurs comme la première feuille de vigne, portent la moindre atteinte au prestige de la Mode, ni qu'elles aident à faire voir dans quels cercles étroits tourne cette prodigieuse création de *nouveautés,* car nous nous imitons les uns les autres avec la profonde conviction que nous différons entre nous du tout au tout. Il en est de même de tous les ouvrages d'imagination — et la Mode en est un au même titre que la Littérature...

Ces simplifications que le temps apporte sont une des raisons pour lesquelles notre auteur a cru pouvoir affirmer que la Mode datait d'hier. Mais les rivalités féminines, qui ont existé de tout temps, ont nécessité des façons d'être, des « modes » équivalentes à celles d'aujourd'hui même.

Une autre raison qui fait que la mode *paraît* exister à notre époque avec infiniment plus d'intensité, réside dans le sentiment de la personnalité, développé à un bien plus haut point. Les maisons d'à présent sont menées et alimentées par de véritables artistes, et leur nom, ne fût-ce que pour la lutte incroyable des concurrences, parvient plus directement et plus clamé au public. C'est une chose qui se voit dans le domaine des autres arts : l'anonymat n'y existe plus, à quelque degré que ce soit. Pourquoi les artistes qui inventent une robe ou un chapeau, portant la marque de leur goût, la silhouette de leur *genre,* signeraient-ils moins leur œuvre, feraient-ils moins connaître leur nom que les peintres et les sculpteurs?

Un parvenu de notre temps fit un jour à un sculpteur célèbre qui avait exécuté un fronton pour sa maison cette réponse, qu'il est à propos de qualifier de monumentale. L'artiste, peu tenté de signer en lettres d'enseigne, se retran-

chait derrière l'exemple des anonymes faiseurs de chefs-d'œuvre qui fourmillent aux portails de nos cathédrales : « Bah ! bah ! dans ce temps-là, répondit le personnage, on ne savait pas écrire ! » Il y a quelque analogie dans les phénomènes de la mode : l'obscurité des imagiers et des couturières de jadis avait sa raison d'être (non celle de notre parvenu) que n'a plus maintenant la vie de nos artistes et de nos grands couturiers. Toutefois, on retrouverait la trace de célébrités authentiques dans des exemples qu'il s'agirait de rechercher, tels que ce passage des *Précieuses ridicules :* « Le ruban est bien choisi. — Furieusement bien. — C'est Perdrigeon tout pur. » Il est impossible que d'autres bons faiseurs et faiseuses n'aient pas eu à la même époque une réputation de *chic* et de *cachet* comme ce célèbre fournisseur. De ce que nous ne connaissons pas leurs noms, tout ce que nous pouvons conclure est qu'ils ont été oubliés. Mais, grâce au développement sans pareil des publications de modes, nos artistes de l'élégance ne courent pas ce danger, et la publicité laissera amplement de quoi écrire leur histoire.

Toutes ces belles réflexions ne nous ont pas encore bien renseignés sur l'essence même de la *Nouveauté*, ni surtout sur la façon dont elle renaît, à chaque saison, de ses cendres.

L'un des grands couturiers parisiens nous tient à peu près ce langage :

« Le point de départ de la nouveauté est une chose déjà réalisée. C'est un changement plus ou moins considérable apporté à la nouveauté de l'année précédente. Il y a des sortes de courants superposés ou juxtaposés, animés de vitesses variables. Un peu comme sur la plate-forme roulante de l'Exposition universelle, les formes et les garnitures marchent

à côté les unes des autres sans être emportées à la même allure suivant le courant qui les entraîne. Ainsi la même forme ou une forme analogue pourra demeurer en faveur pendant deux, trois années ou plus, tout en subissant des modifications progressives, mais lentes, tandis que la garniture changera beaucoup plus rapidement sur ces lignes modérément variées. Mais ce qui fait la diversité et l'imprévu de la mode, c'est que la ligne générale et son ornementation passent, au moment où l'on s'y attend le moins, d'un trottoir sur l'autre, et alors, ce sera, par exemple, la forme qui changera brusquement par une sorte de fatalité qui semble supprimer les transitions, ou fait oublier qu'elles ont été préparées — tandis que notre imagination n'aura pas encore enfanté des garnitures nouvelles.

« Des circonstances encore servent de tremplin à la création des nouveautés. Par exemple, les événements, tragiques ou prospères ; ou bien l'imitation des façons d'être d'une personne célèbre, artiste dramatique, par exemple. Rachel, Sarah Bernhardt, Loïe Fuller ont été de grandes promotrices de la nouveauté par leur originalité propre. Alors on se sent tout porté et l'on n'a qu'à suivre le courant.

« Parfois la cause de la nouveauté est bien plus futile. Cela peut être une erreur, un faux renseignement, l'idée saugrenue de quelque mystificateur ou bien le caprice de quelque désœuvré en vue. On jette en l'air un mot, le nom d'une nuance, celui d'un personnage oublié. Les gens s'interrogent : « Avez-vous vu telle chose qui, paraît-il, se porte avec fureur? — Pas encore, mais je la verrai demain. » Personne ne savait de quoi il s'agissait ; la semaine suivante, tout le monde l'arbore. Les fabricants sont mis à contribution ; toutes nos

prévisions sont détruites, toutes nos préparations savantes sont ruinées. Chacun est sur les dents. Paris et l'univers sont satisfaits. Il s'est produit une panique, parce que l'on a crié dans la foule : « Au nouveau ! » comme l'on crie : « Au feu ! »

« Mais, dans les circonstances plus normales, le point de départ réel de la nouveauté existe dans ce qui déjà n'est plus nouveau. Ce n'est pas un dessin abstrait. Les dessinateurs de modèles ne manquent pas de mérite, mais ils n'apportent qu'une contribution accessoire. Ce qu'il nous faut, c'est déjà une chose à demi faite, une ébauche qui a commencé d'être vivante. Que ce soit une « mousseline » sur une femme, ou un nouveau modèle exécuté sur lequel notre esprit rebondit pour en créer un plus nouveau encore, nous sommes inspirés avant tout par l'action. »

Et notre artiste résume sa pensée par cette formule saisissante : « *Une robe est une chose qui marche !* »

Puis il reprend, entrant dans les détails du mécanisme :

« Nous avons des éléments, sans doute, dans ce qui nous est apporté de toutes parts, mais il nous faut assimiler ces substances. Il y a une certaine collaboration des fabricants lorsqu'ils nous apportent pour la prochaine saison leurs idées nouvelles. Seulement nous leur donnons encore plus d'idées que nous n'en recevons d'eux. S'ils contribuent à la nouveauté, ils la subissent plus encore.

« Au début de la saison, nous avons préparé plusieurs points de vue possibles. Jadis, c'était plus facile et moins complexe. Aujourd'hui, si bien préparée que soit une saison, un imprévu arrive au dernier moment et bouleverse tout.

« De cette façon, on peut dire qu'au commencement des saisons, nous n'avons fait qu'*un choix d'inconnues.* »

Un autre couturier, non moins réputé et non moins inventif, nous dit :

« Ce qui crée la nouveauté? C'est une lassitude de l'œil.

« Un beau jour, Paris se réveille fatigué d'avoir vu trop de croupes féminines et trop de hanches. Alors, on tombe d'accord qu'il faut trouver un moyen de cacher cela. On procède toutefois, non par contrastes absolus, par brusques démentis à ce qui se faisait la veille, mais par transitions plus ou moins lentes. Les modes les plus nouvelles ont toujours été un peu annoncées jusqu'à ce que, brusquement, les batteries soient découvertes et que les dernières attaches avec les modes précédentes soient rompues.

« Maintenant, malgré le soin jaloux avec lequel nous cachons nos modèles nouveaux, il s'en répand toujours quelque chose au dehors. Cela a ses avantages au moins autant que ses inconvénients, car si notre concurrent apprend vaguement ce que nous faisons, nous n'ignorons pas absolument de notre côté ce qu'il fait, et il s'établit comme une espèce de moyenne d'opinion qui, du moins, fixe la mode et l'empêche de s'affoler à la poursuite de l'incertain.

« D'autre part, nous ne tenons nullement, nous, les grandes maisons qui créons véritablement, à nous imiter les unes les autres, car nous voulons avant tout conserver ce qui fait notre force : notre *genre*. Et le voulussions-nous, nous ne pourrions pas nous copier pour peu que nous ayons de personnalité et que notre clientèle elle-même ait son caractère. Nous avons besoin d'être informés, nous ne voulons pas être plagiaires. »

Ces idées qui vont ainsi planant dans l'air et dont la résultante assez mystérieuse est la *nouveauté* ne se propagent pas, il est vrai, en dormant, ni par des opérations surnaturelles. Il y a des messagers de la nouveauté pendant que les saisons se préparent. Ce sont les marchands de tous les matériaux divers qui ne laissent pas ignorer à tel de leur client la commande qu'une maison rivale vient de leur faire. Les étoffes, les garnitures, sont ainsi proposées — et imposées, dans une certaine mesure — à toutes les maisons importantes. Et quand on a la matière, il y a une certaine logique de son emploi qui force d'autant plus à se rencontrer dans les grandes lignes, que ces lignes elles-mêmes sont déjà indiquées par ce que l'on conserve de la mode précédente.

Puis, il existe encore d'autres colporteurs des idées générales nouvelles. Ce sont, par exemple, les couturières américaines qui viennent au début des saisons pour faire leurs acquisitions. Elles arrivent de très bonne heure et repartent tôt, car il faut que la saison de New-York et des autres grandes villes coïncide avec celle de Paris. Et ces couturières sont, toutes proportions gardées, semblables elles-mêmes à une race d'abeilles particulière, qui, venant se poser successivement sur toutes les fleurs de la nouveauté dans les différents jardins, colporte un peu du pollen des unes aux autres. En s'approvisionnant elles-mêmes de modèles, ces personnes collaborent inconsciemment au mouvement de la nouveauté, leur action n'étant pas d'inventer, mais de propager à leur profit.

Le coup d'œil des grandes maisons est des plus curieux au moment où s'abattent ces messagères. Elles ne sont pas elles-mêmes dépourvues d'allure, et avec elles, en général, les affaires traînent peu. Les salons de vente n'ont pas cette frou-froutante animation, ce mouvement un peu fou et délicieux,

de l'époque où abonde la clientèle parisienne. Mais c'est un réveil de la ruche après la torpeur apparente de la morte-saison. Les opérations s'engagent plus méthodiquement, mais il y a une allégresse, un entrain déjà sensibles, avec des façons plus froides et des vocables anglais qui sifflent dans l'air.

On peut dire qu'une fois que ces couturières américaines ont passé, la saison est à peu près complètement esquissée. Des thèmes généraux sont posés, admis à peu près par tous, et offerts à toutes les variations de ces hommes inventifs, de ces merveilleuses femmes qui créent la mode de Paris. Or, en matière de mode, ce sont les variations qui sont l'essentiel et qui donnent le spectacle — mettons, si l'on veut, l'illusion — de cette extraordinaire diversité.

Mais ici nous entrons dans le domaine même de l'exécution, et il faudra donner quelques exemples plus précis, sans développer davantage ces considérations un peu abstraites.

Ce que nous souhaitions de démontrer, c'est que Paris est, par aptitude de race et par longue tradition, par grâce spéciale et par raffinement acquis, le centre indiscuté et impossible à remplacer comme à déplacer de cet art surprenant de la Parure, l'alambic d'élection où se préparent les essences subtiles de la *Nouveauté*.

Et, de même que nous avons commencé par proclamer le prestige de cet art, le charme de ces philtres de la coquetterie, il est bon de donner un chiffre, un seul, qui permette de se faire une idée de l'importance de la mode parisienne en tant qu'industrie.

Le maître spécialiste auquel nous avons fait des emprunts et avec qui nous avons discuté, établit qu'en 1895 il y avait



de l'époque où abonde la clientèle parisienne. Mais c'est un réveil de la ruche après la torpeur apparente de la morte-saison. Les opérations s'engagent plus méthodiquement, mais il y a une allégresse, un entrain déjà sensibles, avec des façons plus froides et des vocables anglais qui sifflent dans [illegible]

On peut dire qu'une fois que ces couturières américaines ont passé, la saison est à peu près complètement esquissée. Des thèmes généraux sont posés, admis à peu près par tous, et [illegible] à toutes les variations de ces hommes inventifs, de ces [illegible] femmes qui créent la mode de Paris. Or, en [illegible] de mode, ce sont les variations qui sont l'essentiel et [illegible]

[illegible] cette extraordinaire [illegible]

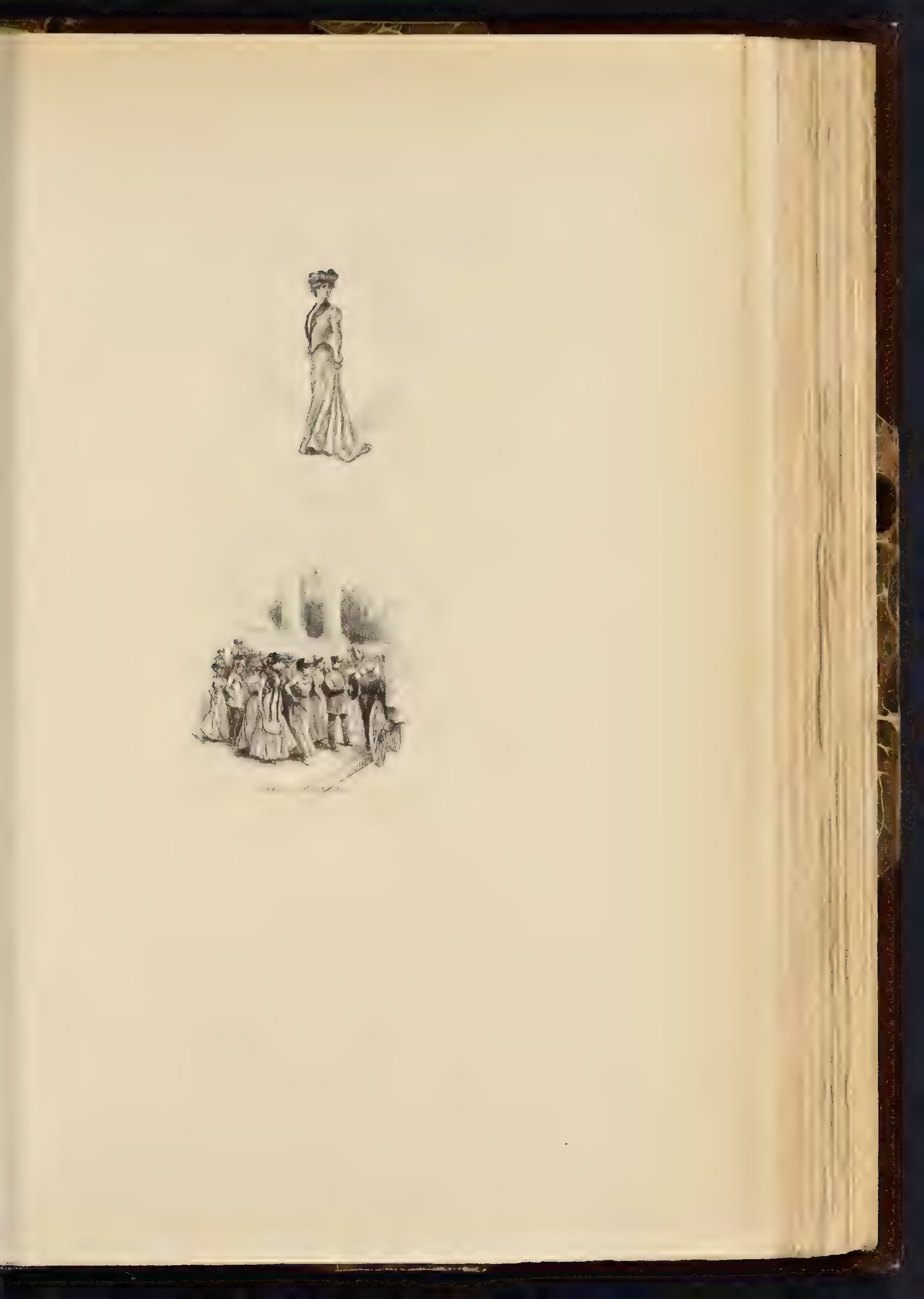
[illegible] ici nous entrons dans [illegible] de l'exécution, et il faudra donner quelques exemples plus précis, sans développer davantage ces considérations un peu [illegible]

[illegible] aptitude de race et par longue tradition, par grâce spéciale et par raffinement acquis, le centre indiscuté et impossible à remplacer comme à déplacer de cet art surprenant de la [illegible]

Et de même que nous avons commencé [illegible] proclamer le prestige de cet art, le charme de ces [illegible] de la coquetterie, il est bon de donner un chiffre, un seul, [illegible] permette de se faire une idée de l'importance de la mode parisienne en tant [illegible]

Le maître spécialiste auquel nous avons fait des emprunts et avec qui nous avons discuté, établit qu'en 1895 il y avait





[illegible] confectionnées — et que la production annuelle de cette industrie en France peut être évaluée à un milliard de francs. Cela sera tout notre chapitre d'économie politique. Ces chiffres n'ont pu que s'accroître depuis.

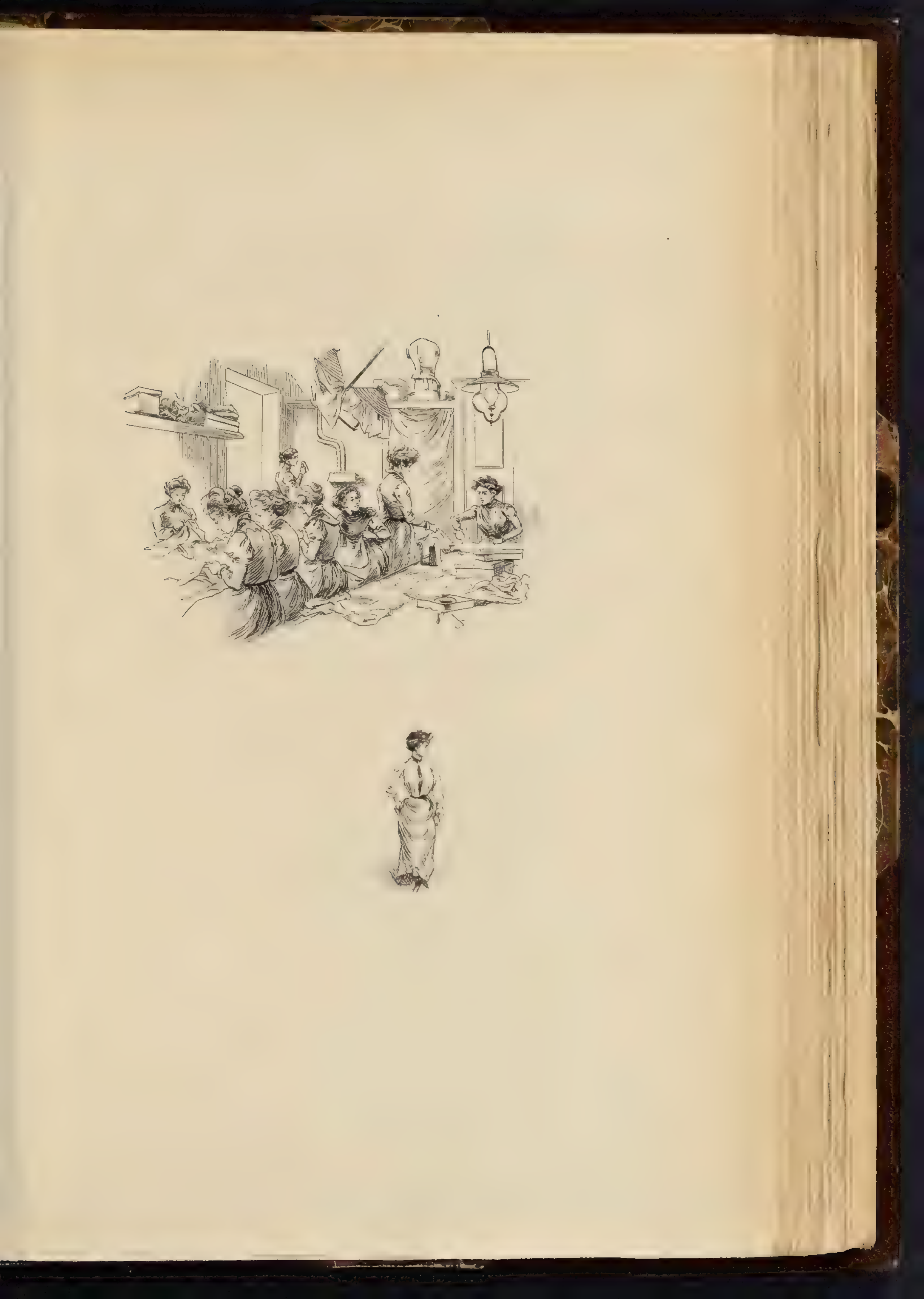
Simple remarque : nous n'avons pas encore dit un mot des modistes.

à Paris plus de deux mille maisons de couture et de nouveautés confectionnées — et que la production annuelle de cette industrie en France peut être évaluée à un milliard de francs. Cela sera tout notre chapitre d'économie politique. Ces chiffres n'ont pu que s'accroître depuis.

Simple remarque : nous n'avons pas encore dit un mot des modistes.















LA SCULPTURE QUI BOUGE

Il n'y a pas d'École des beaux-arts de la robe et du chapeau.

Il n'y a pas d'*École des Belles-Modes*.

Et c'est pour cela que cet art est si vivace, si intense et si effervescent. C'est pour cela que ceux qui s'y adonnent sont véritablement des inventeurs et méritent le nom d'artistes beaucoup mieux que la plupart de ceux qui actuellement fabriquent des tableaux ou des statues.

Ils sont, sans doute, des commerçants avant tout, et ils ont, pour les pousser, le stimulant formidable de la concurrence, la nécessité de faire des affaires énormes pour couvrir des frais écrasants, pour satisfaire des besoins de luxe résul-



LA SCULPTURE QUI BOUGE

Il n'y a pas d'École des beaux-arts de la robe et du chapeau.

Il n'y a pas d'*École des Belles-Modes*.

Et c'est pour cela que cet art est si vivace, si intense et si effervescent. C'est pour cela que ceux qui s'y adonnent sont véritablement des inventeurs et méritent le nom d'artistes beaucoup mieux que la plupart de ceux qui actuellement fabriquent des tableaux ou des statues.

Ils sont, sans doute, des commerçants avant tout, et ils ont, pour les pousser, le stimulant formidable de la concurrence, la nécessité de faire des affaires énormes pour couvrir des frais écrasants, pour satisfaire des besoins de luxe résul-

tant du milieu même où ils vivent et qui, d'ailleurs, les entretiennent en humeur de créer. Mais ils sont aussi des chercheurs de beauté, et si leurs productions possèdent ce charme attirant, c'est qu'elles sont conçues dans une véritable fièvre de plaisir.

Nulle exagération dans cette affirmation de leurs qualités artistiques. Comparez « l'artiste » ou soi-disant tel, qui sort de l'École sans savoir son métier, puisqu'on ne lui a enseigné que des formules conventionnelles, et qui, si par hasard il obtient un succès, s'y enferme toute sa vie — et le grand couturier, la couturière ou la grande modiste qui invente deux fois par an des modèles par dizaines, se grise réellement de couleurs et éprouve une volupté particulière à réaliser des lignes inédites. De quel côté sera l'avantage et lequel des deux méritera la sympathie des esprits qui ne se préoccupent pas des hiérarchies, mais prennent où ils les trouvent les meilleures expressions de l'activité humaine?

Un grand artiste, vraiment original et passionné, demeure le plus rare et le plus admirable des hommes. Mais une grande couturière ou une habile modiste est supérieure à la plupart des artistes du courant.

Peu importe que ses œuvres soient éphémères ; le plaisir n'en est que plus grand à se renouveler, tandis que, pour beaucoup de peintures ou de sculptures, la durée matérielle est simplement une aggravation.

Cette espèce de joie à la besogne existe du haut en bas de l'échelle, depuis le chef de maison qui a créé un *genre* et imprime fortement sa marque à toutes les productions qui sortent de ses ateliers, jusqu'à la plus modique ouvrière qui mettra son amour-propre à exceller dans une partielle spécialité. Nous verrons plus loin avec quelle ardeur ces auxiliaires

concourent à l'œuvre d'ensemble ; mais, pour bien comprendre celle-ci, il faut d'abord se rendre compte de l'impulsion qui leur est communiquée.

Les directeurs ou les directrices d'une telle œuvre ont des collaborateurs nombreux ; on leur apporte beaucoup d'idées et de toute sorte. Cela ne diminue en rien l'importance de leur rôle et le mérite artistique qui leur revient en propre. D'abord, il en est beaucoup qui inventent par eux-mêmes, et qui, à chaque instant, sont en train de chiffonner un bout d'étoffe, de chercher un arrangement, de donner l'ordre qu'on essaie telle ou telle combinaison à laquelle personne ne songeait. Mais le contrôle qu'ils exercent sur les idées qu'on leur soumet, les rectifications qu'ils demandent sans cesse, l'unité qu'ils font apporter dans la variété même des modèles, tout cela est acte d'artiste, et ils font leur le travail de leurs aides. Semblables aux architectes du moyen âge, ils sont bel et bien des « maîtres d'œuvre ».

On fait de l'art non seulement avec des matières ouvrées, mais on en fait aussi avec des hommes, ou, dans le cas qui nous occupe, avec des femmes. Il est des œuvres d'art dans le passé qui ont pour auteur un seul cerveau et des centaines de mains pour exécutantes. Les œuvres d'art de l'élégance parisienne nous offrent le même exemple et la même tradition.

Ce travail de collaboration, d'une part, de direction, de l'autre, nous permet d'analyser encore avec plus de précision la naissance et la floraison de la nouveauté.

L'œuvre d'art qu'est une robe (nous devrions dire également un chapeau) peut avoir deux points de départ différents, l'un plutôt théorique, l'autre plutôt pratique.

Dans le premier cas, le germe aura été un document, ou, pour parler plus clairement, une image. Depuis quelques années, l'érudition des couturières et des modistes en matière de costumes anciens est devenue très variée et très exercée. Auparavant, on comptait sur les doigts les quelques hardies pionnières qui allaient dénicher dans les boîtes des quais des gravures de modes... démodées, et savaient en extraire des idées brillamment nouvelles. Aujourd'hui le Cabinet des Estampes est mis à contribution; les grands couturiers collectionnent les estampes, les recueils spéciaux, français ou étrangers, et ils se créent ainsi une ample bibliothèque de prétextes, un répertoire d'embryons. Ils ont aussi leurs « dessinatrices » qui ont une intelligence spéciale pour relever un détail dans une gravure ancienne, et pour apercevoir les rapports utiles que l'on peut établir entre les modes défuntes et celles qui vont vivre.

C'est même un joli et amusant spectacle que de voir ces piocheuses aux tables de travail de la rue de Richelieu. Elles apportent une note jeune et fraîche qui contraste agréablement avec l'aspect plus ou moins moisi des iconographes. Ceux-ci louchent un peu vers elles, mais elles n'en ont cure; elles peuvent trouver mieux, et d'ailleurs, elles crayonnent avec acharnement, et elles ont hâte de rapporter à la ruche leur moisson de motifs. C'est la variété des abeilles croqueuses.

Pour le second cas, le point de départ du modèle nouveau est une chose vivante aperçue dans l'atmosphère la plus favorable, dans ces milieux parisiens qui, à la fois, attirent la nouveauté et l'engendrent. Ce sera, par exemple, une toilette aperçue à une première, à un vernissage, à un grand mariage. Sur cet objet réussi, l'imagination de l'inventrice rebondit,

et, par analogie, trouve une idée différente. La nouveauté naît au contact de la nouveauté même.

Il n'est pas nécessaire de vous décrire ce tableau si parisien des « premières » ou des ouvrières qui se pressent devant les grilles de la Madeleine, lorsque descend des voitures et monte le perron le cortège de quelque beau mariage mondain. La scène est connue, elle est exquise. Il est même délicieux de voir, une fois la foule entrée dans le temple, ces jeunes femmes tout illuminées de la gaîté de Paris, pénétrer à leur tour dans l'église, se placer modestement dans les bas-côtés, et devenir soudain sérieuses et recueillies. Seulement n'allez pas vous tromper sur la nature de leurs émotions. Si elles suivent ainsi les mariages, ce n'est pas par retour sentimental sur elles-mêmes, ni pour se mettre en rêve à la place de la rougissante épousée. Elles sont sérieuses parce qu'elles étudient les robes de la nef, et recueillies pour que le Suisse ne les fiche pas à la porte.

Leur œil n'aura perdu ni un pli, ni une garniture, ni une harmonie. Elles reviendront à la maison, expliqueront leurs observations avec entrain, saisiront une mousseline si elles sont couturières, un bout de sparterie si elles sont modistes, commenceront à copier de mémoire — et feront, à mesure que le travail naîtra sous leurs doigts, une nouvelle chose.

L'art de la toilette, en effet, consiste en une fantaisie qui s'exerce sur des faits réels. La « nouveauté » est le plus souvent une réminiscence transformée.

Aussi, le plus fréquemment les deux points de départ, le théorique et le pratique, le document graphique et la robe remarquée, se mêlent et se confondent, pour donner naissance à cette *maquette,* à cette *ébauche* faite de mousseline bâtie et chiffonnée à la hâte, qui est le seul commencement qui compte.

a donné naissance le vague et fugitif point de départ dont nous avons parlé et combien ces difficultés sont passionnantes.

Vous venez de voir, et bien sommairement, le travail de modelage que comporte une robe. Le travail simultané de peinture, de couleur n'est pas moins intéressant ni moins complexe, car cette sculpture qui remue est également de la sculpture polychrome — ou bien, comme dans la peinture, peut révéler de puissantes qualités de coloriste, même quand on joue dans un seul ton, quand on fait une robe *unie*.

Comme il y a la *touche*, en peinture, il y a, en couture, l'emploi des matériaux. Le tissu a un *sens*, qui produit les effets les plus différents, selon la façon dont on sait en jouer. Ce sens suit, ou contrarie, l'harmonie des lignes du corps, exactement comme dans un tableau la touche bien ou mal posée peut captiver ou gêner le regard, révéler le bon ou le mauvais artisan. Or, cet emploi du sens, le « biais » ou le « droit fil », nécessite les travaux et les calculs les plus délicats. Mais on est loin d'avoir tout obtenu lorsque ces premières difficultés sont vaincues; on entre alors dans le domaine de l'harmonie, dans le capricieux royaume de l'ornementation.

Ici la faculté imaginative devient toute-puissante. Un rehaut d'une grande vivacité posé sur une robe un peu terne et endormie crée pour l'œil la même impression piquante et délicate que pour l'oreille un accord rare intervenant dans une symphonie.

Aujourd'hui la recherche des détails dans l'ornementation, dans la garniture, atteint un incroyable degré de raffinement. Certains assemblages d'étoffes, si on les voyait avant la

touche finale, avant le glacis posé à propos, sembleraient grossiers et barbares. Sur ces rapprochements dissonants, on fait, par exemple, courir une broderie, et ces étoffes rebrodées font un merveilleux effet.

Le détail des garnitures est pour ainsi dire de la bijouterie. L'on s'est mis à faire des « incrustations » qui demandent un goût très subtil, une exceptionnelle légèreté de main. Ce travail consiste à détacher d'une dentelle, par exemple, les fleurons ou motifs divers, et à faire de chacun de ces petits sujets adroitement découpés, une ornementation qui vient se superposer de place en place à une étoffe, à une gaze, à une autre dentelle, ou encore relever un vide qui est lui-même très calculé, très voulu. Sur une étoffe brochée, on incruste de ces légers ornements, on en invente d'autres, d'une finesse particulière, qui transforment absolument la création première du fabricant de soieries. De petites bouffettes sont comme des fleurs rares, des cravates posées comme des papillons inconnus et que l'on craint d'effrayer, des piqûres qui ne peuvent avoir été exécutées que par des elfes (l'elfe est peut-être parfaitement horrible à voir, mais qu'importe, puisque l'âme de ses mains est exquise !), enfin mille de ces riens toujours inattendus accusent des organisations étonnamment sensibles et subtiles, tout au moins dans cette partie de leur *moi* qui invente et réalise. Aussi, la femme qui pousse très loin ces facultés est-elle, ainsi que ses créations, l'objet, de la part des autres, d'une sincère et légitime admiration.

Un grand peintre me disait : « La police, chez les artistes, est admirablement faite. Lorsque l'un de nous a vraiment du talent, on ne tarde pas à le savoir et à le dire. » Cela peut s'appliquer aux artistes de la toilette.

Les travaux en apparence les plus simples sont parfois

ceux qui coûtent le plus de peine et surprennent le plus les gens du métier. Exemple : le plus célèbre des grands couturiers du second Empire avait imaginé cette chose très logique, et pourtant toute nouvelle, faire exécuter à Lyon des soieries brochées dont le dessin existât dans les deux sens, c'est-à-dire, en réalité, une épreuve et une contre-épreuve pour le même dessin, ou, en d'autres termes, deux pièces de soie différentes pour un seul patron. La raison en est facile à saisir. Si le dos d'un corsage (ou quelque autre partie d'un costume) est composé de deux morceaux réunis par une couture médiane, on ne pourra produire un effet régulier et non boiteux pour l'œil que si ces deux morceaux vont chacun dans le sens qui leur est propre, et non tous les deux dans le même. De là l'idée de faire exécuter le dessin dans les deux sens opposés et symétriques.

Ajuster ces deux parties paraît exempt de toute difficulté, puisque le métier à tisser aura exécuté les deux dessins exactement dans les mêmes dimensions, et cela avec la rigidité et la régularité de la mécanique. Eh bien, il se trouve parfois que le tisseur, plus ou moins énervé ou fatigué, a « battu » son dessin une fraction de millimètre plus grand ou plus petit ; l'ajustage qui semblait mathématique devient d'une difficulté extrême, et il faut une expérience consommée, des tricheries insoupçonnées, pour que l'ouvrage se présente irréprochable.

C'est dans la simplicité même — et l'on verra là encore une parenté avec l'art véritable — que se trouvent les preuves du goût et de l'habileté des virtuoses de la robe. Il existe une perfection dans l'emploi, une *simplicité qui coûte cher*, qui à elles seules indiquent les grandes maisons.

Ces maisons accomplissent de véritables tours de force. Une d'entre elles a une cliente américaine qui est venue à Paris

se faire habiller par elle tout exprès, et n'est pas revenue depuis plusieurs années. Chaque saison, elle envoie ses mesures pour des robes de soirée. On les exécute conformément à ses goûts en même temps qu'au goût de la maison. Les robes sont expédiées à New-York pour le jour voulu, et cela *va*, et s'il y a un bouquet, il est posé où il faut, et cette dame a maintenu sa réputation de grande élégance dans une société où l'on est bon juge.

On pourrait citer quantité d'autres exemples des facultés artistiques et techniques de tous ces doigts de fées de Paris. Mais la démonstration est suffisante. Vous venez de voir, depuis l'interprétation jusqu'à la réalisation, le mécanisme de cet outillage multiple et uni, complexe et toujours d'accord.

Depuis le Cabinet des Estampes où elles s'approvisionnent de styles, qu'elles transformeront d'ailleurs de la façon la plus fantaisiste et la plus imprégnée des idées et des nerfs du jour, depuis la rue et les fêtes où leur imagination s'excite, jusqu'aux ateliers où elles refondent et affinent, ces femmes passent par les mêmes opérations d'esprit, les mêmes angoisses et les mêmes joies que les artistes, et elles sont d'autant plus artistes elles-mêmes que nulle convention d'école ne leur apporte d'entraves et que les plus hardies sont souvent celles qui ont le plus de succès.

Elles éprouvent un bonheur d'acharnement et d'enthousiasme, qui occupe réellement leur vie agissante. Redevenues des femmes, elles pourront être telles que toutes autres ; travaillantes et créantes, elles s'élèvent à toutes les émotions du labeur d'esprit. J'observe une de ces créatrices, une de ces reines d'une grande ruche, si différentes des reines abeilles, en ce sens qu'elles ne se font point nourir dans la paresse, mais règnent d'une façon efficace. Celle-là, directrice d'une des

maisons les plus célèbres, est particulièrement intelligente et simple dans sa bonne grâce. Elle réfléchit toujours avant de parler, ainsi que ne le font pas toutes les femmes, et toujours trouve le mot juste, ou du moins celui qui exprime le mieux sa personnelle conception.

« Je recommencerais vingt fois une robe si la cliente m'en laissait le temps, dit-elle, tant la ligne me passionne. »

Elle dit avec quel tourment elle recherche les idées nouvelles, combien parfois elle désespère de trouver de l'inédit pour la saison qui va commencer, et comment, souvent, l'imagination fouettée par l'envolée prochaine de la dernière minute, elle sent les idées affluer, la trouvaille jaillir et l'angoisse disparaître.

... Et elle ne se doute pas que Watteau en a dû ressentir autant.



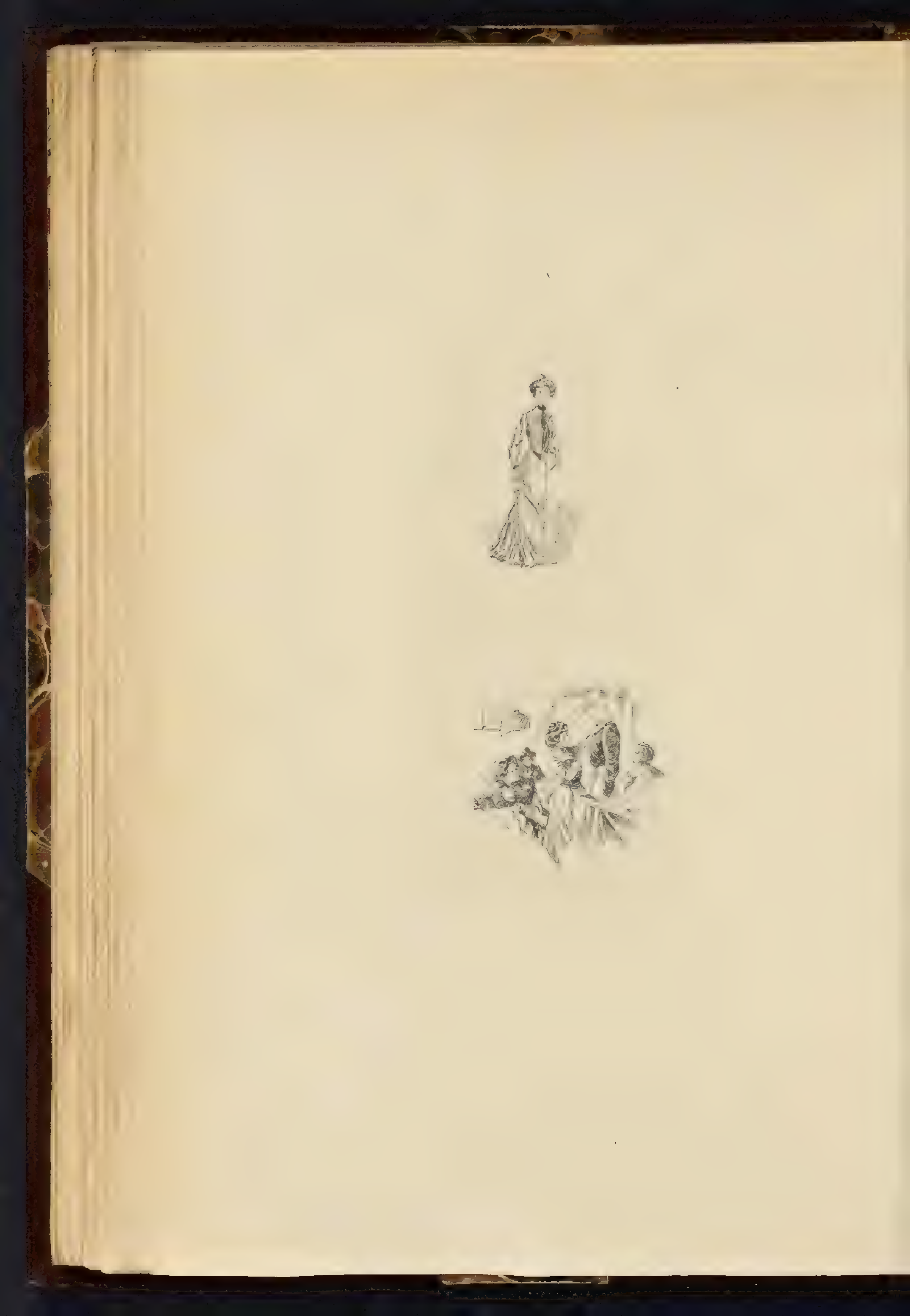
maisons les plus célèbres, est particulièrement intelligente et [illegible]
parler, ainsi que ne le font pas toutes les femmes, et toujours trouve le mot juste ou du moins celui qui exprime le mi[illegible] sa personnelle conception.

« Je recommencerais vingt fois une robe si la cliente m'en laissait le temps, dit-elle, tant la ligne me passionne. »

Elle dit avec quel tourment elle recherche les idées nou-[illegible]
pour la saison qui va commencer, et comment, souvent, l'ima-[illegible]
minute, elle sent les idées affluer, la trouvaille jaillir et l'angoisse disparaître.

... Et elle ne se doute pas que W[illegible] en a dû ressentir [illegible]

















[illegible]

Les Parisiennes qui viennent se faire habiller dans une grande maison de couture n'ont sans doute jamais eu l'idée [illegible] de vente et aux salles d'essayage, de pénétrer dans la cour de [illegible] accompagnent dans leurs expéditions ces belles indifférentes, ont eu de leur côté une attention trop accaparée par les vendeuses et les élégants mannequins, pour se préoccuper des [illegible] parent les robes n'offrent pas un intérêt, tout comme celles [illegible]



LES RUCHES

Les Parisiennes qui viennent se faire habiller dans une grande maison de couture n'ont sans doute jamais eu l'idée d'aller plus loin que l'escalier qui les conduit aux magasins de vente et aux salles d'essayage, de pénétrer dans la cour de ces maisons et de jeter un coup d'œil aux fenêtres. Ceux qui accompagnent dans leurs expéditions ces belles indifférentes, ont eu de leur côté une attention trop accaparée par les vendeuses et les élégants mannequins, pour se préoccuper des autres aspects et se demander un instant si celles qui préparent les robes n'offrent pas un intérêt, tout comme celles qui les présentent.

Les mêmes personnes ont eu plus d'une fois la curiosité très vive de connaître les coulisses d'un théâtre, mais non celle d'explorer les coulisses d'une de ces manufactures de la mode. La raison en est peut-être que chaque cliente, grâce à l'éloquence persuasive des vendeuses, éprouve cette illusion qu'il n'y a, derrière le décor, qu'un très petit nombre d'ouvrières travaillant exclusivement pour elle — ou à peu près.

Si elle cherchait absolument à se rendre compte — et si par un miracle elle en obtenait l'autorisation, ce qui n'est pas des plus vraisemblables — elle serait absolument terrifiée, d'abord, de l'aspect formidable que présente la maison en travail.

Puis, ce qui ne serait pas fait pour diminuer sa surprise, demandant à voir « sa robe », on la conduirait successivement, non pas dans « l'atelier » qu'elle se représente accaparé par sa commande, mais bien dans toute une série d'ateliers. Dans l'un, on lui montrerait sa jupe en construction, quitte à la faire revenir un autre jour pour la lui montrer en voie d'ornementation dans un autre. Dans une autre partie de la maison, elle découvrirait bien son corsage, mais si elle voulait le revoir le jour suivant, elle ne le retrouverait plus que dans un autre atelier où d'autres mains lui feraient subir d'autres opérations. Quant aux manches, il lui faudrait peut-être monter ou redescendre deux ou trois étages pour bien s'assurer que cette partie essentielle de son costume n'a pas été oubliée.

Pour achever de la dérouter, elle verrait, un beau matin, toutes les pièces dispersées de son vêtement se donner rendez-vous, se rejoindre et s'adapter parfaitement les unes aux autres, comme on voit, dans les contes de fées, des enchan-

teurs, coupés en morceaux, se recoller d'eux-mêmes et courir à la bataille! Elle admirerait alors, pour peu qu'elle eût le don de l'admiration, la façon mathématique dont est réglée cette grande machine à quinze cents bras, pour pouvoir ainsi mener à bien une opération aussi complexe que l'exécution d'un costume, sans qu'il soit besoin, au dernier moment, que d'insignifiantes retouches.

Quant au *cavaliere servante* de cette Parisienne, que nous avons supposé animé d'une curiosité analogue, il aurait, pour peu qu'il eût le don de philosopher, de quoi méditer longuement sur un des plus curieux spectacles de l'activité humaine. Le bourdonnement intense de la ruche frapperait ses oreilles avec une harmonie véritable, et les tableaux du labeur de ces petites abeilles se dérouleraient devant ses yeux au point de l'émouvoir.

Ce n'est pas pour le plaisir d'employer une image, qui serait en elle-même assez banale, si elle n'était pas si directe et si adéquate, que nous nous sommes servi déjà très souvent de ces mots d'abeilles et de ruche. La première fois que l'on visite une de ces vastes entreprises, c'est la comparaison qui vous frappe et vous hante.

Il est, entre bien d'autres, une cour commune à deux immeubles, dans la rue de la Paix, qui impose le rapprochement à l'esprit d'une façon vraiment extraordinaire. Trois maisons de couture, dont deux de grand premier ordre et la troisième très importante, se partagent à peu près entièrement toute la place disponible, qui est considérable, et il n'est pas exagéré de dire qu'environ trois mille femmes, au plus fort de la saison, font palpiter ces murs de leur activité continue.

Si l'on se place à l'une quelconque des fenêtres d'un

atelier, et que l'on plonge dans la cour, le coup d'œil est d'une originalité en même temps que d'une grâce singulière. Partout, à tous les étages, aux cent ou cent cinquante fenêtres qui sont comme autant d'orifices des rayons, le regard se pose sur les jolies travailleuses, maniant leurs étoffes claires, s'affairant à leur besogne avec des gestes rapides, des mouvements gracieux. Si c'est le soir, on est au centre d'un resplendissant Niebelheim, ruisselant de lumière et tout animé d'ombres sveltes, qui, au lieu de forger l'Or du Rhin, assemblent et rehaussent d'ornements magiques les délicats prestiges, les armures légères qui rendront invincibles les héroïnes des légendes parisiennes. Plus on s'élève et plus on plonge, et plus le spectacle est surprenant, car il se resserre et se condense au regard. Jusque sous les toits la ruche bourdonne et s'empresse. Quand, au contraire, suivant les longs couloirs aux portes vitrées, on observe chacun de ces alvéoles qu'est un atelier, on est ravi de ces tableaux de détail autant qu'on avait été surpris et ému par l'ensemble.

Toutes les chevelures noires ou blondes (peu de grises) sont penchées sur l'ouvrage dans une attention profonde. Lorsque, de temps à autre, une de ces têtes se relève, on est frappé de l'éclat fiévreux que prennent, aux lumières surtout, qui font paraître les teints plus mats, les yeux intelligents et brillants. Les mains qui se posent et s'agitent comme musicalement, les tailles qui se redressent ou se courbent, le contraste entre les petites robes humbles des abeilles et l'opulence des tissus fleuris qu'elles manipulent, tout cela forme une harmonieuse mêlée de silhouettes, une opposition de tons, une symphonie de mouvements, que seuls les peintres pourraient rendre, si nos peintres, hélas! savaient voir et cherchaient à comprendre les beautés de la vie moderne.

Lorsqu'on passe de ces vues d'ensemble à l'étude du mécanisme et à l'observation de chaque « sujet », les impressions ne sont pas moins fécondes et pittoresques.

Le mécanisme général repose sur une division du travail poussée à l'extrême et admirablement réglée.

Nous connaissons ce grand organe qu'est la manutention. De là, — pour n'indiquer que les grandes lignes de l'action, — l'étoffe nécessaire à faire une robe, passe entre les mains des coupeuses. Celles-ci la remettent, toute taillée, à d'autres ouvrières chargées de l'assembler provisoirement jusqu'à ce que l'essayage ait rendu cette première préparation définitive. Le corsage devient alors la proie d'une première catégorie d'ouvrières, et la jupe appartient à une autre catégorie. Les apprêteuses du corsage le passent à des piqueuses qui en arrêtent les coutures et le passent à leur tour aux *petites mains*. Cet adorable et mélancolique terme — qui, préocupé des destinées humaines, dans le tourbillon de Paris, ne s'est arrêté un instant songeur devant les affiches saisissantes et banales : « On demande des petites mains »? — désigne les ouvrières chargées de finir matériellement le corsage avant sa garniture. La petite main maçonne l'édifice, la *garnisseuse* est l'artisan qui l'ornemente. Une dernière catégorie, les *manchières*, a, comme les autres, son travail étroitement déterminé. Les *jupières*, enfin, groupées plus généralement dans un même atelier, se subdivisent également en apprêteuses, petites mains et garnisseuses.

Mais la division du travail est poussée beaucoup plus loin encore que cette première analyse ne pourrait le faire supposer. Telle ne fait que des boutonnières, tandis que telle autre a des doigts exceptionnellement aptes à l'éclosion des garnitures les plus fraîches et les plus fragiles. Cependant, en

même temps, pour certains travaux, une collaboration plus étroite est nécessaire, et les ouvrières s'appliquent deux à deux, *associées*, au perfectionnement d'une besogne de précision.

Des contremaîtresses, abeilles d'une race sinon supérieure, du moins plus exercée et moins nombreuse, ayant passé par toutes ces multiples tâches et les possédant à fond, ont un merveilleux talent à surveiller toutes ces choses éparses et à les faire remettre parfaitement d'ensemble.

L'impression que l'on reçoit en bloc de ce tableau rapidement entrevu d'un atelier en plein fonctionnement est celle d'une activité continue, silencieuse, acharnée, en même temps que fine et légère. Mais il arrive, surtout dans les moments où cette activité devient le plus intense et se trouve comme fouettée par l'électrisant affolement de la grande saison, que, soudain, une gavroche jette en l'air une saillie saugrenue, un de ces mots-fusées, un de ces cris expressifs, ou encore un refrain du jour, une *scie* du moment, tellement en situation que les nerfs se détendent, les interpellations se croisent, les rires éclatent, et voilà tout l'atelier en folie.

Les petites abeilles, soûles de travail, ont besoin de ces occasionnels stimulants. Mais bientôt tout retombe dans le silence. Les visages, un éclair rajeunis, revieillissent de labeur, et les belles attitudes graves du travail reprennent leur souplesse mélancolique, leur énigmatique absorbement.

Malgré l'extrême division du travail, le même instinct d'art, la même ardeur créatrice, que nous avons notés chez celles qui inventent et dirigent, chaque ouvrière les apporte à la plus modeste part d'exécution qui lui est dévolue. Elle a une fierté à travailler nettement, avec élégance. L'éloge, lorsqu'on a le temps — ou l'intention arrêtée — de lui en accorder,

lui devient presque aussi sensible que le salaire, et la « gâcheuse », la médiocre ou mauvaise ouvrière est traitée sans égard par ses compagnes. On aimerait mieux qu'elle fît partie de l'atelier voisin. Mal travailler est considéré comme une faiblesse. C'est une qualité, cette sorte d'amour-propre, commune à la plupart des ouvriers et ouvrières de Paris, typographes, bijoutiers, peintres, et cent autres que l'on pourrait citer. Mais peu la poussent plus loin que nos couturières. Seules, les modistes l'emporteraient peut-être en raffinement et en souci conscient de perfection.

Un fait vient démontrer et rendre plus frappante encore l'existence réelle de ces qualités de race : *le nombre des bonnes ouvrières capables d'exécuter les grandes modes, n'est pas illimité.* Paris n'en possède, n'en produit qu'un certain nombre. Il n'est pas exact de croire que toute bonne couturière est apte à travailler pour les grandes maisons, pour celles qui sont à la tête du mouvement. Il faut que non seulement elles aient une formation spéciale, mais encore des dispositions innées. En effet, il ne s'agit pas seulement d'application et de prestesse, mais encore de goût véritable. Le recrutement de ces ouvrières de l'élégance est des plus difficiles, et les patrons qui ont de bonnes premières mains les gardent toute l'année, même pendant la morte-saison. Les « secondes mains » et les pauvres « petites mains » sont celles que l'on sacrifie dans ces moments d'accalmie, car on sait qu'on les pourra retrouver, et à leur défaut en retrouver d'autres. Elles se débrouilleront comme elles pourront de ces chômages, et dans la lutte pour la vie qui se retrouve à tous les degrés et dans tous les mondes, c'est, ici, non le moins robuste, mais le moins habile qui a le plus de peine à subsister.

Il n'est pas exceptionnel de rencontrer, dans ces grandes

maisons, des ouvrières qui y travaillent depuis vingt ans, trente ans, et même plus. Celles que les circonstances ou leur nature n'ont pas vouées à une telle fixité peuvent sans beaucoup d'inquiétude abandonner leur place. Elles savent qu'une maison, à défaut d'une autre, ne manquera pas d'empressement à les accueillir; aussi n'est-il pas rare de voir que chez elles l'indépendance du caractère est en proportion directe de l'habileté des mains.

Elle sont à la fois conscientes de cette habileté et instinctives dans son emploi; c'est ce qui les rend si intéressantes à observer lorsqu'elles sont en ardeur et tension de travail.

Voici, par exemple, les coupeuses. J'admire avec quel sens spontané de la géométrie elles disposent les patrons sur l'étoffe qu'elles vont tailler, de façon à avoir le moins de perte possible, tout en observant les lois si importantes du *sens* du tissu. Elles « tirent des plans », comme elles disent gaîment, et rien n'est plus juste, en l'occasion, que ce mot qu'elles prennent dans un sens familier.

Une me dit en souriant : « On fait de l'architecture ».

Après les architectes, des peintres et des sculpteurs. Les vraies « femmes-artistes », ce sont celles que je vois faire un corsage, le modeler, le garnir, l'amener à son état de fleur, d'objet précieux; je les constate plus géniales, plus joyeuses, plus convaincues que celles qui rabâchent des formules achetées à tant la séance, dans les Académies. Le corsage en élaboration est placé sur un *buste,* le meuble typique, le *bobin,* comme on dit familièrement, sorte de mannequin sommaire que l'on a recouvert, suivant les mesures de la cliente, de couches d'ouate plus ou moins épaisses, de façon à reproduire exactement sa taille, avec ses excédents et ses particularités. C'est vraiment comme le *noyau* dont on se sert dans la fonte

à cire perdue, et le corsage est comme la mince couche de cire que l'artiste sculpte et refouille dans les moindres détails. La seule différence est que c'est cette cire même qui demeurera, au lieu d'être remplacée par le métal. Alors, l'ouvrière est vraiment belle à voir travailler, vraiment artiste. Elle s'éloigne pour juger de l'effet, elle se rapproche pour ajouter une touche, tout comme le sculpteur et le peintre. Elle est si attentive à ce travail que tout cesse d'exister autour d'elle. L'une affirmera son sens de la ligne, l'autre son instinct de la couleur.

Il y a même plus : une femme qui les connaît bien m'affirme qu'elles *se mettent dans le sentiment* de la robe qu'elles exécutent. Oui, cela est admirable; ces pauvres femmes qui ne connaissent pas le monde, et qui souvent auront passé toute leur vie sans voir une seule des grandes fêtes à l'éclat desquelles elles auront contribué, se jouent réellement le rôle de l'inconnue qui se parera de la robe qu'elles ont cousue, de la robe qu'elles comprennent et font vivre, et qu'elles quitteront, une fois terminée, presque à regret.

Les mêmes aptitudes, les mêmes talents, j'allais écrire les mêmes élans, se constateraient aussi bien chez les jupières, qui mettent la Parisienne en marche, ou qui allongent et assouplissent aristocratiquement les traînes les plus royales. Rien n'est plus difficile que de faire aller une jupe et d'obtenir le mélange qu'il faut de précision et d'abandon.

Autant de costumes, autant de difficultés, petites ou grandes, à résoudre. Les bonnes premières, les ouvrières exercées, se tirent de véritables problèmes qui leur arrivent à l'improviste des magasins de vente. La vendeuse, elle, a le souci unique de vendre, sans chercher autre chose, sans s'inquiéter ni de l'opportunité des choix, ni du temps de l'exécution. Une robe

de jeune fille, par exemple, aura été demandée par une femme qui n'a plus toute sa sveltesse. « L'atelier », à force d'esprit et de tact, réparera le plus souvent le manque de critique ou la coupable complaisance du « salon ».

Une telle tension d'esprit, une si puissante activité des mains, un effort si considérable de tout l'être vers la réussite n'est pas sans dégager une atmosphère enfiévrée. Ces ateliers, en somme, travaillent dans un continuel énervement, ou plutôt dans un énervement qui grandit du début de la journée jusqu'à sa terminaison. Mieux au courant maintenant de la vie intérieure des ouvrières, l'on comprendra pourquoi leur vie à la surface présente un aspect si agité; pourquoi leurs yeux brillants, leur gaîté saccadée aux heures de sortie; pourquoi elles se rendent au travail le matin avec cette rapidité un peu concentrée, un peu sombre, et pourquoi, le soir, elles remontent si bavardes et si lasses en même temps. Cet entrain extérieur, ce besoin de rire, de jaboter, de s'arrêter dans les faubourgs autour des chanteurs ambulants et d'entonner d'une voix fraîche ou brisée le refrain sentimental ou moqueur, est une compensation que leur nature apporte à leur destinée. C'est la forme combative de la résignation.

Ceci nous entraînerait sans peine sur les limites de ces problèmes si complexes de la veillée, des salaires et de tout ce qui constitue la législation du travail; mais il n'est pas dans le programme de ce petit livre d'effleurer de telles questions. A sa façon, il aura servi la cause des ouvrières du luxe parisien en attirant autant qu'il le peut la sympathie et même l'admiration vers elles.

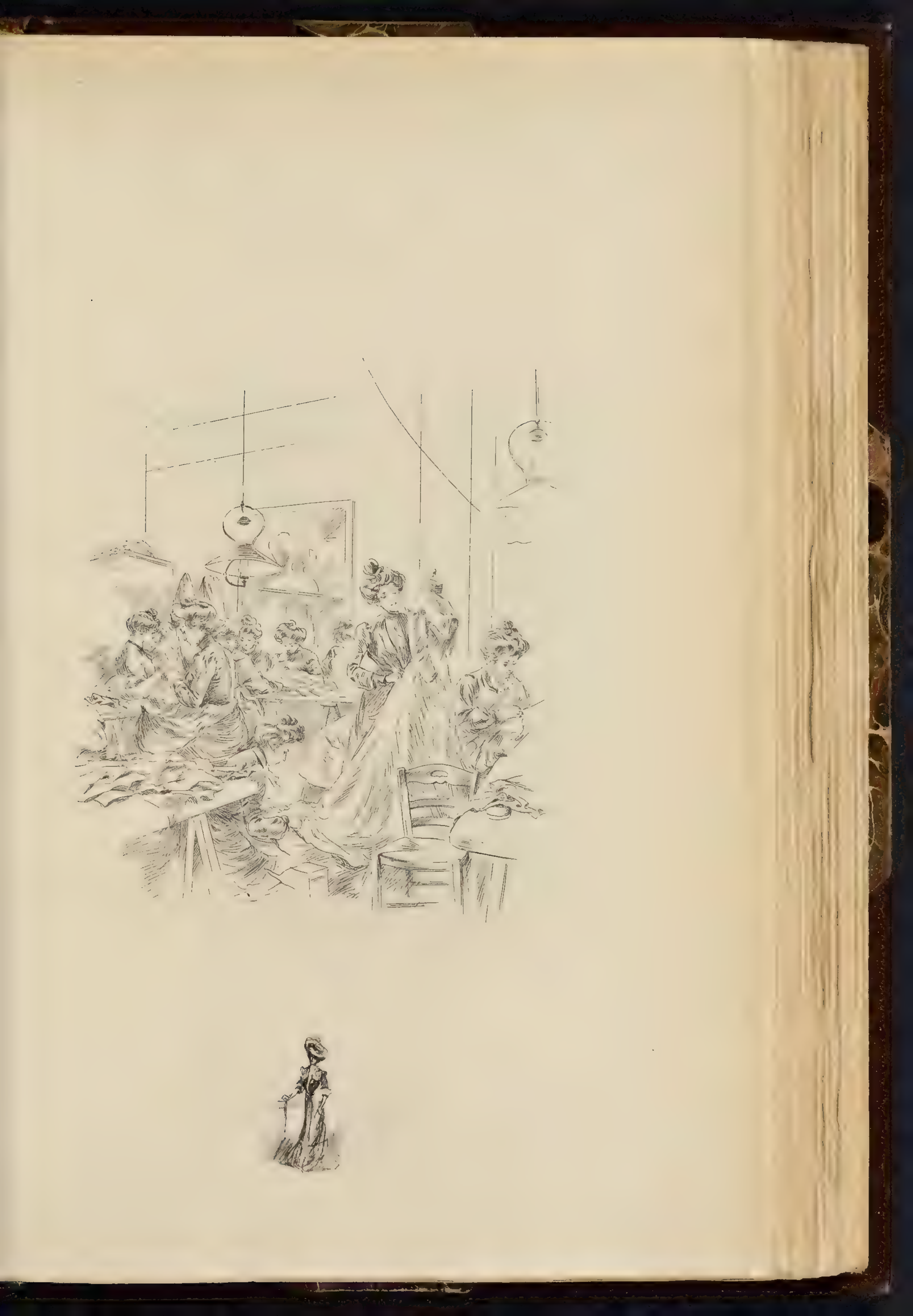
Il est certain que la question des veillées n'est pas aisée à résoudre, et que tout se présente là avec deux côtés. Elles sont

de jeune fille, par exemple, aura été demandée par une femme qui n'a plus toute sa sveltesse. « L'atelier », à force d'esprit et de tact, réparera le plus souvent le manque de critique ou la coupable complaisance du « salon ».

Une telle tension d'esprit, une si puissante activité des mains, un effort si considérable de tout l'être vers la réussite n'est pas sans dégager une atmosphère enfiévrée. Ces ateliers, en somme, travaillent dans un continuel énervement, ou plutôt dans un énervement qui grandit du début de la journée jusqu'à sa terminaison. Mieux au courant maintenant de la vie intérieure des ouvrières, l'on comprendra pourquoi leur vie à la surface présente un aspect si agité ; pourquoi leurs yeux brillants, leur gaîté saccadée aux heures de sortie, pourquoi elles se rendent au travail le matin avec cette rapidité un peu concentrée, un peu sombre et pourquoi, le soir, elles remontent si bavardes et si lasses en même temps. Cet entrain extérieur, ce besoin de rire, de jaboter, de s'arrêter dans les faubourgs autour des chanteurs ambulants et d'entonner d'une voix fraîche ou brisée le refrain sentimental ou moqueur, est une compensation que leur nature apporte à leur destinée. C'est la forme combative de la résignation.

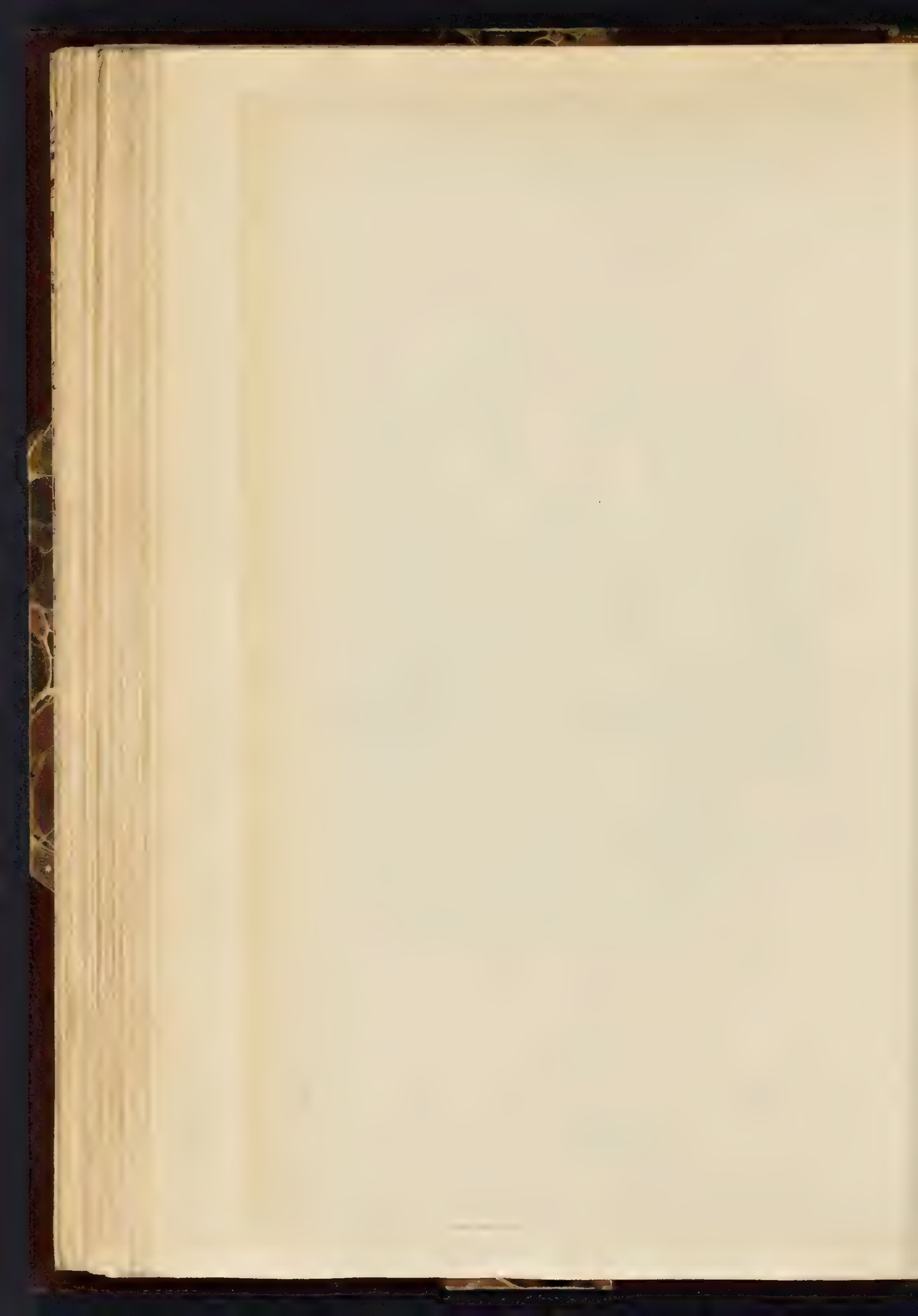
Ceci nous entraînerait sans peine sur les limites de ces problèmes si complexes de la veillée, des salaires et de tout ce qui constitue la législation du travail. [illegible] pas dans le programme de ce petit livre [illegible] des questions. A sa façon, il aura servi la cause des ouvrières du luxe parisien en attirant autant qu'il le peut la sympathie et même l'admiration vers elles.

Il est certain que la question des veillées n'est pas aisée à résoudre, et que tout se présente là avec deux côtés. Elles sont











fatigantes, mais rares. Les ouvrières elles-mêmes, en certains moments de la saison, regrettent maintenant d'avoir été trop protégées. Paris et la mode procèdent par grands coups de feu et de verve qui ne supportent pas d'être refroidis ou ralentis. Les femmes vieillies dans le métier s'accordent à dire que les veillées les plus fortes n'étaient pas sans joie, ni, naturellement, sans rémunération, et qu'elles étaient toujours suivies d'un suffisant repos. Les chefs de maison, de leur côté, n'ont point d'intérêt à multiplier les veillées arbitrairement, puisque, passé le moment de presse, ils n'auraient plus de quoi les alimenter.

Le grand défaut des législateurs, en ces occasions, est de juger le souple et résistant Paris à un point de vue trop absolu de philosophes et d'économistes, et de ne pas apprécier les différences. Autant ils auraient dû s'efforcer d'enrayer dans certaines maisons de gros les effets inhumains du *sweating system*, autant ils auraient dû laisser le Paris luxueux à sa joie de créer, puisque cette joie ne dure qu'un petit nombre d'heures par année.

Les salaires ne peuvent également être discutés que dans des volumes spéciaux. Un budget de femme est une chose d'autant plus difficile et terrible à équilibrer qu'il est plus restreint. L'apprentie, en général, gagne par jour cinquante centimes, et sa plus grande préoccupation est de faire face à ses dépenses de sucre d'orge, d'oranges, de marrons ou de frites. Mais la « petite main », avec ses deux francs, la seconde main, avec ses trois ou quatre francs, la première main, avec ses cinq francs à cinq francs vingt-cinq, évidemment, font des prodiges.

Se loger, se vêtir convenablement, et non sans cette frugale coquetterie qui fait l'exquisité de l'ouvrière parisienne, se

nourrir, même pour quelques sous aux Tuileries le matin, et pour quelques centimes dans une crémerie le soir, ou dans la chambre peu chauffée; élever un enfant par là-dessus, ou aider des parents vieillissants, est une merveille non moins grande que leurs travaux eux-mêmes. Elles ont je ne sais quelle intrépidité, quelle touchante endurance. Vous pensez bien qu'elles n'ont pas, pour les soutenir, l'espoir d'arriver, comme les contremaîtresses, à gagner trois, quatre ou cinq cents francs par mois, ou comme certaines premières, dans les très grandes maisons, douze mille, vingt-cinq mille, trente-cinq mille francs par an. Ce sont des situations trop rares pour que ces résignées les visent.

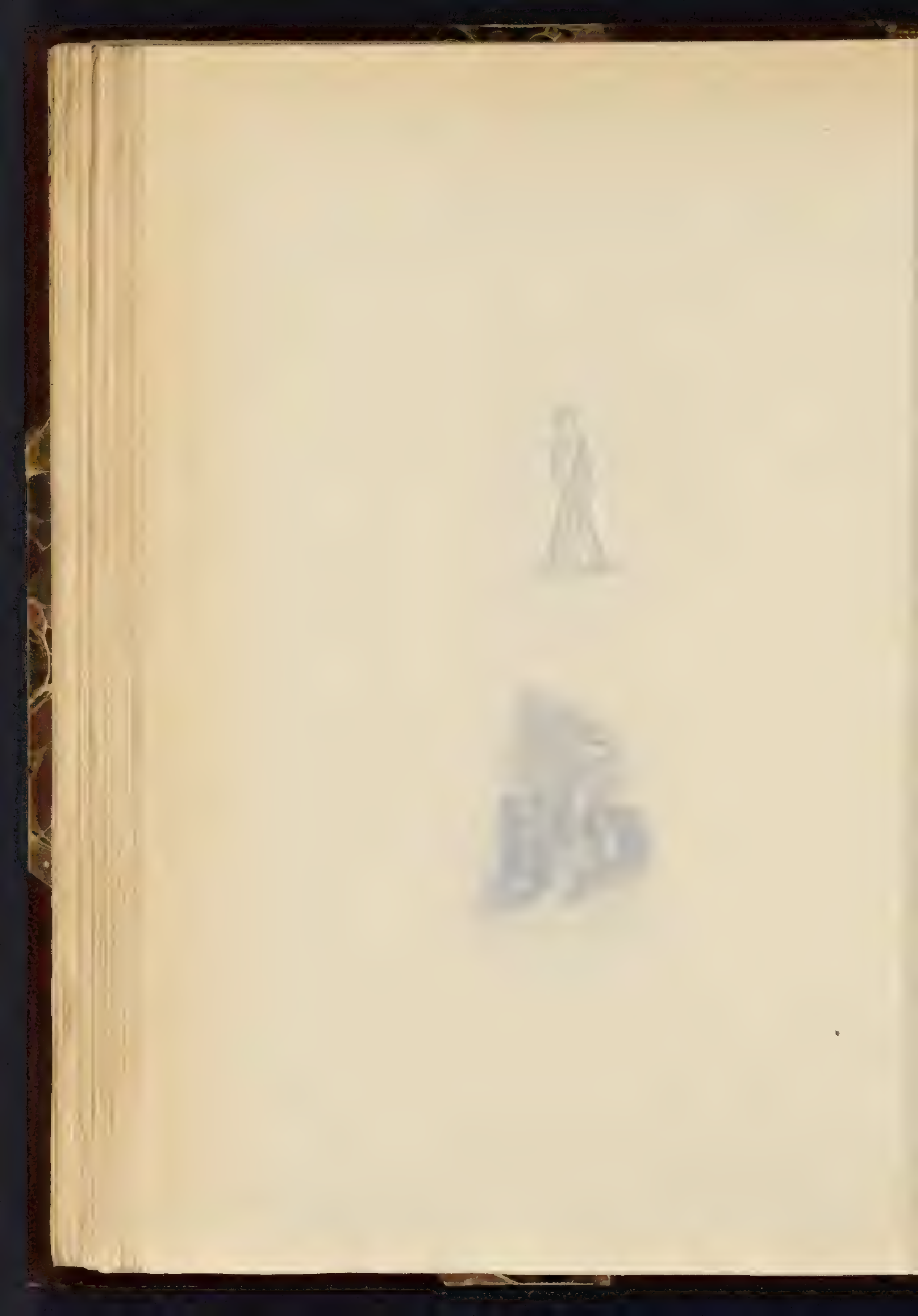
Elles se consolent comme elles peuvent, et si elles cherchent — ou acceptent — dans le roman qui leur emboîte le pas et frôle de promesses leur nuque, un appui, ou la simple part de plaisir que toute créature humaine se sent en droit d'exiger de la vie, elles n'en sont que plus complètes et plus belles dans l'ensemble, puisque leur assujétissante condition d'humbles artistes ne les a pas empêchées de se conserver femmes.



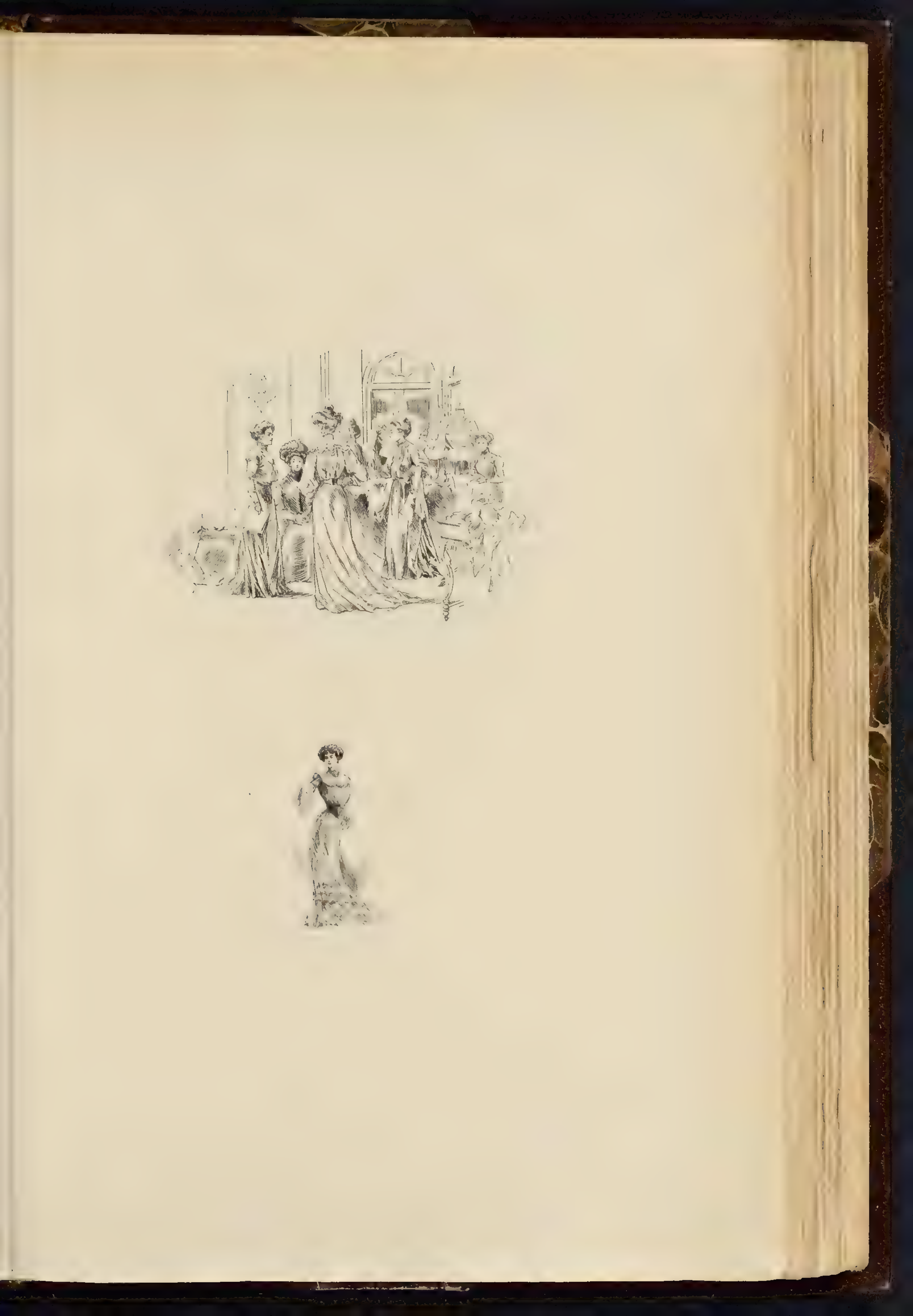
nourrir, même pour quelques sous aux Tuileries le matin, et pour quelques centimes dans une crémerie le soir, ou dans la chambre peu chauffée; élever un enfant par là-dessus, ou aider des parents vieillissants, est une merveille non moins grande que leurs travaux eux-mêmes. Elles ont je ne sais quelle intrépidité, quelle touchante endurance. Vous pensez bien qu'elles n'ont pas, pour les soutenir, l'espoir d'arriver, comme les contremaîtresses, à gagner trois, quatre ou cinq cents francs par mois, ou comme certaines premières, dans les très grandes maisons, douze mille, vingt-cinq mille, trente-cinq mille francs par an. Ce sont des situations trop rares pour que ces résignées les visent.

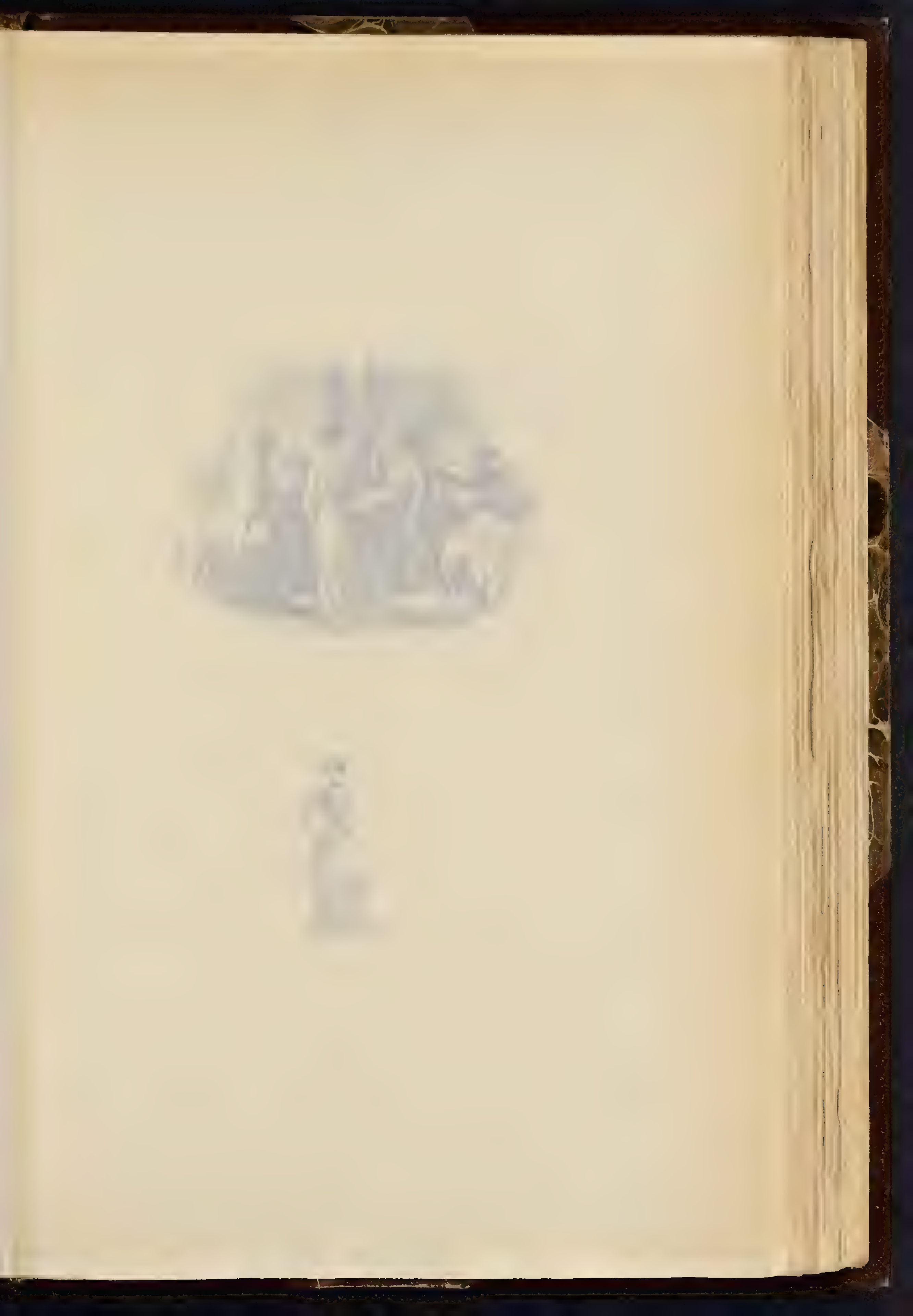
Elles se consolent comme elles peuvent, et si elles cherchent — ou acceptent — dans le roman qui leur emboîte le pas et frôle de promesses leur nuque, un appui, ou la simple part de plaisir que toute créature humaine se sent en droit d'exiger de la vie, elles n'en sont que plus complètes et plus belles dans l'ensemble, puisque leur assujétissante condition d'humbles artistes ne les a pas empêchées de se conserver [illegible]















[illegible]

Ce qui prouve bien que la mode est une floraison spé- [illegible] rentes, c'est qu'elle ne peut pousser dans tous les quartiers indistinctement.

On peut trouver de grands peintres ou de grands sculpteurs à Vaugirard comme à Montmartre, des éditeurs importants sur les deux rives de la Seine. De vraies couturières et des modistes de génie, on n'en obtient que dans un quartier déterminé, assez étroitement circonscrit.

Elles ne peuvent vivre que porte à porte, prospérer que dans une brillante cohue de concurrence, et se sentir inspi-



DÉCORS

Ce qui prouve bien que la mode est une floraison spéciale, un art qui ne s'exerce pas dans des conditions indifférentes, c'est qu'elle ne peut pousser dans tous les quartiers indistinctement.

On peut trouver de grands peintres ou de grands sculpteurs à Vaugirard comme à Montmartre, des éditeurs importants sur les deux rives de la Seine. De vraies couturières et des modistes de génie, on n'en obtient que dans un quartier déterminé, assez étroitement circonscrit.

Elles ne peuvent vivre que porte à porte, prospérer que dans une brillante cohue de concurrence, et se sentir inspi-

rées et triomphantes que dans un îlot de luxe, aussi bien isolé au milieu de Paris et aussi distinct de lui que la Cité au milieu de la Seine.

Ce centre existe réellement; il n'est pas une fiction; mais sa configuration se modifie, et la géographie de la mode a ses phénomènes particuliers.

Il y a un demi-siècle, les quartiers de la Bourse et de Notre-Dame-des-Victoires étaient parmi les plus actifs, et la ramification la plus brillante du système était la rue Vivienne, avec une partie des boulevards.

Un peu plus tard, la construction de l'Opéra, le percement de la rue du Dix-Décembre, devenue, sans effort d'esprit, après la guerre, la rue du Quatre-Septembre, commencèrent à déplacer le centre du mouvement. Déjà de grandes maisons furent attirées vers ce pôle occidental qui, depuis des siècles, attire le Paris vivant et sollicite les métamorphoses successives de la vogue. Elles se rapprochèrent de cette rue de la Paix, si exotique et si lointaine alors, où des audacieux avaient été fonder un empire. L'aplanissement de la butte des Moulins pour la création de l'avenue de l'Opéra, la substitution à ces tortueuses ruelles d'un quartier spacieux et de large communication firent tomber les dernières barrières entre un quartier qui commençait à s'épuiser et un autre dont l'avenir se dessinait de plus en plus. L'exode fut définitif, il y a environ vingt ans. La rue de la Paix devint véritablement la voie sacrée, et, depuis, elle ne fit qu'attirer toutes les forces vives du chic.

Mais, par un phénomène des plus curieux, les territoires avoisinants à leur tour se modifièrent, et une partie du déplacement passa par-dessus la rue de la Paix elle-même, se fixant encore plus vers l'Ouest. La mode eut alors vérita-

blement deux centres : la rue de la Paix et la rue Royale ; deux têtes de lignes : l'Opéra et la Madeleine, réunis d'un côté par la ligne des Boulevards doublée, elle-même, un peu en dehors, par une section du boulevard Haussmann, et de l'autre côté par la rue Saint-Honoré, et plus loin un petit fragment de la rue de Rivoli.

La Bourse, sans avoir perdu toute son importance, devenait un des points extrêmes, et signalait l'ancienne frontière entre le berceau désaffecté et la Ville Neuve. Un déplacement nouveau rencontrerait maintenant de tels obstacles qu'il ne semble guère vraisemblable qu'il se puisse opérer avant un bon siècle d'ici, c'est-à-dire, en matière de modes, avant l'éternité. Toutefois, dans l'âme même de l'îlot, des révolutions curieuses ont commencé leur travail.

Révolution dans la topographie, révolution dans la physionomie.

Une des parties de la nouvelle ville qui semblait à jamais frappée de sommeil, et dont on eût juré que la destinée était de garder au milieu de cette poussée de jeunesse la morosité d'une aïeule, s'est soudain trouvée prise d'assaut et est entrée dans la danse avec frénésie.

La place Vendôme renouvelée, rajeunie, attaquée par la couture, la mode, la parfumerie, le bibelot, l'auberge princière, s'est mise un beau jour à affirmer la suprématie du quartier de la Paix en la partageant avec elle. Qu'un ministère qui jette là encore une note un peu saumâtre déménage, que deux ou trois maisons prospères viennent se transporter ou s'établir dans les parties encore engourdies, et Paris aura fait un progrès de plus dans l'affolement de son luxe et de ses nerfs.

Quant à la révolution dans la physionomie intérieure, elle

s'est produite depuis quelques années seulement. Une grande maison d'élégances se jugeait naguère dispensée d'être élégante elle-même. L'entrée en était dépourvue de grandeur; les locaux, qui avaient cependant à leur heure révolutionné l'antique et provincial commerce parisien, conservaient un aspect commercial. Les grands panneaux de glace encadrés de boiseries sombres, les tentures grenat foncé ou gros vert, les sièges massifs de bois sculpté recouverts de velours, avaient dû paraître aux habilleuses du temps de Balzac, sinon sacrilèges, du moins le dernier mot du luxe et du confort. Aujourd'hui ces arrangements sont devenus, ou bien l'apanage des grands notaires, ou bien, dans deux ou trois cas, le malicieux orgueil de maisons célèbres qui ont mis quelque coquetterie à prouver qu'elles n'avaient pas besoin de se rajeunir.

Cette transformation dans les vieux cadres des industries parisiennes est un des traits les plus piquants de ce temps-ci. Elle est logique et conforme à la nature même des industries de la mode. Les pharmaciens, que l'on voit s'établir dans des boutiques bonbonnières essentiellement différentes de l'attirail des antiques Fleurants; les marchands de chaussures qui se pavanent dans un décor Louis XV; les marchands de charbon qui exposent de la houille et de l'anthracite dans des coupes de cristal de roche; tous nous paraissent délicieusement assortis à nos goûts, à nos folies; ils nous plaisent infiniment par ces spirituels paradoxes; ce sont des gens de beaucoup d'allure et tout pétris de modernité. Quant aux philosophes que cela scandalise, ils sont un peu bien province, et leurs déclamations sonneraient faux si quiconque y prenait garde. Après tout, il n'est pas nécessaire de commander son charbon chez un Auvergnat et de se chausser dans une échoppe pour être une honnête femme. Paris peut redevenir

tragique ; il se sera bien amusé. Il peut redevenir pauvre ; il se sera procuré quelques petits paroxysmes de richesses fort chatouillants.

Les industries qui représentent le plus complet raffinement du luxe bien mieux encore que la pharmacie ou le charbonnage, c'est-à-dire celles de la toilette féminine, devaient donner les premières le signal de ce renouvellement.

Elles devinrent des salons mondains — et le blanc régna.

La transformation s'est opérée du tout au tout. Les femmes se sont trouvées non plus chez des marchands, mais chez elles-mêmes, avec un décor propre à tous les papillonnements comme à toutes les langueurs. Le comptoir a été chassé par le boudoir ; le marchand par un homme du monde ironique et suprême, devant qui l'on tremble un peu ; la *Maison du Chat-qui-pelote* s'est peuplée de silhouettes si élégantes, si parfaites, que l'ambition des visiteuses est de se modeler sur elles — et elle est devenue le premier salon où l'on cause.

La lumière électrique, la passion du bibelot et en particulier de celui des époques de grâce française par excellence, le XVIIIe siècle, le piment et l'acide de l'exotisme par là-dessus ont achevé de caractériser ce changement à vue, et Paris — ce Paris spécial et unique du chiffon riche — ne ressemble plus à rien de ce qu'il a été. Qui sait même s'il ressemble à ce qu'il croit être ?...

C'est ici la scène où se joue, presque sans relâche, la grande comédie de la Mode parisienne, et ce qu'il y a de charmant dans cette comédie aux deux actes qui reviennent alternativement, modes d'hiver, modes d'été, c'est que tout le monde y prend part et y joue son rôle, ceux qui sont payés et ceux qui paient. Tout le monde est sur le théâtre, ou, si vous préférez, le théâtre est tout entier dans la salle. Et chacun

y tient si bien sa partie, grands premiers rôles, ingénues, marcheuses, utilités, et jusqu'aux simples figurantes ! C'est là évidemment qu'il se dépense le plus d'entrain et de conviction momentanée.

Chacun de ces théâtres a son répertoire, qui est son *genre*, et sa troupe aux allures différentes qui est son personnel et sa clientèle elle-même.

On peut les passer en revue tous, les uns après les autres. Pas deux ne se ressemblent, et je croirais volontiers que la plus amusante, la plus profonde occupation pour un Parisien philosophe, sinon la moins ruineuse, serait d'accompagner chaque jour des femmes élégantes chez leurs couturières.

Un décor un peu austère, par exemple : celui du premier grand État qui se fonda sur le territoire de la rue de la Paix. La maison se doit à elle-même, tant qu'elle vivra là, de conserver la physionomie que lui a donnée son fondateur. Mais si le décor est demeuré d'un ton soutenu, si l'allure est un peu majestueuse, on sent une solidité, des traditions, une persistance de grandes affaires qui vont bien avec ce calme, calme tout relatif d'ailleurs. Pourtant une note indique bien que nous ne nous sommes pas trompés d'époque, et que c'est bien en ce temps-ci que la scène se passe. Aux murs sont accrochés, dans des cadres sombres, d'excellentes épreuves photographiques d'après les chefs-d'œuvre en situation des grands musées d'Europe, c'est-à-dire d'après les maîtres qui ont le mieux peint la femme et ont le mieux décrit ses atours. L'idée est juste en même temps que délicate. Mais cette préoccupation d'esthétique aurait fait lever les bras au ciel aux habilleuses préhistoriques du temps de Louis-Philippe. En cela, la maison démontre de façon qui n'est pas sans noblesse qu'elle ne veut ni suivre son temps au galop, ni l'ignorer.

Une autre est fort curieusement intermédiaire entre le genre grande tradition et le genre à tous nerfs et à tous crins. Elle avait déjà modernisé l'industrie et y avait apporté les préoccupations d'art nouvelles. Elle avait créé une atmosphère plus intime, moins solennelle, spirituellement négligée. On y sent le mouvement, la vie très dans le courant, et un parti pris d'allure « française » plus encore peut-être que « parisienne ». Mais on n'a pas jugé à propos, ici non plus, de modifier l'aspect de la fondation, non pas tant parce que celle-ci est plus récente, que pour donner l'impression engageante des grâces qui ont fait leurs preuves et ont pris un fané précieux. Dans un des salons de vente, un seul objet d'art, mais il est de choix, et il constitue à lui seul un trait de goût et d'esprit qui vaut non un « long poème », mais tout un somptueux ameublement. C'est l'authentique portrait d'une célèbre couturière et lingère du XVIIIe siècle. Quant au reste, impression ni trop soutenue, ni trop aveuglante de clarté, et salons d'essayage réduits au plus strict utilitaire.

Soudain, à quelques pas plus loin de ces deux scènes si différentes, le philosophe que nous supposons voué à accompagner une belle choisisseuse se trouverait, sans transition, dans des salons blancs, tout blancs, très blancs, élégamment moulurés, fourmillants, nerveux, agités, amusants d'inexprimable manière, où dominent des fragilités minutieuses, des délicatesses extrêmement calculées et soignées ; ils sont combinés à merveille dans leurs dimensions sobres et leur hauteur plutôt restreinte, pour accueillir, retenir, captiver, et vêtir un tas de petites femmes gaies, froufroutantes, et tellement de leur époque que ce serait à faire peur si ce n'était pas si invinciblement à faire sourire. Salons d'essayage fignolés dans le détail, comme le reste, et arrangés de telle

façon que la cliente soit bien convaincue qu'elle est dans de petits appartements qui auraient pu recevoir Marie-Antoinette, puisqu'ils lui conviennent à elle-même si bien.

Une maison, maintenant, dirigée exclusivement par des femmes. L'atmosphère est tout de suite différente, et elle est sensiblement plus souple, plus floue, avec de grands salons disposés sur un plan irrégulier, et même, pour un seul étage, à des niveaux variés. Le problème résolu d'être à la fois spacieux et compliqué, plein de clarté et propice au mystérieux, ouvert de toutes parts, et de l'accès le plus difficile. Dans le détail, le goût caressant, un peu menu et futile des femmes qui ont cette vertu rare : la franchise de leur nature.

Autre type, dans les nouveaux jeux. De larges et beaux salons, très clairs, très confortables, dans la vieille maison de grande allure qui a su se rajeunir, le pied dans les parfums, la tête dans des élégances. Une allure rétrospective juste assez pour faire sentir que rien n'est plus moderne. Un salon Régence et un salon Empire; de l'éclectisme, mais dans le mouvement. Aux murs quelques estampes de la bonne époque, ou les copies parfaites que notre temps en a su faire.

Autre enfin. Une maison reprise et recréée de fond en comble, sauf la façade qu'il eût fallu inventer si elle n'avait pas existé, et si belle! Un escalier superbe à ce point qu'il semble dédaigner tout ce qui n'est pas une souveraine, une femme du grand monde, ou une très, très riche grue. Des salons immenses, très hauts de plafond, avec, dans l'ameublement, des rehauts habilement vifs, le tout ayant véritablement grand air; çà et là, des bibelots de prix qui traînent, qui flânent, des gerbes de fleurs hardiment étalées, probablement convoquées par les robes elles-mêmes pour établir des comparaisons. Puis, à un étage supérieur, les multiples salons

d'essayage, d'où partent des rires, des conversations vives plutôt, tout un petit mouvement pas ennuyeux du tout, afin de ramener un juste équilibre entre la vie parisienne de ces petits salons et le style royal des grands.

Nous pourrions citer bien d'autres exemples, car il n'est pas deux décors qui se ressemblent, et ce ne sont pas les plus ignorés parfois qui seraient les moins curieux. Il y en a pour tous les goûts, depuis le plus raffiné jusqu'au plus clinquant, depuis le plus évaporé jusqu'au plus popote. Mais on n'en finirait point, à se perdre dans ces analyses, puisque chaque maison donnerait lieu à une étude nouvelle, et nous voulons nous borner à dire les grandes lignes. Une histoire naturelle doit tenir en un volume ou se traiter en quarante.

Salons de vente et petits salons d'essayage sont la double scène où évolue ce monde épris d'art, de parure, avide de neuf, agité comme l'onde et perfide comme elle, et poussant la frivolité jusqu'au sublime. Toutefois, la structure du décor ne serait pas complètement décrite si nous omettions un trait des plus caractéristiques et des plus importants : les salons de lumière.

Avec l'importance inouïe que le théâtre a prise dans nos mœurs et celle que la mode a prise au théâtre, il était logique que le trait d'union entre l'une et l'autre existât dans les maisons mêmes où ceci travaille pour cela. De là, dans toute grande maison, un salon clos de toutes parts, de telle sorte que ce soit dans une nuit véritable que les flots de lumière les plus éblouissants y jaillissent. Ce salon, qui est le plus riche comme ornementation, où des glaces opposées centuplent le luminaire, est pourvu d'une véritable scène, avec une rampe de feux changeants à volonté, de façon à donner tous les effets du théâtre et à *répéter* une robe, comme on étudie et met en scène une pièce tout entière.

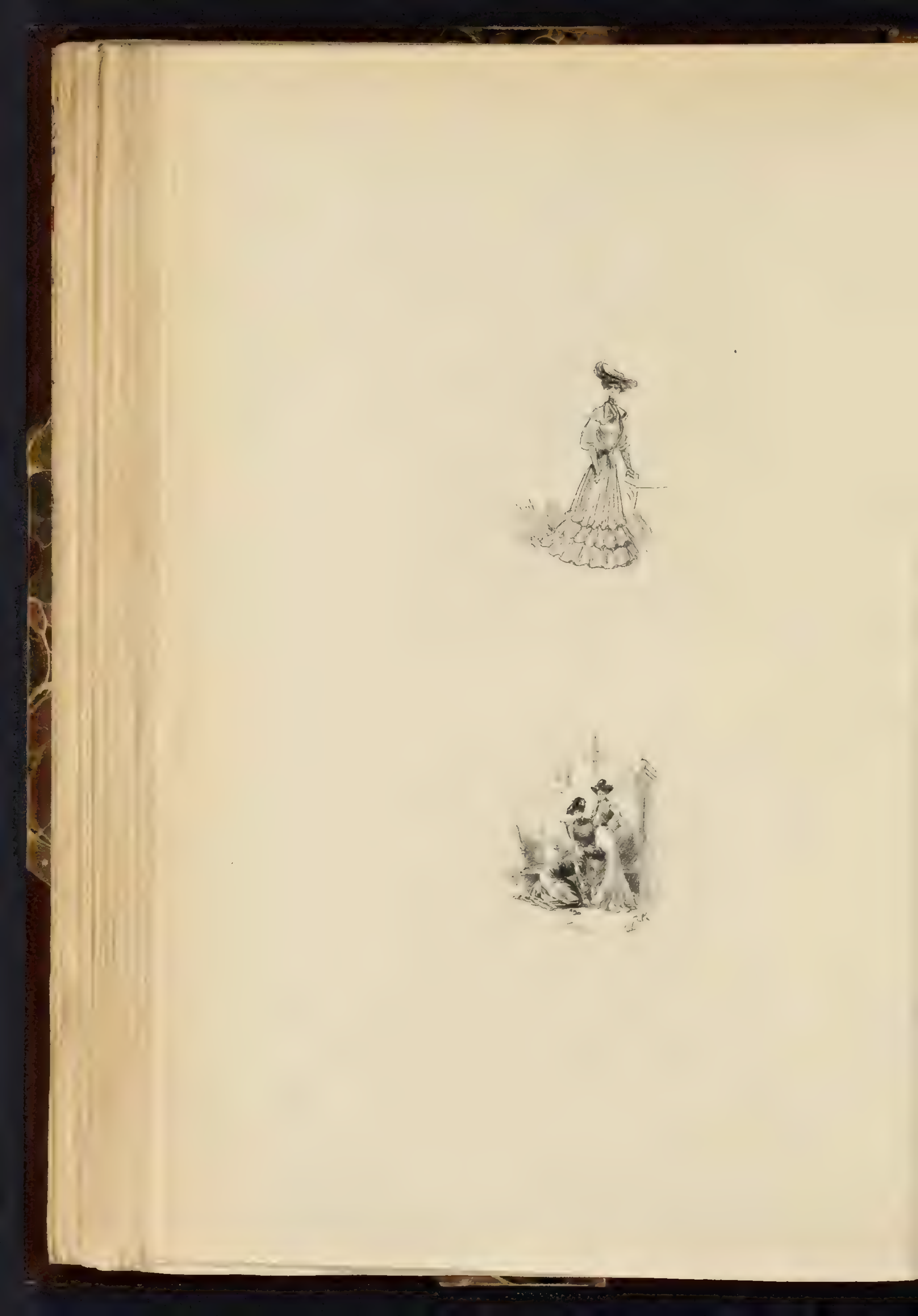
Tout ce qu'un art peut donner d'effort, vous le voyez, on le tente avec une conscience fastueuse. Comment le spectacle de cette activité ne serait-il pas un des plus originaux du monde, et la célébration des rites de la mode digne d'attirer l'attention de ceux que délecte la charmante agitation humaine?

Au moment de la journée où cette agitation atteint son plus haut période, à l'heure où se pressent, se coudoient, s'interpellent, discutent, disputent, rient, se flattent, se reprochent, se fâchent, se réconcilient, vendeuses, essayeuses, mannequins, premières, d'une part, et, de l'autre, mondaines, bourgeoises, noblesses de toute sorte, noblesse aristocratique, « noblesse républicaine », noblesse de théâtre, et noblesse d'amour, non, jamais certainement civilisation n'a offert le tableau de plus exquise folie. Et ce n'est pas aux actrices que l'observateur le plus exercé donnerait, sans se tromper, leur véritable titre.



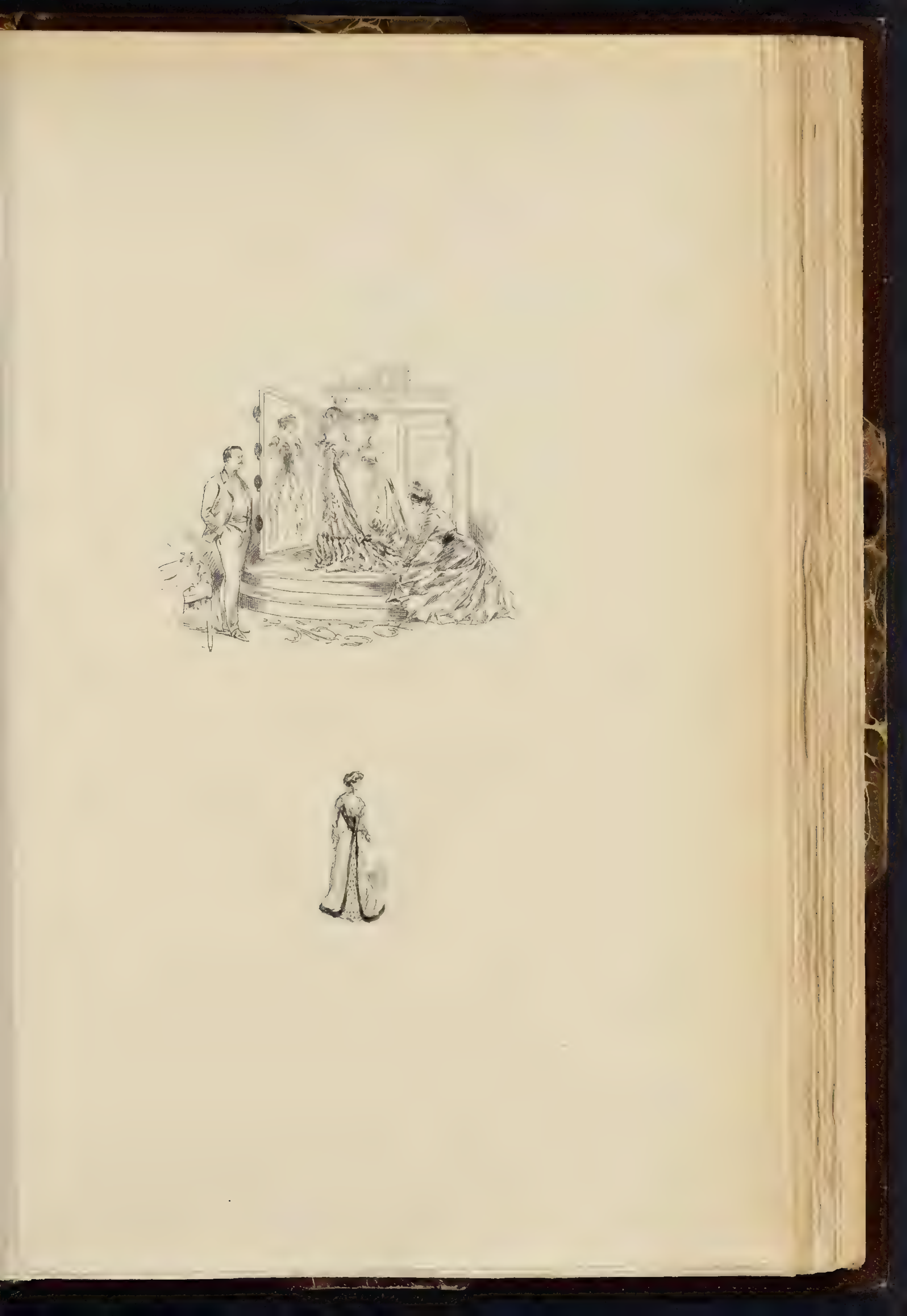
Tout ce qu'un art peut donner d'effort, vous le voyez, on le tente avec une conscience fastueuse. Comment le spectacle de cette activité ne serait-il pas un des plus originaux du monde, et la célébration des rites de la mode digne d'attirer l'attention de ceux que délecte la charmante agitation [illegible]

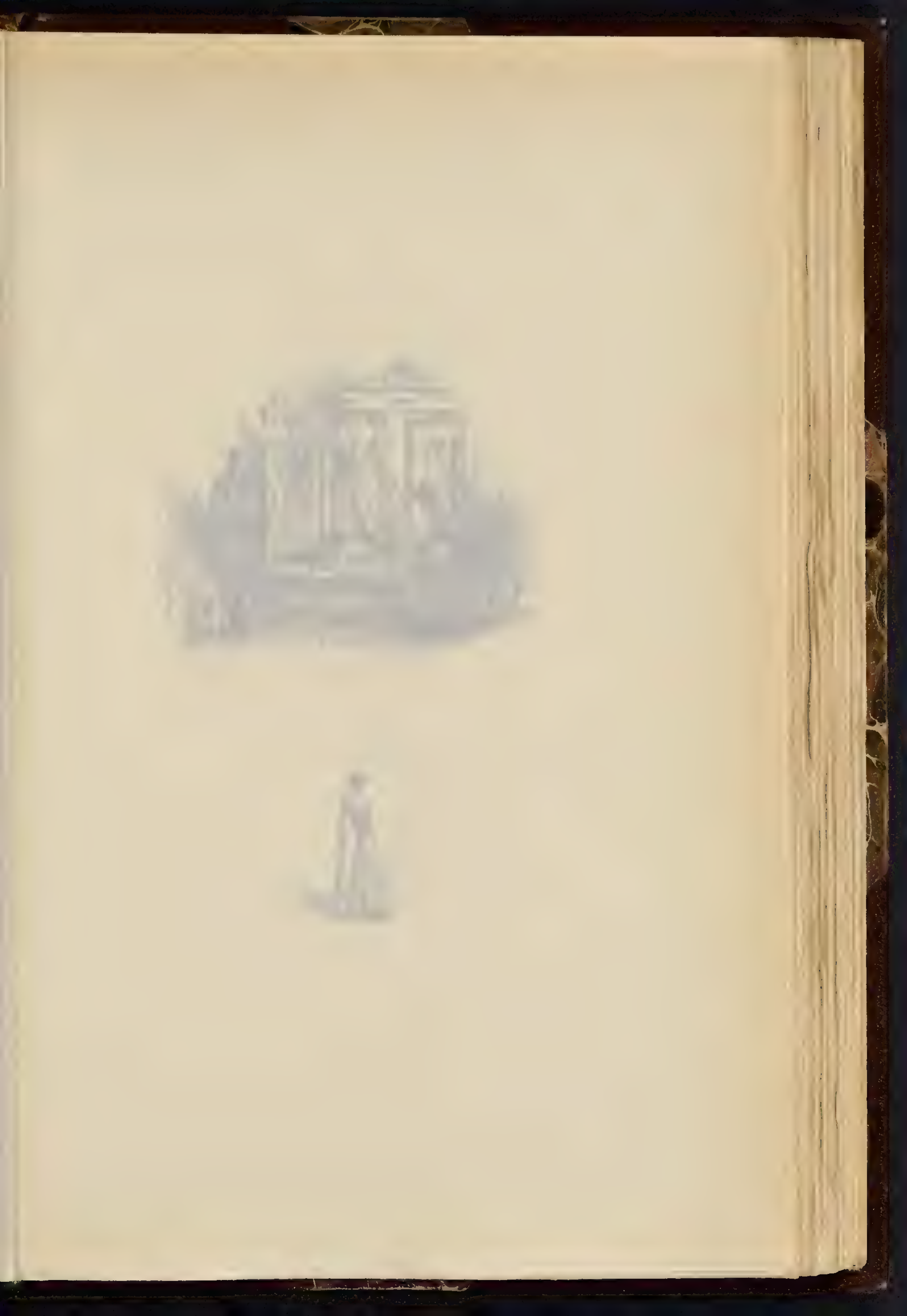
Au moment de la journée où cette agitation atteint son plus haut période, à l'heure où se pressent, se coudoient, s'interpellent, discutent, disputent, rient, se flattent, se reprochent, se fâchent, se réconcilient, vendeuses, essayeuses, mannequins, premières, d'une part, et, de l'autre, mondaines, bourgeoises, noblesses de toute sorte, noblesse aristocratique, « noblesse républ[illegible] », [illegible] noblesse de théâtre, et noblesse d'amour, non, jamais certainement civilisation n'a offert le tableau de plus exquise folie. Et ce n'est pas aux actrices que l'observateur le plus exercé donnerait, sans se tromper, leur véritable titre.

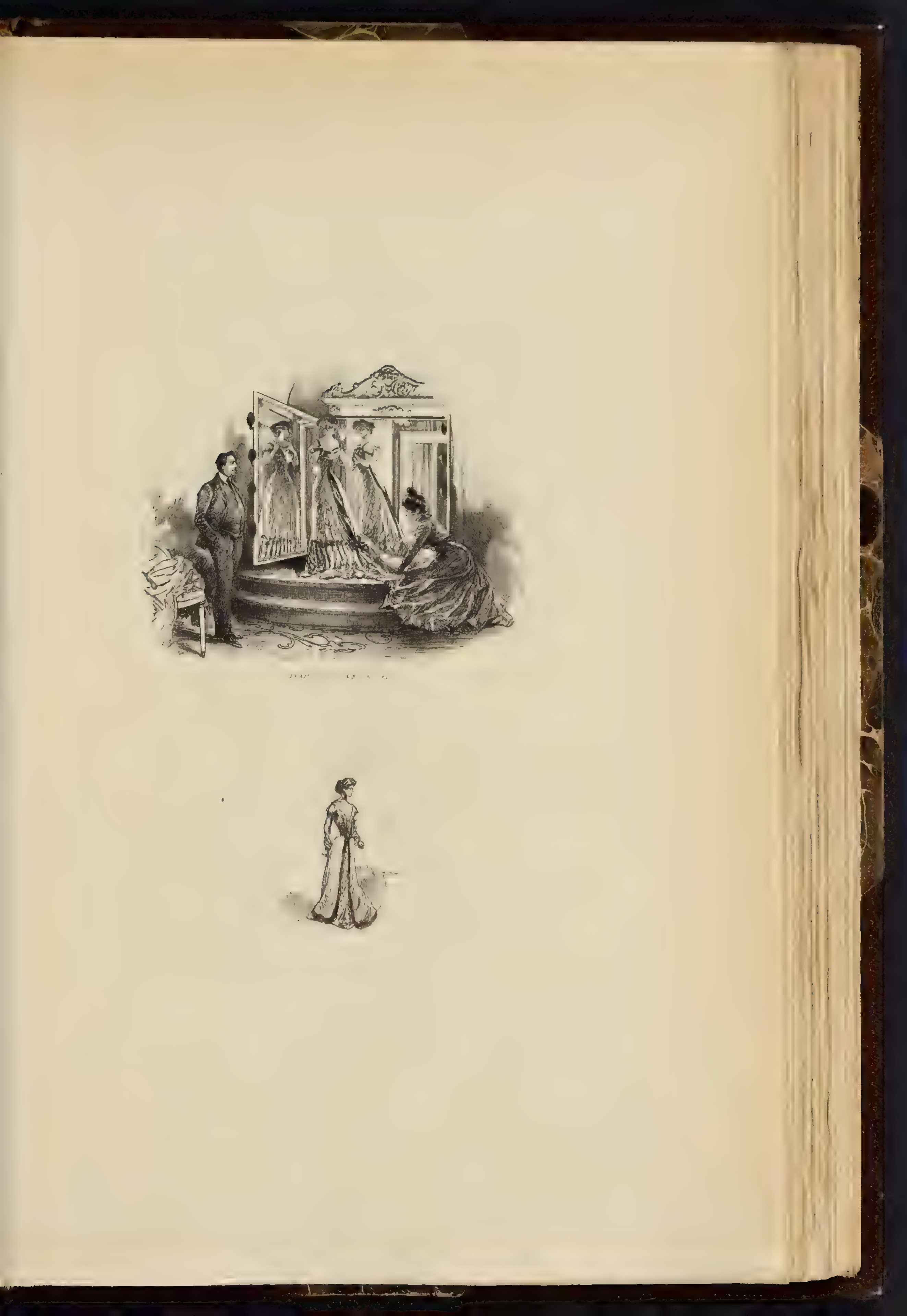














VALSES LENTES

Ce monde si bigarré, si vivant, si à fleur de peau et si fermé est à la fois très superficiel et très profond. Il est positif et léger. On y acquiert une philosophie, une diplomatie infiniment exercées et souples, dont on ne se sert que pour débattre des marchés et combiner des fanfreluches, et de véritables génies demeureront toute la durée d'une vie sans autre champ d'action que les quelques mètres carrés d'un magasin.

Cela fait dire à certains de ceux qui vivent dans ce milieu avec des aspirations, sinon supérieures, du moins différentes et qui même y occupent une grande situation : « Cela vous

semble intéressant? C'est que vous n'y faites que passer. Si vous saviez comme c'est borné! » Ils ne sont pas, pour parler ainsi, assez imbus de la philosophie de l'éphémère, qui devrait être la base de toute philosophie et de toute éducation humaine. Sans doute, on trouve dans toutes les professions des êtres supérieurs à leur condition, mais nulle part peut-être en plus grand nombre que dans ce monde du chiffon. Il occupe quantité de femmes plus intelligentes ou plus belles qu'il ne serait nécessaire. C'est une leçon qui n'est pas sans portée que de constater que la plupart se résignent à ne point concevoir d'autres ambitions et à chercher la perfection dans le spécial.

Il se dépense autant de beauté que d'intelligence au profit de la fugitive et exigeante mode. Parmi les vendeuses des vingt ou trente grandes maisons de Paris, on trouverait, d'un coup de filet, autant de femmes d'un esprit vif et délié, capables de remplir n'importe quel rôle difficile dans le monde, que dans une partie considérable de la société mondaine. Une autre sélection permettrait, en quelques heures, de réunir parmi les jeunes femmes qui essaient les vêtements, plus de beautés, de visages exquis, de rares et sveltes tournures, de charmes délicats et pénétrants que l'on n'en rencontre dans la plus brillante des cours. La preuve, c'est que, dans ces réunions altières, les beautés se remarquent, et que dans nos magasins parisiens, ce qui saute aux yeux, ce sont les figures laides ou banales.

Ne voyons pas les choses trop en beau et ne devenons pas trop lyriques, dans une étude si facilement capiteuse et grisante. Mettons que l'intelligence consiste souvent en une rouerie professionnelle qui s'acquiert, l'esprit en un « bagout », et la beauté en une façon de s'arranger — qui d'ailleurs

s'acquiert à Paris mieux que partout ailleurs. N'est-ce pas déjà beaucoup?

Ces qualités se sont d'autant plus développées, et accentuées, surtout, depuis un demi-siècle, que l'émancipation féminine, en faisant de continuels progrès, a permis aux individualités de se produire et de s'affirmer davantage. Autrefois les femmes de commerce étaient enrégimentées davantage. Leur condition était à peine plus relevée que celle d'une catégorie spéciale de servantes. Voyez les quelques estampes qui nous renseignent sur leur vie, par exemple ces deux pages célèbres, *le Lever* et *le Coucher des ouvrières en linge*, de Bosio. Cela nous fait entrevoir un régime qui tient de la caserne et du pensionnat. Une espèce de discipline mesquine et provinciale est alors exercée sur ces jeunes femmes, et tout ce que l'on peut trouver d'exceptionnel en fait d'égards envers elles est de les traiter sur un ton de protection bienveillante.

Aujourd'hui, toutes ou presque toutes sont de véritables indépendantes, ne relevant que d'elles-mêmes, ou ne subissant d'autres dominations que celles qu'il leur a plu d'accepter. Cela, bien entendu, dans la modique proportion de liberté que la vie laisse à chacun de nous. Mais le progrès est sensible et le changement qui s'est opéré équivaut à une révolution. Elle s'est produite si aisément et avec de tels avantages qu'elle permet d'en attendre de plus complètes sans les redouter.

De toutes les femmes qui évoluent sur la scène de la mode, celles qui exercent le plus de prestige sur l'imagination courante ne sont pas celles qui déploient le plus de talent et d'initiative, ni même de qui on exige d'autres qualités que celles dont elles ne sont pas responsables. Ce sont celles qui

sur leur personne présentent les toilettes et portent, dans un argot aujourd'hui compris de l'univers, le nom de *mannequin*.

Le mot est brutal, presque choquant, et j'ai connu des négociants de l'ancienne école qui regardaient de travers les jeunes filles qui venaient se proposer, disaient-elles, « pour être mannequin ». Ils trouvaient dans l'emploi de ce terme qui commençait à se répandre l'indice d'une passivité d'esprit qui leur semblait incompatible avec l'intelligence qu'ils exigeaient de leur personnel.

A un autre point de vue, traiter une femme, c'est-à-dire un être pourvu, au moins physiquement, de dons peu courants, comme un objet matériel, un meuble commun et banal, offusquera les esprits délicats. Pourtant l'esprit rapide et positif du commerce a trouvé l'expression la plus concrète et la plus précise, en même temps que celle qui ne peut prêter à malentendu.

Essayeuse ne serait pas le terme propre, bien qu'il ait été très employé autrefois. L' « essayeuse », dans les grandes maisons de couture, est la spécialiste chargée de faire aller le vêtement sur la personne qui l'a commandé, et non celle qui l'*essaie* sur sa propre personne. Quel mot proposer à la place? « Marcheuse » serait incomplet, et, tout en rappelant la vie théâtrale, ne serait guère plus respectueux. « Modèle », qui pourrait être emprunté au langage des arts, exposerait à de perpétuelles confusions avec les *modèles* mêmes que l'on fabrique. Il vaut donc mieux, malgré sa familiarité un peu dédaigneuse, employer un mot tiré directement du métier. Au reste, le mot de mannequin, si le prestige de celles qui portent ce titre continue à s'accentuer comme en ces dernières années, finira par devenir un très flatteur compliment.

Ce prestige est incontestable. Il est un peu analogue à celui de l'actrice. Le mannequin prend de la valeur des robes qu'il endosse, tout comme l'actrice des costumes innombrables qu'elle revêt. On lui attribue instinctivement une bonne partie du goût et du raffinement qui brillent dans les modes qu'elle soumet aux yeux, de même que l'actrice bénéficie d'une sympathie extrême à la faveur de l'esprit ou des beautés d'âme que les auteurs lui ont confiés. En un mot, on les tient quittes de tout, et on leur sait gré du reste, pourvu qu'elles soient un composé d'apparences charmantes.

Tout en elles et dans leur profession rappelle le théâtre. D'abord le caractère factice et trompeur de leur emploi. Elles ont une façon de marcher, de se tenir, de se tourner, qui n'est en aucune façon celle de la vie réelle. Elles doivent être assez assouplies pour pouvoir apparaître successivement sous les aspects les plus divers, et assez personnelles, pourtant, pour conserver à chacune de ces apparitions la séduction qui leur appartient à elles-mêmes. Tour à tour, le mannequin habile se montre simple, alerte, essentiellement parisienne dans une robe de ville, virginale dans une robe de jeune fille, altière et provocante dans une robe de bal. Son talent est encore moins de prendre l'allure et l'expression qui conviennent à tous les modèles qu'elle montre que de donner à celle qui vient acheter l'illusion qu'elle pourrait elle-même les porter aussi bien. De même qu'au théâtre nous pensons modestement, lorsque l'un des personnages prononce une belle parole ou accomplit une action sublime : « C'est comme cela que j'aurais fait à sa place » ; de même, fascinée par la souplesse de la jeune femme qui tourne et vire devant elle et joue le rôle de sa robe du moment, la cliente doit se dire soudain : « Voilà tout à fait ce qui convient à mon genre de beauté. » Il est vrai que ce

n'est pas quelquefois sans entraîner quelques différences lorsque la substitution se réalise.

Talent tout physique, si l'on veut; ce talent est cependant considérable. Il nécessite beaucoup de jeunesse, de bonne grâce et une résistance extrême à la fatigue. Pendant la saison, le mannequin, dans une journée, peut opérer près de cent changements de tenue, car c'est un minimum pour elle que de montrer une dizaine de fois une série de dix modèles, et pendant tout ce temps, passer et repasser, volter, pencher la tête, sourire, trottiner, ou prendre une attitude majestueuse, ou nonchalante, ou gaie, et paraître prendre à cette valse lente autant de plaisir la dixième fois que la première.

D'ailleurs, ce plaisir est plus réel qu'on ne pense. Bien qu'on n'applaudisse pas dans les maisons de couture, il y a une certaine admiration qui se voit dans les yeux, et à laquelle le mannequin est sensible. Elle éprouve une très légère, mais instinctive volupté à sentir sa propre beauté à la fois modifiée et exaltée par toutes ces parures. Elle est faite pour cela, et elle suit sa nature docilement. Cela est tellement vrai que, dans les heures de loisir, dans les moments où la saison se ralentit, elle se surprend à essayer ses modèles pour rien, « pour la gloire », dans le petit salon qui est réservé aux mannequins exclusivement, un peu comme un danseuse qui s'exerce, ou un chanteur qui fait des vocalises.

Ce petit salon rappelle d'une façon étrange une loge de figuration au théâtre; non pas tant par sa disposition que par son atmosphère, son mouvement, cette espèce d'air d'attendre perpétuellement une entrée en scène. L'œil cherche involontairement la table avec les accessoires de maquillage, et, placé dans les coulisses, le salon des mannequins est un assez joli nid à

cancans. Forcément un peu isolées du mouvement d'initiative, et spécialisées dans leurs fonctions muettes, ces jeunes femmes viennent chaque jour au magasin comme en un théâtre où, jusqu'à la fin de la représentation, elles vivront d'une vie factice, essentiellement différente de leur vie vraie. Aussi arrivent-elles très vite, comme toute personne qui est habituée à se produire en public, à être blasées sur leur métier et fières pourtant de l'exercer.

Très différentes des ouvrières qui sont perpétuellement en activité, et des vendeuses qui calculent et intriguent, leur attention est beaucoup moins concentrée, et elles sont toujours dans l'alternative d'un désœuvrement ou d'un coup-de-feu.

Pendant ces moments de calme, elles ne font pas que se livrer à ces sortes de gammes que nous signalions à l'instant comme un trait professionnel. Il leur arrive plus souvent de se tirer les cartes, et si elles s'entretiennent d'intrigues, celles-ci sont plutôt extérieures à la maison et étrangères à la couture.

Leur esprit est assez souvent ailleurs, et le contraste est d'autant plus piquant, que, de toutes les variétés féminines qui peuplent une maison de couture, c'est la seule qui porte cette marque de sujétion, un uniforme. Sujétion toute relative d'ailleurs et uniforme simplement pratique. C'est le *fourreau,* sorte de robe collante en satin noir, dont la traîne seule est ample et flottante. Le corps, réel ou rembourré, revêtu de ce fourreau est comme pourvu d'une seconde peau, sur laquelle les toilettes essayées glissent avec la rapidité voulue pour ces changements à vue que la vente nécessite. Le mannequin est ainsi comme une créature couleuvrine à tête de femme; elle est impersonnelle depuis la pointe des pieds jusqu'au menton.

Toutefois, à présent, on lui laisse un peu plus de sa personne réelle qu'autrefois. Le fourreau complet, très pratique, mais par trop puritain, avait le grand défaut de détruire toute l'harmonie d'une robe de bal par exemple. On ne comprenait pas complètement la toilette, on ne l'appréciait pas assez, avec ces bras noirs, cette gorge et ces épaules noires qui sortaient du costume clair. Lorsque, pour ne pas jeter cette note lugubre, on affuble la jeune femme d'un jersey rose ou d'une guimpe également rose ou blanche, c'est encore d'un moins bon effet, et le tricot rose paraît par trop emprunté aux lutteuses des baraques foraines. Dans les maisons chic, on s'est mis à essayer les robes décolletées comme elles seront réellement portées, c'est-à-dire en décolleté, « en peau ». Alors les mannequins vivent pour de vrai et apportent un bouquet d'élégance et de jeunesse qui centuple l'impression. La première maison qui osa faire cela causa un peu de bavardages. Des dames se scandalisèrent, ce qui était, avouons-le, admirable. Mais on s'y est habitué, comme à tout ce qui est bien, et il y a lieu de parier qu'un temps viendra où l'on ne voudra plus voir autre chose.

Il m'a semblé, au surplus, que ces jeunes filles avaient plus de plaisir elles-mêmes et plus d'entrain à essayer ainsi, et qu'elles se passionnaient davantage, le mot n'est pas exagéré, pour les toilettes que, de la sorte, elles portaieut moins en mannequins et plus en femmes.

Il leur arrive, en effet, de se passionner, surtout au début des saisons, pour tel ou tel modèle, et c'est par là que, dans une certaine mesure, elles apportent une collaboration un peu personnelle à l'œuvre de la mode, à l'orientation des idées. Elles présentent un vêtement qui leur plaît moins avec une insaisissable nuance d'ironie, ou d'ennui, ou de mauvaise

grâce même, et au contraire pour celui qui les emballe, elles déploient tous leurs moyens, elles « font valoir ».

C'est ainsi que, dans une tâche en apparence neutre, elles peuvent mettre de l'originalité.

Il s'en faut, d'ailleurs, que toutes se ressemblent, et il arrive, au contraire, que, suivant la loi des « genres », telles qui vont merveilleusement dans une maison détonneraient dans une autre. Ici, certaines auraient l'air trop bourgeoises, là d'autres seraient jugées trop lancées.

Une maison les choisit petites, alertes, trottinantes, avec une taille menue qui convient au genre fin et précieux. Une autre, au contraire, les veut longues et minces pour porter les brocarts somptueux et le genre cour impériale auquel elle a encore la puissance de rester partiellement fidèle. Une troisième les exige très grandes, et elles semblent de taille normale dans les salons au plafond très élevé.

Chez tel couturier, on aime à les voir mêlées au mouvement, contribuant à animer les salons qui sont déjà un peu en cohue, et à donner une sensation d'activité tourbillonnante. Chez un autre, elles ont la consigne de se tenir cachées et de n'apparaître qu'au moment requis. Ainsi inattendues et surgissantes, elles étonnent et frappent davantage. Arrivant de loin, d'un pas cadencé et comme dansant, évoluant, ondulant, se cambrant, on craint qu'elles ne disparaissent comme elles sont venues, et il faut reconnaître que, dans ce milieu un peu solennel, les robes paraissent plus fleuries et plus rares par l'isolement, et les femmes quasi plus surnaturelles.

On voudrait sans doute savoir ce qu'il advient d'elles lorsqu'elles ont changé leurs robes éclatantes et leur fourreau

de couleuvres contre leur tenue de vraies femmes de Paris et la peau qui leur appartient. Avouons franchement que la réponse est difficile à une question aussi complexe. Généraliser là-dessus serait hasardeux, et, de plus, légèrement puéril.

Il est certain que leur mission sur cette terre n'a qu'un temps assez limité, puisque toute taille qui s'enlize, ou tout visage qui défleurit devient une brutale raison de ne plus être. Elles doivent donc d'autant plus se hâter de trouver une situation dans l'avenir que le présent est pour elles plus étroitement mesuré que pour beaucoup d'autres, — et une situation dans le présent aussi, car le maximum de cent cinquante francs par mois, qui leur est en général attribué, ne répond ni à leurs vaillants appétits, ni aux dons que la nature leur a libéralement prodigués.

Elles sont, comme on l'a dit pour d'autres professions, dans une situation qui mène à tout, à la condition d'en sortir. Quelques-unes vont jusqu'à chercher leur avenir dans le commerce et l'art de la mode eux-mêmes! On en a vu qui, à force d'assister aux ventes, devenaient à leur tour d'habiles vendeuses, et figuraient dans le mouvement de la maison d'une manière moins passive. Parfois, après avoir porté beaucoup de robes *en les comprenant,* ce qui n'arrive pas à toutes, d'autres se sentaient un jour capables d'en inventer. Elles mettaient alors autant d'intelligence et d'ardeur à conquérir les hautes situations de la maison qu'elles avaient mis de grâce à les attendre.

Une plus grande proportion toutefois conçoit des rêves ou des ambitions moins sédentaires. Essayer des robes étant un moyen plutôt qu'un but, et une occupation d'expectative plus qu'une vocation, elles comptent sur le hasard, qui leur avait procuré ce poste, pour les en relever.

Le hasard, en effet, est leur grande ressource, et l'on comprend très bien qu'elles reconnaissent ses bons offices en se faisant des réussites pendant les heures de calme. C'est beaucoup moins l'amour des cartes qui les y pousse que le désir de rester en bonnes relations avec l'inconnu. Comment étaient-elles entrées dans les maisons de couture, ces femmes d'origines, de caractères, de provenances si disparates, parisiennes et étrangères, jeunes filles des faubourgs, ou demoiselles de menue bourgeoisie s'émancipant faute d'aptitudes spéciales, modèles las des ateliers, ou jeunes femmes fraîchement divorcées, ignorantes ou instruites déclassées, fines ou vulgaires, révoltées ou fatalistes, sortant aussi bien de l'Institution de Saint-Denis que de la barrière de Saint-Ouen? Par hasard : hasard d'une place fraîchement vacante ou du coup d'œil d'un chef de personnel. Qui les retire d'un salon de vente pour jeter celle-ci dans un paquebot, celle-là dans une classe du Conservatoire, cette autre dans un théâtre de genre, cette autre dans des aventures aussi mouvementées que difficiles à définir, cette autre dans l'empâtement provincial d'une bonne mère de famille, cette autre encore dans des relations extracommerciales avec un important commerçant, et cette dernière sur le perchoir d'or que met à sa disposition un fils de famille désœuvré et vaniteux? Le hasard, et toujours le hasard, sous ses divers pseudonymes : le destin, la rencontre, le caprice, l'occasion, le coup de tête, la veine.

Celles qui restent momentanément sur le rivage ont une expression charmante et pleine de discrétion pour caractériser ces départs variés à l'infini. Elles disent : « Une telle est retirée des affaires. »

Cependant, c'est souvent le moment où, au contraire, elle s'y met pour de vrai.

De toute façon, le but de toutes est le même, quelle que soit la nature de chacune d'elles : faire fortune. Combien y a-t-il d'êtres au monde qui aient le droit de leur en faire un grief?

Souvent elles y réussissent — et c'est fort bien, car il n'y a pas de bonne raison pour qu'une créature qui a de la jeunesse, de la beauté, et parfois de l'esprit, ait *moins* de droits que les autres à conquérir ce qui est l'objet de toutes nos agitations.

La légende du mannequin millionnaire, toutefois, qui vient chaque matin au magasin dans son coupé et regagne le soir son hôtel, doit être reléguée au rang des imaginations de romanciers maladroits ou mal informés. Il faudrait, pour cela, un amour de l'art qui serait contraire à l'équilibre de l'univers.

Le coupé existe bien. Mais pour qu'il ramène le mannequin au théâtre de ses premiers succès, il faut d'abord qu'il l'ait emmenée.

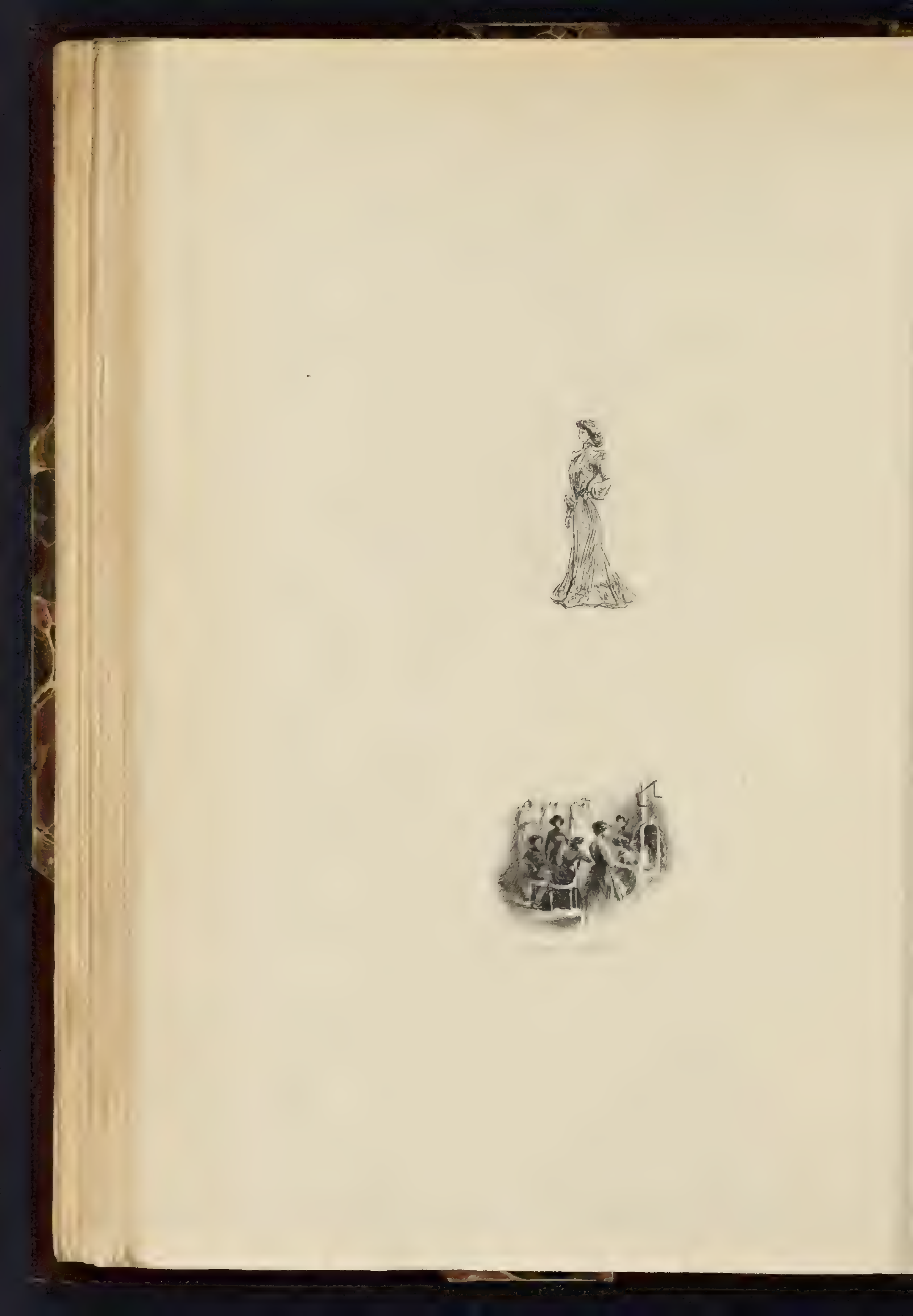


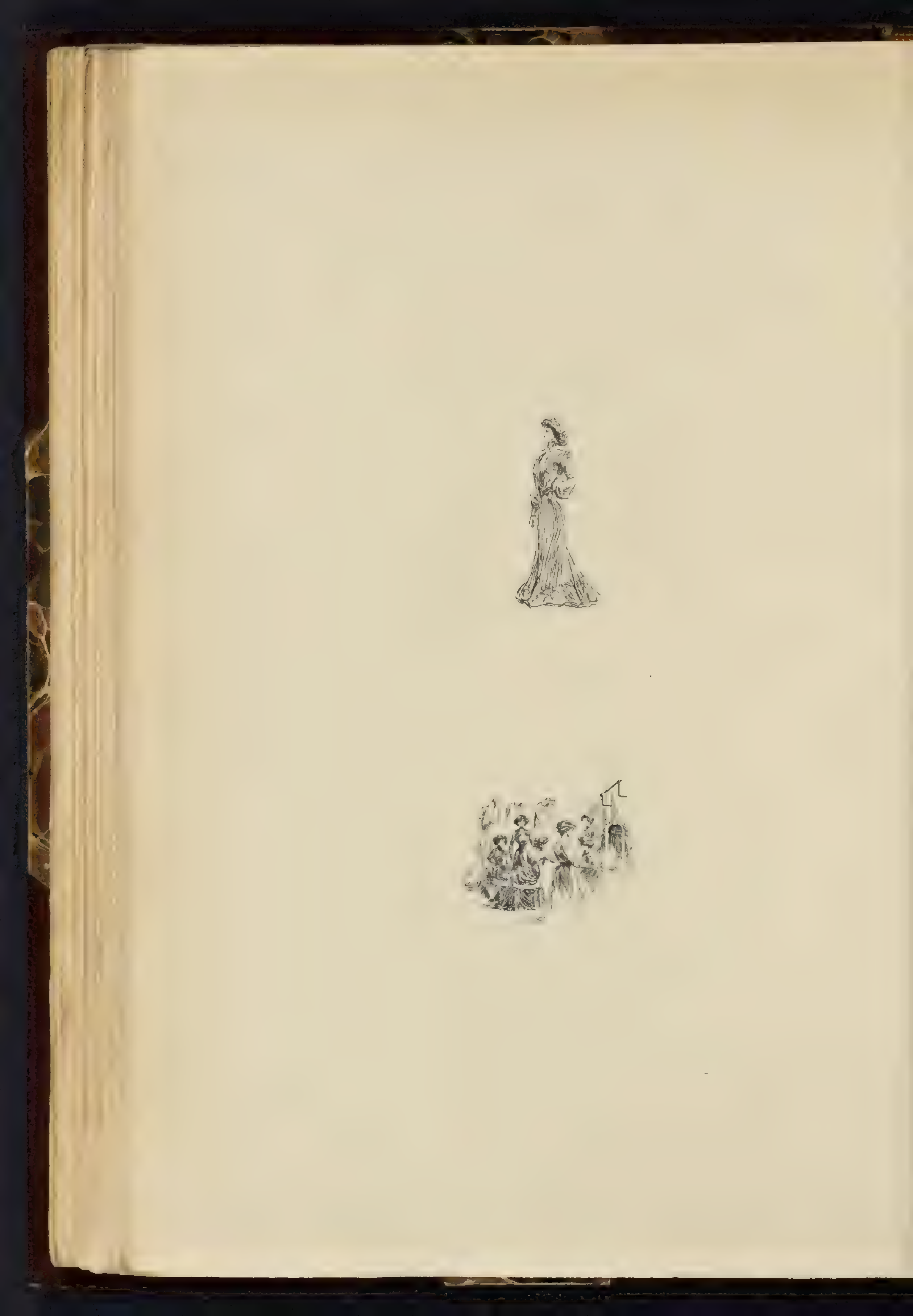
De toute façon, le but de toutes est le même, quelle que soit la nature de chacune d'elles : faire fortune. Combien y a-t-il d'êtres au monde qui aient le droit de leur en faire un [illegible]

Souvent elles y réussissent — et c'est fort bien, car il n'y a pas de bonne raison pour qu'une créature qui a de la jeunesse, de la beauté, et parfois de l'esprit, ait *moins* de droits que les autres à conquérir ce qui est l'objet de toutes nos agitations.

La légende du mannequin millionnaire, toutefois, qui vient chaque matin au magasin dans son coupé et regagne le [illegible] romanciers maladroits ou mal informés. Il faudrait, pour cela, un amour de l'art qui serait contraire à l'équilibre de l'univers.

[illegible] quin au théâtre de ses premiers succès, il faut d'abord qu'il l'ait emmenée.









VENDEUSES

Avec les vendeuses, nous entrons dans le domaine de la diplomatie, de la stratégie et de la conquête.

Si celles qui inventent et celles qui exécutent les modèles sont d'instinctives artistes, celles qui les vendent sont d'instinct, des psychologues.

Elles ont une présence d'esprit, un calme sous des dehors entraînants, une décision dans l'action, une force de pénétration et d'observation des plus remarquables, mais qui ne pourront paraître disproportionnés avec la fonction qu'à ceux qui ne réfléchiront pas à l'immensité du champ de bataille, à l'ondoyance de la partie adverse et à la difficulté de la saisir et



VENDEUSES

Avec les vendeuses, nous entrons dans le domaine de la diplomatie, de la stratégie et de la conquête.

Si celles qui inventent et celles qui exécutent les modèles sont d'instinctives artistes, celles qui les vendent sont, d'instinct, des psychologues.

Elles ont une présence d'esprit, un calme sous des dehors entraînants, une décision dans l'action, une force de pénétration et d'observation des plus remarquables, mais qui ne pourront paraître disproportionnés avec la fonction qu'à ceux qui ne réfléchiront pas à l'immensité du champ de bataille, à l'ondoyance de la partie adverse et à la difficulté de la saisir et

de la fixer, à la multiplicité des concurrences, enfin aux prix très élevés qu'il faut faire accepter au moment imperceptible qui va déterminer la capture ou la retraite.

Attentives et promptes, ayant un tact particulier pour mélanger la déférence et l'autorité, l'empire qu'elles exercent sur leurs tributaires est d'autant plus fort qu'il est déguisé sous les plus profonds égards. Il leur faut tout savoir ou tout deviner, connaître toutes les situations ou lire dans toutes les pensées. Lorsqu'elles sont en relations avec la cliente, elles savent s'insinuer de plus en plus dans sa faveur; lorsqu'elles la voient pour la première fois, elles doivent pouvoir diagnostiquer immédiatement et sans hésiter son rang dans le monde, son caractère, ses goûts, son passé et son avenir, et, à quelques francs près, son revenu et son crédit. Toute erreur dans ces subtiles et rapides appréciations peut devenir la source de longs et pénibles malentendus ou la cause d'un irrémédiable désastre.

Ces méprises sont si fréquentes à Paris, où personne, pour ainsi dire, ne répond à sa première apparence! Le difficile exercice de vivre est poussé à un tel degré de perfection que la fortune réelle et solide est souvent tout ce qu'il y a de moins nécessaire pour conquérir le luxe le plus brillant. D'autre part, ceux qui possèdent cette fortune ne se soucient pas ou dédaignent de la faire éclater aux yeux. Et, entre ces deux situations extrêmes, il y a mille et mille nuances de plus ou de moins, de même qu'entre les innombrables irrésolues et les peu nombreuses qui savent exactement ce qu'elles veulent, il y a place pour toute la gamme des caprices et des incohérences.

Elle doit sentir tout cela, la bonne vendeuse, et être prête imperturbablement à toutes les parades, à toutes les ripostes. Lorsqu'elle est vraiment exercée et douée, elle devient un des

exemples les plus curieux et les plus saisissants de l'intelligence parisienne.

A vrai dire, parmi ces femmes de tout âge et de tout tempérament, il s'en trouve de grincheuses et de bornées. Il s'en trouve d'apathiques et de neutres. Celles-là recueillent les avantages de la force acquise et sont servies par les fatalités d'indifférence, comme parfois l'être le plus éminent et le plus résistant est vaincu par les fatalités hostiles. Même les médiocrement aimables et les peu sympathiques rencontrent précisément les clientes qu'il leur faut et qui vont bien avec elles, et c'est pour cela qu'elles existent. Peut-être faudrait-il inventer les maladroites et les désagréables, car, sans cela, beaucoup de personnes se trouveraient dépaysées. Tout est donc pour le mieux dans la meilleure des modes.

Mais si une partie est poussée par le courant et acquiert un simple mécanisme, quelques-unes atteignent la perfection.

Un matin, dans une grande maison de couture, entre une femme en noir, simplement mise, d'âge indéterminé et d'allure effacée. Elle est accompagnée de deux grands chiens de race. Les vendeuses jettent toutes un coup d'œil dédaigneux, car lorsqu'elles ne sont pas armées d'amabilité pour la conquête, elles se découvrent des forces de froideur aussi étendues que la supériorité qu'elles s'attribuent. C'est évidemment, au jugé, et, étant donné l'heure, quelque gouvernante qui vient pour une réclamation et par la même occasion promène les lévriers. La dame s'assied et attend, et sans s'impatienter, elle pose doucement ses pieds sur les grands chiens qui se sont couchés devant elle. Une vendeuse qui était absente au moment de l'entrée a vu ce simple mouvement. Elle se précipite, non vers cette supposée femme de charge, mais vers le cabinet directorial, car elle a senti que

seul le chef de la maison était digne de prendre la parole.

Celui-ci, arrive, s'incline, et commence par ces mots : « Votre Majesté... »

Si le langage des tapis avait été créé à cette époque par M. Edmond Rostand, ceux de cette maison se seraient écriés : « Oh! oh! c'est une impératrice! » Mais la jeune vendeuse, douée de plus de coup d'œil que toutes ses compagnes, avait compris, à défaut du langage des tapis, celui de ces coussins à quatre pattes.

Voilà un exemple de cet art de deviner les situations. Souvent il est mis en défaut par des entrées toutes différentes. Une femme vêtue avec une recherche tapageuse, et qui se montre altière, encombrante, exigeante, sera l'objet de complètes déceptions, — sauf de la part d'une vendeuse aguerrie, qui l'aura vite percée à jour, jaugée et aussi vite reconduite à la porte avec la plus désolante politesse.

L'art de lire dans les esprits n'est pas moins délié ni moins profond. Il faut plaire d'abord, car plaire est ici le commencement de dominer. Puis il y a une façon de deviner, de flatter pour faire sortir des indications de préférences, de feindre pour mieux comprendre, de presser celle qui ne reviendrait pas, et de laisser héroïquement partir celle que l'on a préparée de telle sorte qu'elle reviendra, mathématiquement. Il y a une légèreté de doigté infinie qui renseigne sur la familiarité ou le respect qu'il faut apporter dans l'entretien ; il y a l'objection qu'il faut savoir dissiper d'avance ou forcer à se présenter pour l'abattre à découvert. Il y a enfin la surprise, la chose à laquelle on a pensé dès le premier moment et que l'on ne révèle qu'au dernier, comme par oubli et en désespoir de cause. Enfin les mille stratagèmes que suggère la connaissance de l'esprit humain, aussi bien pour vendre des robes

que pour conclure un traité entre deux grandes puissances.

Ces manœuvres, ces conversations qui se tiennent souvent avec une gravité extrême, une conviction du comique le plus exquis et le plus concentré, sont tantôt brèves comme une embuscade, tantôt lentes comme un siège. Telle vente se fait en riant aux éclats, telle autre semble un événement des plus graves dans la destinée de toutes les personnes assemblées. C'est, pour tout résumer, dans un salon de couture ou de modes, que les humaines marionnettes jouent les plus complètes et les plus diverses comédies.

C'est qu'il y a là un véritable duel. Deux femmes se trouvent en présence, et si on envisage d'un peu près la situation, elle est réellement plus sérieuse que frivole. Tout ne se passe pas toujours avec cette simplicité de l'offre et de l'acceptation ou du refus. Parfois une vente amène de chaque côté une véritable exaspération des nerfs, mais d'une façon inégale, car d'un côté ils peuvent se soulager, de l'autre ils doivent se contenir. A ce moment, deux femmes, et, ce qui est plus dramatique, deux classes engagent une lutte très vive sous les apparences d'une conversation, sur des chiffons. L'une de ces femmes est de sang-froid, mais réduite aux formes de langage les plus respectueuses. L'autre, plus ou moins excitée, est libre de tout dire. Bien qu'en France les choses se passent en général d'une façon aimable, et que l'indépendance y soit plus admise pour l'employée que partout ailleurs, il peut se rencontrer que la cliente, par pure lâcheté, abuse du pouvoir de l'argent ou du nom. La réputation et l'intérêt même de la maison exigent alors que l'on s'incline. Mais avec quelles ironies cachées, et parfois quelles fines revanches enveloppées et discrètes !

— Mademoiselle, boutonnez-moi ma bottine! dit sèche-

ment une dame à une vendeuse qui, pendant un essayage, a spirituellement tenu tête à des exigences ridicules, sans se départir des formes les plus strictes.

C'est la vengeance que souffle chez la parvenue la partie la moins noble de son esprit.

— Certainement, madame, répond la jeune vendeuse avec un petit salut d'une correction exquise.

Et, allant à un tube acoustique, elle crie de façon que tout le « salon » l'entende bien :

« Veuillez faire descendre la femme de chambre,... pour les bottines de M[me] de Z... qui ne sont pas boutonnées. »

Un incident de cette nature peut engendrer des haines mortelles, et si la femme qui a reçu une légère leçon ou rencontré une résistance à quelque petite tyrannie retrouve une occasion de faire perdre à une jeune fille sa place et son gagne-pain, elle la saisira sans hésiter. Toutes les armes lui seront bonnes ; elle ira jusqu'à liguer ses amies, à les intéresser à son ressentiment. Cela paraîtrait étrange si nous ne rappelions point que la vie de certaines femmes se passe en partie dans le salon de leur couturière, devenu une véritable annexe de leur domicile. Et ce ne sont pas toujours celles qui enrichissent la maison.

La contre-partie existe fréquemment. Si certaines acheteuses prennent en grippe une vendeuse ou une simple assistante, d'autres en favorisent d'une préférence marquée, d'une véritable passion. Autre façon souvent de souffler des jalousies et de faire naître des haines, mais cette fois entre les vendeuses elles-mêmes. Des guerres au couteau commenceront à propos de cette faveur involontaire que la vendeuse évincée considérera comme une atteinte à ses droits et une véritable déloyauté.

C'est ainsi que le salon de vente ne voit pas que des comédies, mais aussi, fréquemment, de véritables drames.

Certains jours, il y a tant d'orage dans l'air que toute la maisonnée monte à un diapason d'énervement incroyable. Au reste, une fin de journée accuse toujours cet énervement extrême pendant la saison, soit dans la joie, soit dans les pleurs et les grincements de dents.

Les vendeuses, avec leur tension d'esprit différente de celle des autres femmes, premières, ouvrières ou manutentionnaires, mais aussi intense en raison de la multiplicité des personnes auxquelles elles ont pu avoir affaire dans une même journée, sont aux prises avec tout le monde : avec les mannequins, qui supportent mal leur autorité et font mal supporter leur jeunesse et leur charme ; avec la manutention que l'on accable de demandes de « conditions » ; avec l'atelier que l'on presse toujours, que l'on bouscule et qui se rebiffe, à qui l'on impose des tours de force et qui commence toujours par les refuser. Alors entre toutes ces femmes exaspérées sans savoir pourquoi, et par-dessus le marché, les vendeuses de second ordre ou assistantes de vendeuses, les *lapins de couloir* (ainsi appelées parce qu'elles sont tout le temps en train de trotter dans les couloirs entre le salon et les autres services), les apprenties enfin, sur lesquelles tombe invariablement une partie de l'orage, il y a, au fort de la saison, des journées homériques. Lorsque l'atmosphère, au contraire, est chargée de dispositions hilarantes, la maison est secouée de trépidations, de rires fous, depuis l'entresol jusqu'aux ateliers des combles.

Les « expéditions » apportent une autre occasion de s'énerver et d'entrer en fièvre. La dextérité avec laquelle on « emballe » les fragiles merveilles de la couture tient de l'escamotage japonais ; mais il semble qu'en même temps le papier

de soie qui sépare, protège et maintient les moindres détails, affole les esprits par son bruissement sifflant, et crispe les nerfs par son contact irritant et léger.

Bref, quand la journée — ou la soirée — se termine, l'air frais du dehors ne calme qu'à demi toutes ces petites cervelles échauffées, et la marche ne détend pas encore complètement ces membres contractés et las. Bien incomplet, pourtant, ce tableau vous permettra de comprendre pourquoi dans les remontées des fleuves, le soir, il y a des vagues si agitées, pourquoi dans les groupes vibrent des rires qui semblent sonner trop haut, ou tant de récits de « ce qu'elle m'a dit et de ce que je lui ai répondu ».

Quelquefois des repos charmants et des incidents pleins de délicatesses dans ces journées si mouvementées des salons de vente et d'essayage. Ce sera quelque vraie grande dame qui, heureuse de toilettes réussies, ou reconnaissante d'égards aimables et caressants, de peines prises pour plaire, aura fait apporter une friande collation (les magasins, dans le quartier, ne manquent pas pour en improviser de recherchées) ou bien aura fait distribuer des cadeaux.

Un jour se passera cette scène ravissante et qui ne peut être que de Paris. Une illustre cantatrice est à la veille de son départ, toutes ses toilettes sont prêtes et elle en est contente... Une jeune fille s'approche, lui demande timidement une récompense pour elle et pour « ces demoiselles ». — Et laquelle? — Chanter. — Vous promettez qu'il n'y aura que vous ici, dans un instant? Pas d'étrangers? Pas d'indiscrets? — Rien que nous, qui serons si heureuses de vous entendre! » Et la chanteuse illustre paie royalement, et tandis qu'elle chante, toutes ces jolies têtes s'animent de plaisir, ou s'ennoblissent d'une rêverie. Des cœurs jeunes, qui sont réservés à

bien des aventures, peut-être à bien des souffrances, et peut-être encore à de mornes solitudes, battent très fort, et la grande artiste le sent si bien qu'elle chante encore, puis s'enfuit toute troublée de ces visages bouleversés et de ces yeux brillants.

Certaines femmes généreuses ne peuvent témoigner leur satisfaction d'une manière aussi rare; mais elles le font cependant d'une façon appréciable : au bout de quelques années, une vendeuse importante dans une grande maison n'a pas eu besoin de prélever sur ses appointements pour acheter des bijoux. On ne sait pas ce que peut inspirer de reconnaissance une robe réussie, ou arrivée juste à l'heure qu'il fallait pour éblouir des rivales, ou qui a décidé de grandes victoires!

La vendeuse est-elle exclusivement la diplomate et la rabatteuse de travail? Non, certes; elle a voix au chapitre dans la création du courant de nouveauté, et si on ne lui donnait pas cette voix, elle la prendrait de force d'une façon détournée mais certaine, rien qu'en favorisant, fût-ce instinctivement, les modèles qui lui plaisent le plus. Une vendeuse vraiment en vue (car il en est qui sont en vedette comme les premiers sujets d'un grand théâtre) doit avoir du goût comme elle doit avoir de l'esprit. Elle doit pouvoir distinguer, parmi les modifications qu'une cliente demande, celle qui fera bien, et celle qui serait une faute d'harmonie; elle doit pouvoir proposer des idées de son cru pour remplacer tel détail qu'on n'aime pas, être capable de trouver des bribes d'inventions, des sous-créations. Au début de la saison, appelée à donner son avis, elle dira d'instinct ce qui lui paraît devoir se vendre, et ce qui lui semble appelé à moins de succès. En un mot, elle doit être de Paris jusqu'au bout des ongles.

Elle est souvent instruite; elle a voyagé; elle a été en

Angleterre, en Amérique ; elle parle un excellent anglais, qui lui permet non seulement de vendre et de discuter, mais encore de plaisanter et de causer des choses du jour, car toute vente importante, à Paris, doit, une fois terminée, être suivie d'un petit bout de conversation galante ou spirituelle. On ne s'en va pas, comme cela, sèchement, sans se témoigner de mutuels égards au moyen de quelques agréables banalités. Cela est tiré du théâtre, des potins du moment, et la vendeuse est au courant de tout cela, ou elle paraît l'être.

Mariée? Souvent. Garçonne? Parfois. Elle a eu de toute façon des romans dans sa vie, quelquefois des drames. Mais quoique fréquemment un peu dépolie passé la trentaine, ou blasée par des voyages, des passions ou des revers antérieurs, les coups de cœur et les curiosités incomplètement épuisées la peuvent prendre encore au dépourvu. En un mot, c'est une catégorie de femmes très intéressante, depuis celles qui ont un modeste emploi, jusqu'aux quelques favorisées qui décrochent le maréchalat des situations directrices et des gros appointements. On trouve chez elles toute la gamme des ressources d'esprit et d'initiative qu'il faudrait à bien des hommes, depuis le plus sérieux jugement jusqu'à la plus intense roublardise.

Avec elles se termine à peu près la série des types les plus tranchés que renferme une grande maison d'élégances. Il manque toutefois au tableau deux sortes de personnages qui compléteraient la physionomie de ce monde à part.

La première est celle des personnes qui ont fondé ou dirigent ces grandes maisons. Le sujet est trop important et trop spécial pour être traité ici, et il faudrait une étude à part, qui serait d'ailleurs des plus curieuses. Ici nous serions

forcé de sortir du ton un peu général que nous nous sommes imposé, et comme les personnalités ne sont pas nombreuses nous tomberions vite dans le portrait. Nous nous contenterons donc d'avoir indiqué, par-ci par-là, une ou deux silhouettes, une ou deux impulsions. Tout ce que nous pouvons ajouter, c'est qu'on rencontre chez la plupart des grands couturiers et couturières éminentes, ou des directeurs qui s'abritent derrière le nom de tel grand fondateur disparu ou retiré, des qualités remarquables, une vive intelligence commerciale, une inlassable activité, un goût affiné jusqu'à la névrose, parfois allié à un incroyable ressort, et, chez divers, quelques bizarreries.

La seconde série de types est celle des clientes elles-mêmes, si étroitement liées au mouvement, qu'il semble impossible de les isoler de cette mêlée. C'est toute la vie de Paris qu'il faudrait ici passer en revue, et même du monde, car tout ce qui a une situation, ou un nom, un appétit, a défilé dans ces salons, comme en un temple moderne, où les mystères nouveau jeu s'accomplissent. Les souveraines de toutes les cours et les actrices de tous les jardins, les milliardaires américaines, le Gotha et les bourgeoises à l'aise, les marquises japonaises et les vicomtesses de Cythère, en un mot, l'armorial, le Bottin et même les petites annonces, sont venus s'asseoir ici et s'initier à l'art de mentir par la taille, car il est moins rare de voir une robe embellir une femme qu'une femme embellir une robe. Étonnez-vous donc qu'après quelques mois, et à plus forte raison quelques années de sacerdoce, les prêtresses de la couture aient autant de coup d'œil, d'expérience et de flegme!

Dans l'impossibilité de faire des visiteuses une peinture qui aurait vite excédé les proportions de celle des visitées,

nous donnerons seulement une ou deux indications générales, relatives au caractère du temps présent.

Une des grandes marottes des personnes qui se préoccupent de combattre les torts de l'humanité et de faire la guerre aux injustices sociales, est de dénoncer le luxe effréné qui règne dans les toilettes féminines, et de se scandaliser du prix des robes, dont la moindre atteint un millier de francs et les plus chères valent réellement une fortune.

On pourrait recommencer la vieille discussion sur le luxe et sa nécessité. Dire, par exemple, que la disparition des grandes élégances et des dépenses fastueuses pour la toilette ne serait peut-être pas du goût des cent et quelques mille femmes qui à Paris gagnent leur vie à satisfaire ces besoins de raffinement. On conteste la valeur de l'argument. Il est pourtant irréfutable encore *pour le moment*, c'est-à-dire pour un nombre indéterminé d'années. Ajoutez que l'absence des cours monarchiques où se dissipaient des sommes folles pour les atours et leur remplacement par des cours démocratiques où l'on calcule bourgeoisement, n'ont pas beaucoup diminué le nombre des pauvres, en vérité, ni fait disparaître aucune des inégalités sociales.

Malheureusement (que les plus farouches socialistes pardonnent cette adverbe!) il n'y a que trop de tendances à ce que les grandes traditions de la toilette coûteuse aillent se perdant. Ce serait dommage pour Paris, sans que pour cela l'égoïsme humain soit corrigé. Le plus grand gaspillage dans notre pays ne s'en va pas surtout en étoffes. Ce sont les avares qui sont un danger pour les pauvres, et non ceux qui vivent de fêtes et dans les fêtes.

Une femme, actuellement, se ruine-t-elle en toilette?

— Jamais une femme ne se ruine, me dit un grand coutu-

rier. Ou elle ne paie pas ses dépenses, et c'est nous que cela lèse; ou nous lui arrêtons son crédit, lorsqu'elle paraît aller plus loin que ses moyens, et c'est nous qui l'empêchons de se ruiner.

Un autre ajoute cette indication un peu pessimiste, mais qui ne constate que trop bien l'abaissement du faste en France et la propension à une vie mesquine (sans qu'elle soit forcément plus désintéressée) :

— La Parisienne cherche maintenant à faire resservir sa robe de l'an passé.

Et le premier reprend avec cette formule vive, et qui résume toute la situation :

— Si l'on pouvait fabriquer, je dis pour les femmes chic, des robes qui coûteraient vingt francs, feraient beaucoup d'effet et dureraient une heure, on en vendrait tant qu'on voudrait.

C'est dire que, dans les maisons les plus en vogue, il vient beaucoup plus de femmes de peu d'allure et de médiocre race que de vraiment grandes dames prenant la vie comme toute privilégiée la devrait prendre : sans compter.

Le bourgeoisisme a tout envahi, les situations comme les goûts. Et pourtant la bourgeoisie parisienne est celle qui dépense encore le plus pour la toilette, surtout pour la toilette d'extérieur. Dans d'autres grandes capitales, la recherche de la mise se constate plutôt dans la vie intime. Paris offre ce spectacle unique d'une ville où se rencontre la plus grande proportion de femmes élégantes, séduisantes, de femmes-objet d'art et où même les laiderons ont une façon de s'arranger avec quelques chiffons qui les rendent amusantes et fines comme ne le sont pas, dans les autre pays, des femmes réellement belles. Seule l'Amérique s'approcherait de cela, mais en sauvage.

L'impulsion part de ces grandes ruches créatrices des modes. Puis, à moins de frais, comme nous le verrons dans un autre chapitre, vient l'imitation de leurs modèles à des prix inférieurs, puis leur vulgarisation à satiété jusque sur le dos des cuisinières et des concierges. Et pendant ce temps, des idées nouvelles éclosent, extravagantes comme des paradoxes, fraîches comme des fleurs, éphémères comme celles qui les ont précédées. Et c'est ce qui fait que ce Paris, où chacun s'imite, est inimitable.

Seulement, c'est dans l'ensemble qu'il faut voir cela et non dans le détail, car on serait surpris de l'incroyable petitesse d'esprit de certaines femmes, du moins au regard de la mode.

Il arrive bien peu souvent, on peut le croire, que le couturier ait à retenir sa cliente sur la pente du faste. Le fait est arrivé pourtant, et il faut le citer pour sa rareté.

Un jour, une héritière dans un grand pays étranger, se mariant, avait commandé chez un de nos célèbres faiseurs sa robe nuptiale. Elle voulait tout ce qu'il y avait de plus fastueux. Mais, au cours de la conversation, l'artiste apprit que la cérémonie avait lieu dans un village proche du château et des domaines de la famille. Il refusa nettement d'exécuter les broderies de perles et d'argent, les folies ornementales que l'on lui demandait.

— Il vous faut tout ce qu'il y a de plus simple, dit-il, une robe unie de deux ou trois mille francs au plus, enfin, ce qui convient pour une église villageoise. Tout ce que je vous puis concéder, c'est que le voile soit d'un grand prix, et mes principes artistiques ne s'opposent pas à ce que je complète le costume par un voile de dentelle ancienne que je vais vous montrer, et qui ne coûte que soixante mille francs.

On suivit son conseil et tout le monde s'en trouva bien.

Mais, pour une cliente docile de la sorte, combien sont récalcitrantes aux meilleures suggestions, chipoteuses, voyant petit, insupportables!

Il y a même la cliente si effroyablement tracassière, si raseuse, qu'elle finit par être connue dans toutes les maisons et que dès qu'elle apparaît, c'est à qui s'enfuira pour ne la point servir. Nous avons vu un jour la scène, elle était la plus divertissante qui se pût imaginer : des vendeuses s'étaient soudain mussées derrière toutes les portes. On eût dit que pour une Sainte-Catherine supplémentaire, le personnel se livrait à une partie de cache-cache.

Il y a la cliente richissime et économe qui, tout en faisant d'assez bonnes « factures », sent se rebiffer en elle des instincts originels d'économie et qui, sous des prétextes quelconques, amenés de très loin, se fait donner des rognures d'étoffe, des chiffons qui traînent à terre, des agrafes, et jusqu'à des épingles!

Il y a la cliente qui est possédée de l'ambition de n'avoir affaire qu'au chef de la maison. Il faut savoir ce que c'est qu'un de ces grands seigneurs, pour concevoir à quel point, de la part d'une personne « quelconque », cette prétention est exorbitante. Imaginez un contribuable qui ne voudrait verser ses impôts qu'entre les mains du ministre des finances, et vous serez encore loin de compte.

Une d'entre ces prétentieuses se fit un jour guérir de ses folles visées. Elle avait fait tant et si bien, pendant son essayage, qu'il fallut aller chercher le Maître. Il vint, avec son élégante et ironique désinvolture, salua profondément, imperturbable, jeta un coup d'œil profond de la tête aux pieds, un autre des pieds à la tête, désigna du bout de l'index à

l'essayeuse un point vers l'épaule, un autre point à la ceinture, dessinant en l'air une bouffette à chacun de ces points, salua profondément de nouveau, et disparut. La femme pensa être malade d'émotion, mais elle était bien heureuse! Toutefois elle ne recommença jamais plus.

Enfin, pour terminer sur un petit tableau d'histoire contemporaine : la femme d'un ministre de la troisième République (il y a peut-être beaucoup plus d'un an, peut-être beaucoup moins), chez un des couturiers les plus renommés et tout à fait dernier cri.

Elle expliqua, à la grande surprise de ce créateur d'élégances, qu'il lui fallait une robe « toute faite » pour une soirée officielle qui avait lieu le lendemain. Abasourdi, il répondait que dans les maisons de son genre, on ne trouvait jamais rien de « tout fait », et c'était au tour de la dame du ministre d'être étonnée.

— Du moins, monsieur, supplia-t-elle en partant avec un soupir, où me conseillez-vous d'acheter mes bottines?

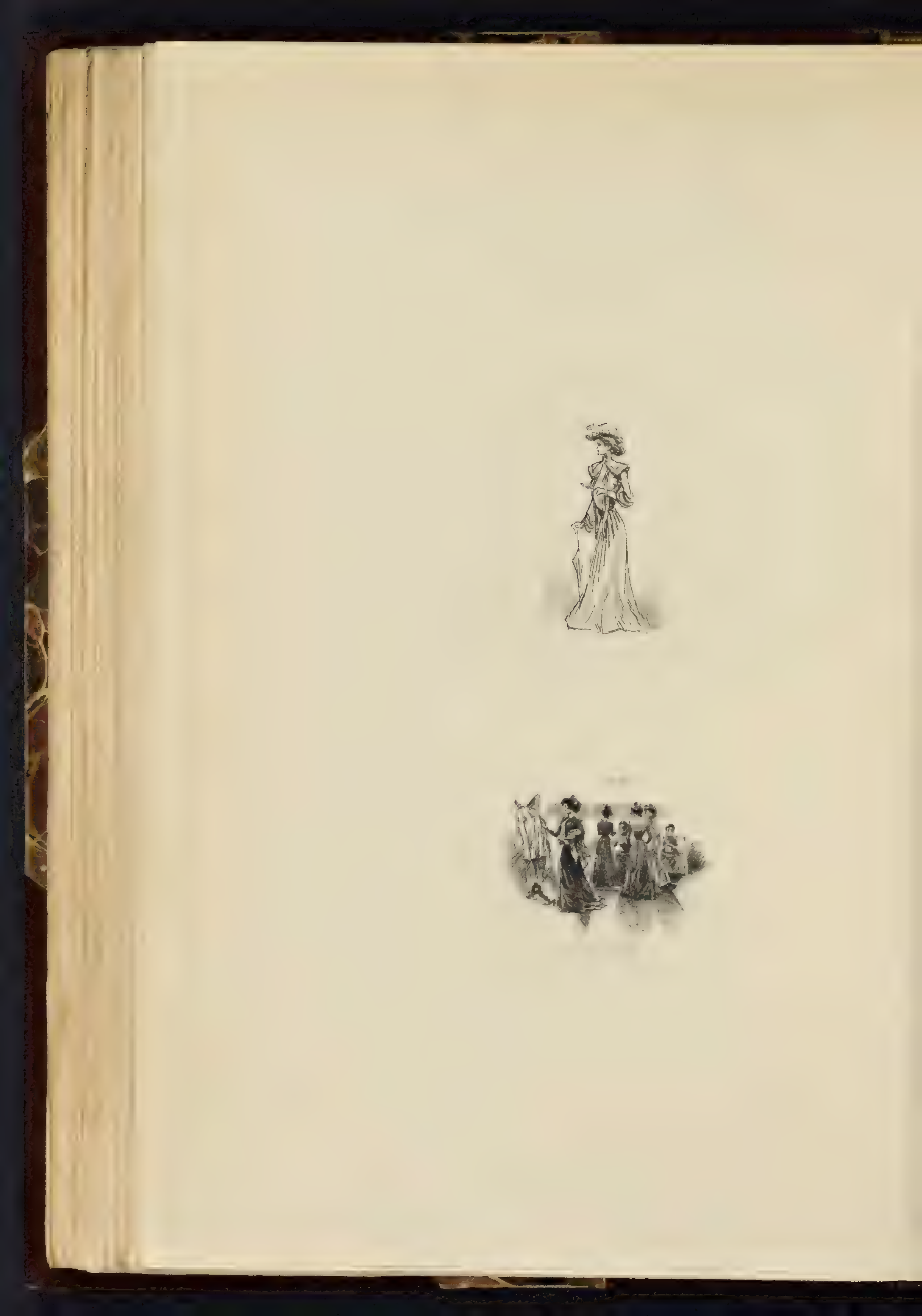


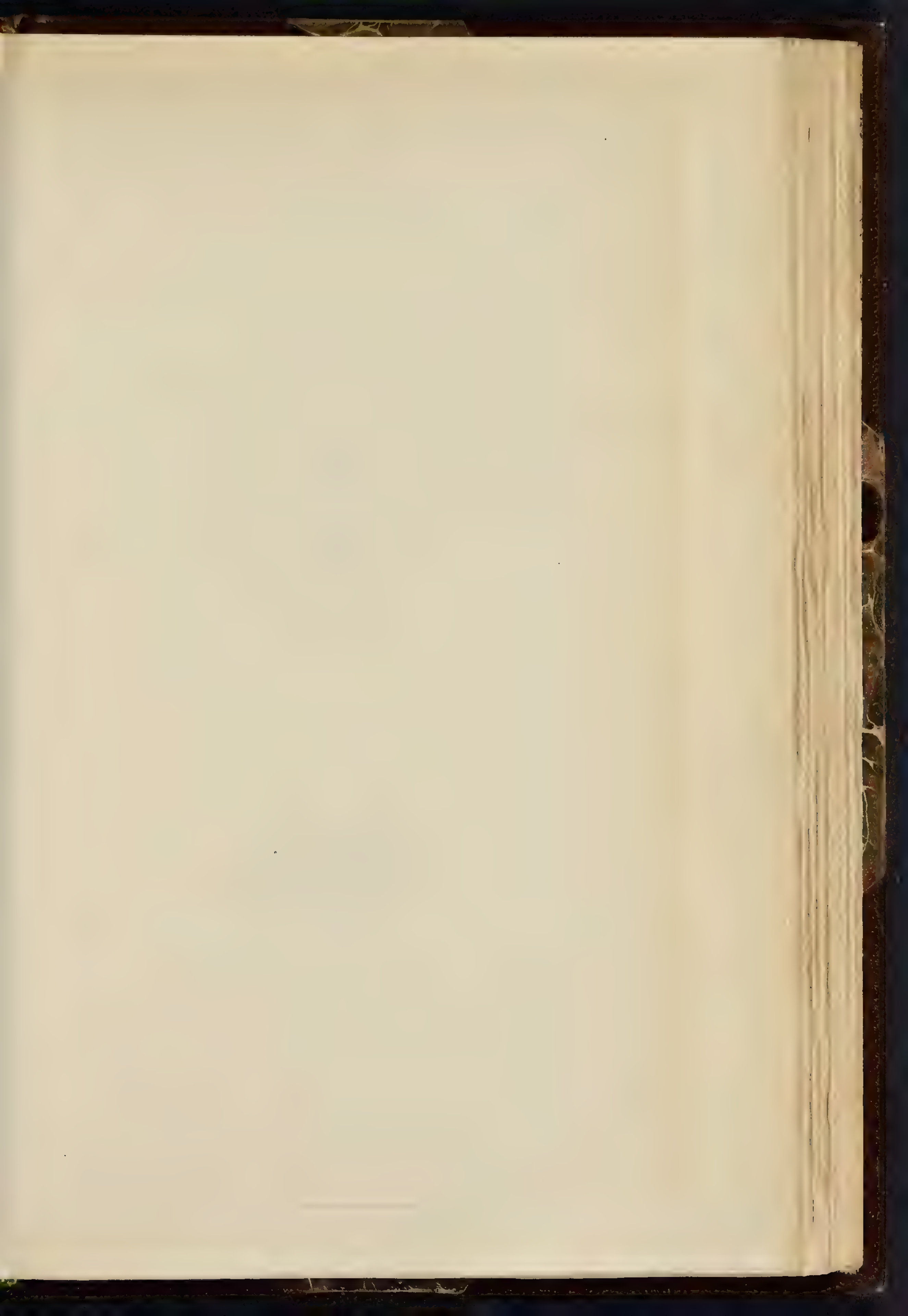
[illegible] ture, dessinant en l'air une bouffette à chacun de ces points. [illegible] être malade d'émotion, mais elle était bien heureuse! Toutefois elle ne recommença jamais plus.

Enfin, pour terminer sur un petit tableau d'histoire contemporaine : la femme d'un ministre de la troisième République (il y a peut-être beaucoup plus d'un an, peut-être [illegible] et tout à fait dernier cri.

Elle expliqua, à la grande surprise de ce créateur [illegible] soirée officielle qui avait lieu le lendemain. Abasourdi, il [illegible] jamais rien de « tout fait », et c'était au tour de la dame du ministre d'être étonnée.

— [illegible] soupir, où me conseillez vous d'acheter mes bottines?













MODISTES — MODESTES

— La Mode suit la [illegible].

C'est une loi scientifique à laquelle les modistes consentent à reconnaître un fond de vérité.

[illegible] net dès qu'il s'agit des personnes.

— Entre les couturières et nous, disent les modistes, — entre nous et les modistes, disent d'ailleurs les couturières, — il y a un abîme.

Ce sont deux mondes différents qui se côtoient toujours [illegible]



MODISTES — MODESTES

— La Mode suit la Couture.

C'est une loi scientifique à laquelle les modistes consentent à reconnaître un fond de vérité.

Seulement, cette sorte de préséance admise, dans une certaine mesure, en ce qui concerne les travaux, s'arrête tout net dès qu'il s'agit des personnes.

— Entre les couturières et nous, disent les modistes, — entre nous et les modistes, disent d'ailleurs les couturières, — il y a un abîme.

Ce sont deux mondes différents qui se côtoient toujours sans jamais se mêler. Ce sont deux empires limitrophes entre

lesquels existent des relations continues, nécessaires, mais habités par des races qui n'ont rien de commun.

Tâchons d'élucider ces deux graves questions et de montrer que les différences ne reposent pas, comme pourraient le supposer les profanes, sur des pointes d'aiguilles.

« La Mode suit la Couture », cela s'explique assez bien tout d'abord. C'est-à-dire que la coiffure sera déterminée par la toilette, que le chapeau sera le complément et le couronnement de la robe, la touche suprême, le rehaut victorieux et définitif, qui ne pourra être décidé qu'en dernier lieu, après que tout le savant artifice du costume aura été arrêté et réglé dans ses moindres linéaments. C'est une collaboration séparée, d'une nature toute particulière, entre les deux éléments de laquelle est réservée une part pour le hasard. Un troisième élément arrive et établit l'harmonie entre les deux inspirations qui avaient travaillé sans se consulter, mais sans toutefois s'ignorer. Ce troisième élément, c'est la personne féminine et son caprice. De ce jeu perpétuel entre trois fantaisies naissent tous les charmes de l'imprévu unis à toute la logique de la nature.

Les salons de couture sont visités par la Parisienne surtout dans les premiers jours de la semaine. Les salons des modistes sont sensiblement plus animés pendant les derniers jours. L'élégante *explique* sa robe à la modiste, et celle-ci exercera son imagination sur ces données encore un peu flottantes, jusqu'à ce que l'éclair génial jaillisse de discussions parfois longues et de délicats essais. Au début de chaque saison, tout artiste ès élégances doit sentir et connaître ce qui est dans l'air, ayant contribué à créer lui-même ce courant spécial. Ici, les phénomènes les plus mystérieux, les plus subtils et les plus inexplicables se produisent. Couturières,

modistes et élégantes sont en même temps actives et passives, toutes-puissantes et influencées, dégageant un fluide et le subissant à la fois. Elles sont d'accord dans l'ensemble sans s'être consultées sur les détails, et c'est l'ensemble qui constitue la grande ligne, l'orientation générale des modes, tandis que le jeu infini des détails donne le caractère et le prix à chaque personnalité. Rien n'est plus attrayant que cette unité dans la diversité, et en même temps rien de plus conforme aux lois naturelles. Il en est des principaux courants de la fashion comme des grandes variations atmosphériques : tous en subissent les influences et chacun les subit à sa manière. Si donc la Mode suit la Couture, c'est sans action directe, tyrannique de l'une sur l'autre, mais d'instinct quasi infaillible, et de libre inspiration.

Elle la suit — mais c'est parce qu'elle le veut bien !

A la rigueur, elle pourrait ne pas la suivre, puisque, sauf certains cas déterminés, la femme ne sait pas d'avance quel oiseau se posera sur sa tête, quelles fleurs écloront parmi ses cheveux, si sa robe Empire comportera un chapeau Rembrandt, ou si un costume inspiré du XVI[e] siècle n'exigera pas impérieusement de se marier avec une coiffure librement imitée de Gainsborough. Elle ne le sait pas, encore, pour cette autre raison qu'en moyenne, — le spécialiste qui nous a fourni cette indication reconnaît lui-même qu'elle est très approximative, — elle a quatre chapeaux pour une robe, et que ces quatre chapeaux, essentiellement divers, s'arrangent à merveille avec cette même robe, suivant la couleur du temps et les dispositions des nerfs.

La Mode est donc, plus que la couture, un délicieux jeu de hasard, tout en exigeant non moins de volonté, d'invention, de goût, d'art en un mot.

Mais, comme les opérations, les méthodes, les travaux, le milieu ne se ressemblent en aucune façon, il faut, pour exercer cet art, des organisations très différentes, et, au bout de très peu de temps d'exercice, ces différences constituent une seconde et tout autre nature.

Un observateur, même pas très pénétrant, et à plus forte raison l'œil du Parisien exercé, distingue sans hésitation possible, dans la rue, au vol, la modiste de la couturière.

A quoi ? A des riens capitaux. Un peu plus de recherche dans la toilette ; quelque chose d'imperceptiblement plus chiffonné dans le visage, et aussi de plus doux, de plus vaporeux ; enfin, une allure légèrement moins décidée, moins émancipée, moins autoritaire, plus concentrée, plus réservée. La modiste est en général plus féminine encore que la femme, et la couturière un tant soit peu plus virile. La couturière est expansive, la modiste est protocolaire. En tant que femme, la modiste cache son jeu, la couturière est relativement moins capable de dissimulation.

Le nombre même des modistes, sensiblement moins élevé que celui des couturières, leur procure cette agréable illusion qu'elles forment une aristocratie, et, comme elles s'efforcent de le prouver par leur maintien, leur tenue et leur tour d'esprit, l'illusion finit par équivaloir au fait ; l'apparence se fortifie d'une armature de réalité acquise.

Ainsi naissent ces fines et considérables nuances dans la démarche et dans l'abord. Dire qu'une modiste n'a jamais été vue dans la rue sans chapeau, « en cheveux », comme les couturières à l'heure des repas, et avec cette gaîté bruyante, ce besoin d'aller de front en se tenant par le bras, en jetant des moqueries au nez des passants et en se retournant pour voir l'effet produit, serait une vérité d'observation par trop banale.

La modiste n'a d'ailleurs nul besoin d'exubérer dans la rue, puisqu'elle a une discipline et un genre de vie tout autres, et que cette occasion de sortir à midi lui est épargnée.

Mais en la regardant de plus près (sans qu'elle y prenne garde, bien entendu, car elle a une telle soif d'égards qu'un examen trop soutenu serait une offense et ferait de vous un rustaud), vous remarquerez qu'une fois dehors, gantée, chapeautée, trottinant de son pas serré de jeune fille de famille bourgeoise, il n'y a pas à sa jupe le moindre de ces bouts de fil blanc qui échappent plus ou moins volontairement aux couturières sur les leurs. Si toutefois la modiste cousait de fil blanc ses malices, elle s'arrangerait pour que ce soit sur un fond clair, et de façon à tromper le plus fin.

Sans grand effort de patience et de perspicacité, vous découvririez que les moindres détails de la tenue sont plus recherchés, plus précieux, moins sans façon, depuis la chaussure jusqu'à la frisure, et que tout cela accuse un rien de mièvrerie, de formalisme, et pour rien au monde vous ne me feriez dire de prétention.

Une modiste, à qui nous nous permettions de demander, avec une imprudence dont nous ne nous dissimulions pas la gravité, en quoi, à son avis, ses sœurs les modistes se différenciaient de leurs cousines les couturières, nous répondit avec élan et sans la plus faible hésitation — comme surprise un peu :

— Oh! nous sommes bien plus distinguées!

Cette indication formelle nous fut plusieurs fois confirmée par diverses personnes de la Mode d'une façon si catégorique, que nous n'osâmes point soumettre des couturières à la contre-épreuve.

Les jeunes femmes qui eurent la bonté de nous rensei-

gner ainsi ajoutèrent quelques autres traits non moins significatifs. Elles nous dirent, par exemple, que les mannequins de la couture étant fort peu payées et étant douées d'appétits peu en rapport avec leurs honoraires, se jetaient volontiers dans la fête (vraisemblablement pour s'étourdir), tandis que les vendeuses de la mode, qui en même temps essaient elles-mêmes les chapeaux sur leurs têtes charmantes et candides (jusqu'à quel point, personne ne le dira !), étant sensiblement plus rétribuées, étaient forcément « plus sérieuses ». Que la modiste « n'ayant pas un intérieur » serait pour ainsi dire un monstre dans la nature, tandis que cette condition n'est pas rigoureusement exigée des couturières, et que d'elles-mêmes celles-ci se résigneraient au besoin à ignorer ces joies. Que les ouvrières de la mode étant toutes nourries dans la maison de commerce et sur le même pied que les vendeuses, formaient avec elles une plus étroite famille — et que cette famille extérieure leur inspirait tout naturellement le désir de s'en créer une pour leur compte, c'est-à-dire, pour employer le mot sans périphrase, le mot-ultimatum, de se marier.

Telle était l'explication délicate, intime, essentiellement confidentielle et irréprochablement morale que l'on nous donna et que nous vous transmettons avec toute sa valeur.

Cette question du mariage, sur laquelle les couturières auraient plus l'habitude, ou moins la force, ou plus l'urgence, de transiger, serait le but principal des jeunes modistes, et c'est vers ce rêve que s'envoleraient presque toutes leurs pensées pendant que d'une aiguille alerte elles mettent un merle blanc sur la paille. De là toutes les formalités préliminaires qu'elles exigeraient dans les relations de la vie parisienne : présentation, conditions de respectabilité, enfin célébration des unions dans la salle des mariages, à la rigueur

dans la salle d'attente, mais, en dernier ressort, toujours dans les environs de la mairie. De là également, cette réserve dans toute la personne, cette dignité scrupuleusement surveillée, cette susceptibilité exquise, cette horreur des façons trop démonstratives et cette tendance aux opinions moyennes, raisonnables, convenables, que l'on peut constater chez celles mêmes qui, dans leurs ouvrages, manifestent les idées les plus hardies, trahissent l'inspiration artistique la plus exaltée, la plus tumultueuse et la plus excentrique.

Non seulement les tendances, mais les origines aussi seraient d'accord avec ces organisations particulières, ces prédestinations indiscutées. La famille qui *laisse* une jeune fille se mettre dans la mode n'est pas, en général, de la même classe et de la même nature que celle qui *envoie* la sienne dans les ateliers de robes. De petits, mais considérés bourgeois, des employés rangés, ou, dans quelque autre profession régulière et reconnue, des personnes, de toute façon, « ayant des relations », préparent des modistes pour l'avenir.

Aussi la jeune modiste n'ignore jamais les usages du monde, aime les visites cérémonieuses et a un faible pour la vie représentative.

Est-elle instruite, lettrée? Baudelaire a dédié une de ses pièces de vers « à une modiste érudite et sentimentale », et cette pièce est en latin! Cela nous a toujours semblé un paradoxe. En tout cas, si le temps de Baudelaire est trop lointain pour faire une enquête, beaucoup de modistes de notre temps sont sentimentales encore et paraissent érudites. C'est le plus que la discrétion autorise à demander.

Est-elle artiste? La question est trop spéciale et trop complexe pour ne pas être traitée plus au long et à part. Elle est laborieuse et réfléchie, cela est certain, et l'œuvre de ses

mains est trop attrayante pour ne pas souhaiter d'avance que la réponse à cette question soit en grande partie affirmative.

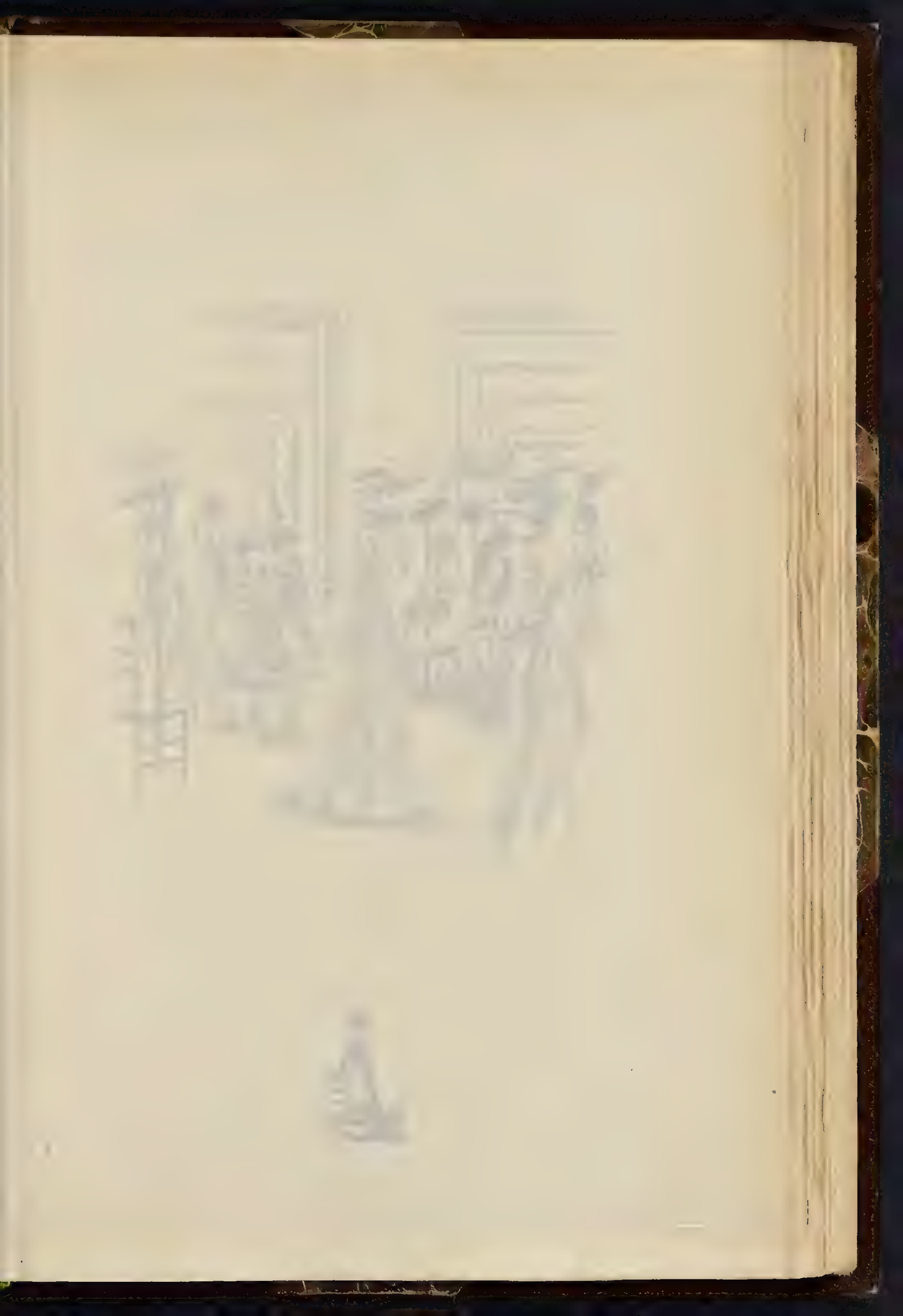
Je dois tout dire, quoique je sente en avoir déjà beaucoup trop dit.

C'est une modiste en personne, et des mieux au courant de ce qui se passe dans sa sphère, qui m'a affirmé que la conception parfaitement décente, bourgeoise, un peu stricte et puritaine de la modiste analysée tout à l'heure, était devenue rétrospective, et que, tout en ayant gardé certains éléments d'exactitude générale, elle avait besoin d'être légèrement revisée et mise à un point plus moderne.

D'après ces dernières informations, la modiste d'aujourd'hui serait infiniment moins intraitable sur les chapitres du Code et plus préoccupée de ceux du Grand-Livre. La corporation contiendrait une proportion infiniment plus notable de petites femmes évaporées, élégantes et si facilement dans le train, qu'elles seraient prêtes, au beau milieu des saisons, à sauter dans celui de Nice ou d'Aix-les-Bains, et de planter là leurs chapeaux, quitte à revenir bien sagement recommencer la saison suivante dans une autre maison de modes... et dans un autre express.

Nous nous arrêtons maintenant là-dessus. En visitant un salon de modistes, nous les étudierons et nous les admirerons évidemment beaucoup mieux que dans la rue.

Le spectacle et l'impression, comparés à ceux d'une grande maison de couture, révèlent, dès l'entrée, un monde, un milieu, des habitudes d'un tout autre genre. Plus de calme, plus d'ordre, mais aussi moins de complexité et des horizons plus restreints. Même dans les moments de cohue, les voix semblent plus douces, moins énervées, moins métal-



[illegible]
que la réponse à cette question soit en grande partie affir-
[illegible]

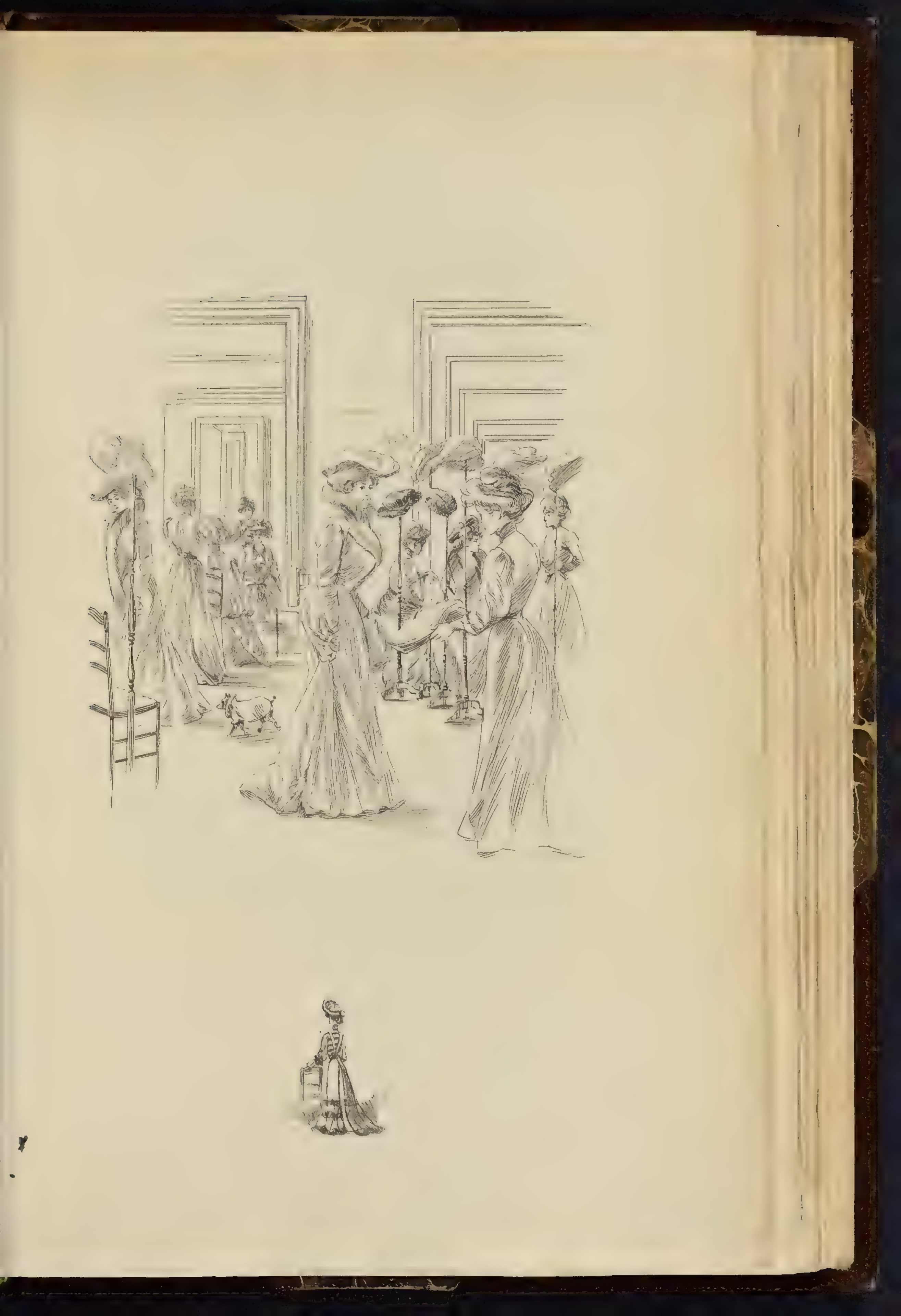
Je dois tout dire, quoique je sente en avoir déjà beaucoup trop dit.

[illegible]
et parure de la mode, [illegible] tout à l'heure, était deve-
[illegible]
ment [illegible] point [illegible].

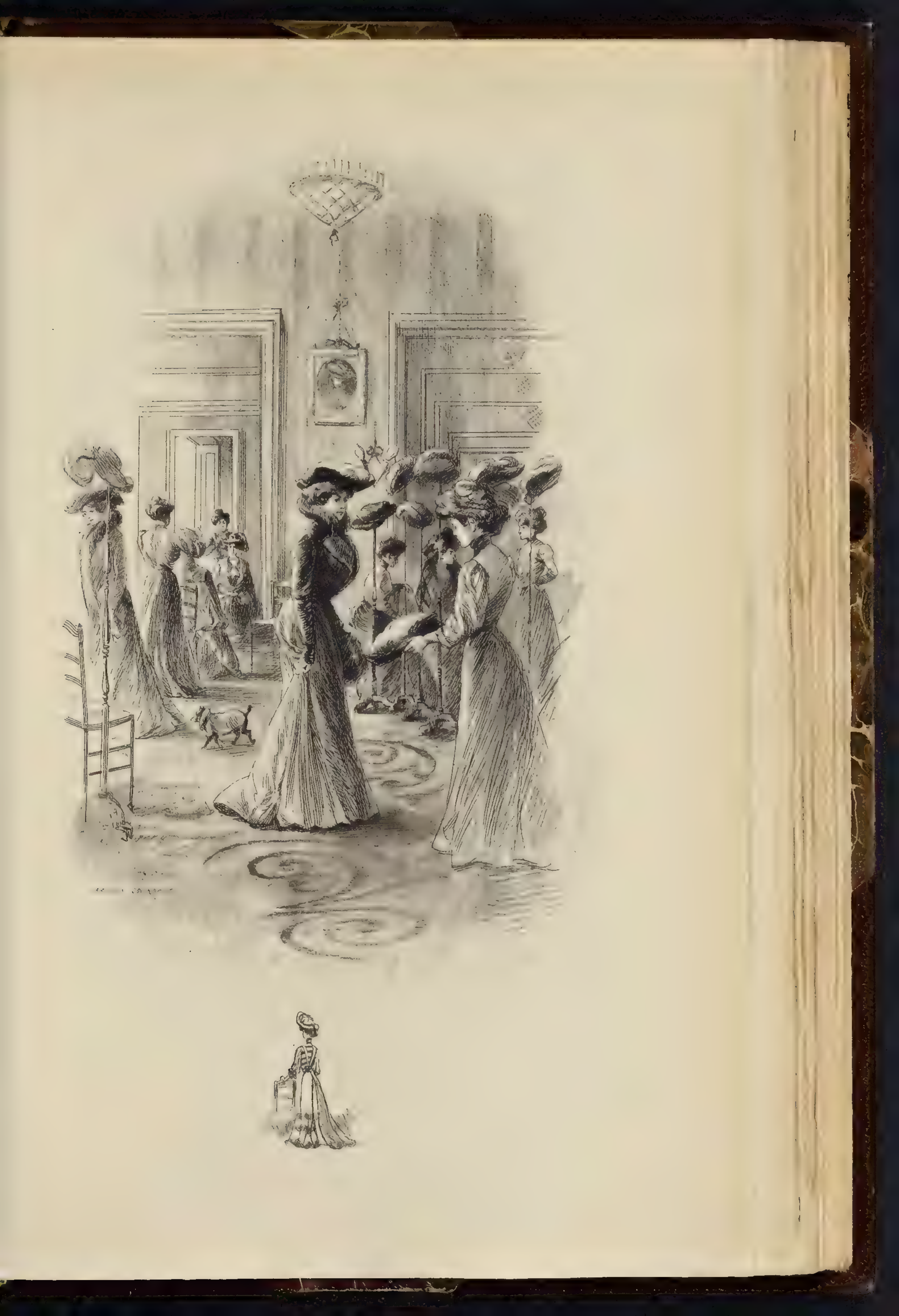
D'après [illegible], la modiste d'aujour-
[illegible]
Code et plus préoccupée de ceux du Grand-Livre. La corpo-
ration contiendrait une proportion infiniment plus notable de petites femmes évaporées, élégantes et si facilement dans le train, qu'elles seraient prêtes, au beau milieu des saisons, à sauter dans celui de Nice ou d'Aix-les-Bains, et de planter là leurs chapeaux, quitte à revenir bien sagement recommencer la saison suivante dans une autre maison de modes... et dans un autre express.

Nous nous arrêtons maintenant là-dessus. En visitant
[illegible]
rerons évidemment beaucoup mieux que dans la rue.

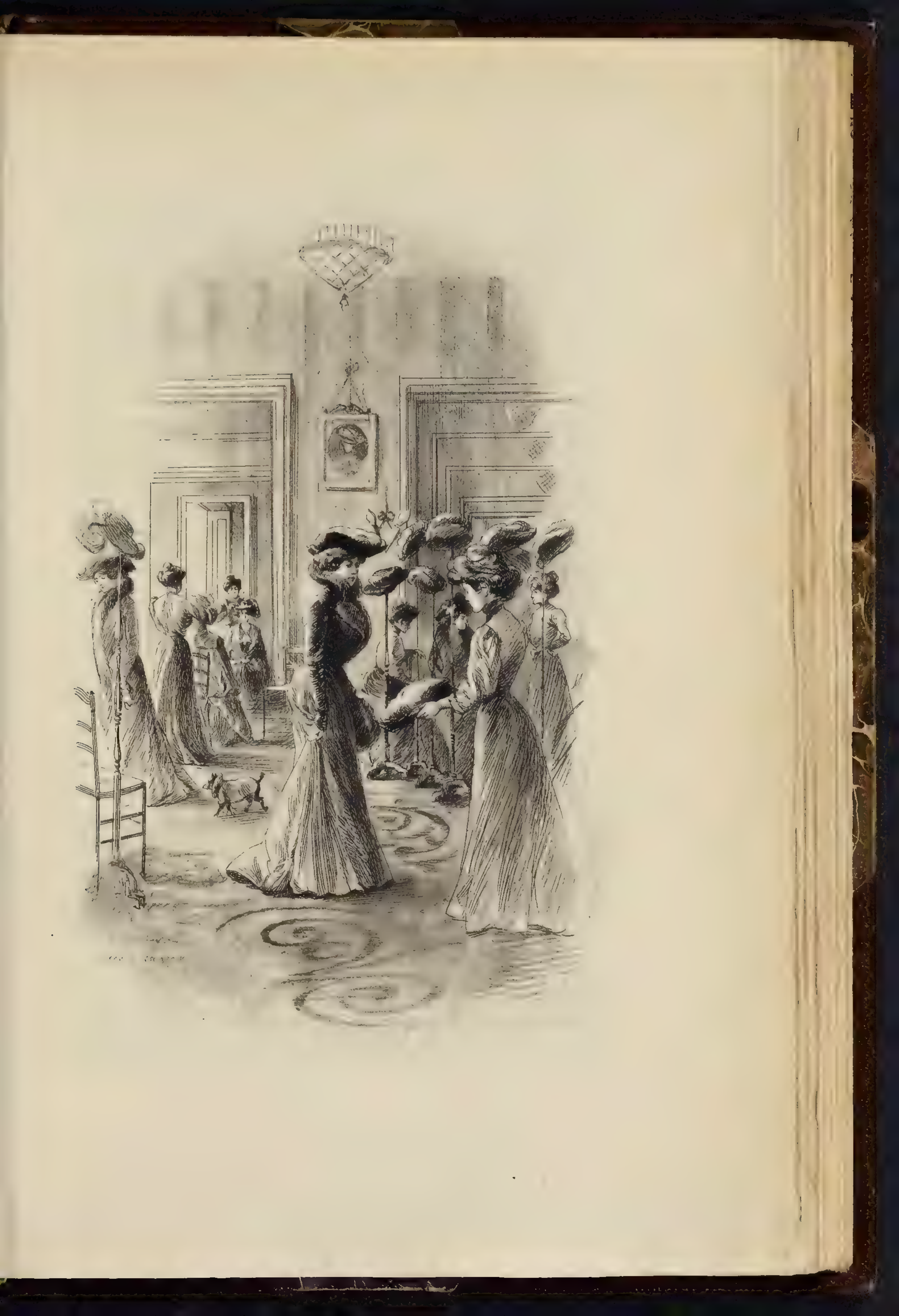
[illegible]
grande maison de couture, révèlent, dès l'entrée, un monde, un milieu, des habitudes d'un tout autre genre. Plus de calme, plus d'ordre, mais aussi moins de complexité et des horizons plus restreints. Même dans les moments de cohue, les voix semblent plus douces, moins énervées, moins métal-











liquement impérieuses, et le mouvement général plus discret, plus étouffé. C'est au contraire quand le salon de la modiste ne contient qu'une cliente ou deux que la conversation devient plus nerveuse et que la voix monte à un diapason plus sonore et plus aigu.

Généralement, à l'entrée, une pièce de dimensions moyennes où se tiennent, penchées sur une table ou perchées dans une tribune, deux ou trois femmes d'âges divers et aussi d'âges indéterminés, mais tranquilles, sérieuses, appliquées, très soignées de leur personne, à l'accueil courtois, mais un peu interrogateur; caissières, teneuses de livres, chargées des relations immédiates avec le dehors, ou parfois des habitantes des régions plus profondes venues faire un bout de causette près de la porte, donner quelques instructions urgentes ou dire avec le plus grand sang-froid quelque potin fraîchement éclos, quelque doucereuse rosserie. Ce décor initial se complète de divers accessoires, des chaises ou des banquettes, un groom, des cartons à chapeaux.

Cette première zone franchie, on se trouve dans les salons. Ils sont, la plupart du temps, en petit nombre, deux ou trois au plus, et, à part des exceptions que nous noterons, d'un aspect plus simple et plus pratique, pour ne pas dire plus froid, que réellement somptueux. Il est évident que les œuvres exposées doivent être le principal ornement et ne supportent pas de rivalités. Des glaces, cependant, beaucoup de glaces, mais ce n'est pas pour diminuer le caractère utilitaire de l'ameublement, et elles ne font au contraire que multiplier les chapeaux et le vide qui les fait valoir.

Ils sont là, alignés, perchés sur des pieds, qui les mettent en moyenne à la hauteur d'une chevelure féminine, c'est-à-dire à peu près au niveau des yeux, ou des lèvres, d'un homme

de grandeur normale. Ces pieds sont les mêmes partout : une grêle tige se dressant sur trois pattes et terminée par un champignon ; ils sont tous faits du même palissandre, ou du même bois laqué blanc, et c'est à croire que c'est la même forêt qui les produit, en vertu d'un monopole, depuis des temps immémoriaux. La tige de ces utiles et vilains accessoires est généralement une sorte de colonnette torse. Pourquoi torse? Pourquoi pas simplement unie? Il n'y a que deux raisons plausibles : ou bien parce que les modistes la trouvent plus jolie et plus impressionnante ainsi, ou parce qu'elle pousse comme cela.

Souvent, ces salons où l'on est accueilli par des jeunes femmes discrètes, douces, cérémonieuses sans raideur, jolies sans éclat tapageur, et par une pépinière de baguettes tordues sur lesquelles éclôt toute une flore et toute une faune, parterre et volière mélangés, ces salons, disons-nous, correspondent directement avec les ateliers, soit par une baie ou une porte ouverte, soit par quelque cloison de glaces sans tain qui permet de voir le plus gai fouillis de chiffons éclatants, le plus aimable groupement de têtes penchées sur l'ouvrage, avec, çà et là, l'éclair vivement dardé de grands yeux à la fois veloutés et brillants.

C'est le « Travail », comme les modistes appelent l'atelier. Le travail qui, ici, n'est pas mystérieux et caché comme dans les ruches de la couture, mais de plain-pied avec l'exposition et la vente, toujours prêt à s'interrompre, à se montrer à un point quelconque de son évolution, en vue de retouches immédiates, de caprices subits. Lors même que le travail n'est pas aussi visible, dans certaines maisons, l'on sent qu'il palpite derrière la cloison voisine, et d'ailleurs dans quelqu'une des pièces du « salon » on découvre toujours bien une ou deux premières, flanquées de leurs apprêteuses,

qui, dans un coin, fiévreusement, démolissent ou rectifient.

La maîtresse de la maison ou les directrices qui la suppléent ou la remplacent sont ici toujours présentes. Elles animent tout l'organisme à la fois, ayant tout à la portée de la main et du regard. Tout cela est plus restreint que dans la couture, plus tassé, plus tenu et plus intime en même temps. La plus grande maison de modes tient dans un spacieux appartement, et le régiment le plus nombreux se compose à peine d'une centaine de personnes.

Seule, la manutention est inaccessible au regard. Elle est située dans la partie la plus reculée, et jalousement gardée par des sujets d'une race un peu différente, et qui, s'ils n'ont pas l'apparence des dragons gardiens de trésors, en ont du moins pris le caractère. A part cette officine réservée, il n'y a pas de mystère dans une maison de modes, ou du moins il ne semble pas y en avoir.

A la différence de l'autre industrie, les hiérarchies paraissent moins tranchées et les caractères des divers emplois sont moins aisément perceptibles. Il n'y a pas, tout d'abord, de division en vendeuses et en mannequins, puisque les mêmes personnes, à peu près, vendent et essaient elles-mêmes. Et, de plus, entre celles qui travaillent et celles qui vendent, il n'y a pour ainsi dire pas non plus de signes distinctifs bien prononcés puisque, à toute occasion, une de ces jeunes filles, de même race, de même allure, de même éducation technique, de mêmes aptitudes, sinon chargée des mêmes besognes, peut être appelée à passer d'un service à l'autre.

Entre les diaphanes ou correctes vendeuses glissant comme des ombres sur les parquets cirés, et les travailleuses doucement bourdonnantes (sauf aux heures d'arrivée et de départ où elles se rattrapent), trottinent les apprenties,

muettes, timides, avec des allures de petites enfants bien sages, et s'exerçant déjà à leurs façons futures de modistes pour de vrai, c'est-à-dire à un rôle d'eau qui dort.

Dans les coins des salons, par petits groupes, s'isolant de leur mieux au milieu du vide, vendeuses et clientes s'attardent en graves conversations, accompagnées de gestes élégants, étudiés, de murmures caressants et flatteurs que de temps à autre vient ranimer la dirigeante, de son entrain voulu et de sa cordialité savamment mesurée.

Parmi ces fleurs artificielles et ces glaces et ces souples silhouettes, c'est-à-dire dans une harmonieuse réunion d'êtres et d'objets chatoyants, brillants et que la plus élémentaire sagesse recommande de ne pas analyser, l'homme fait tache, et il est réellement le sexe laid.

Ici, bien plus que dans la couture, on sent qu'on est chez les femmes et que les femmes sont chez elles.



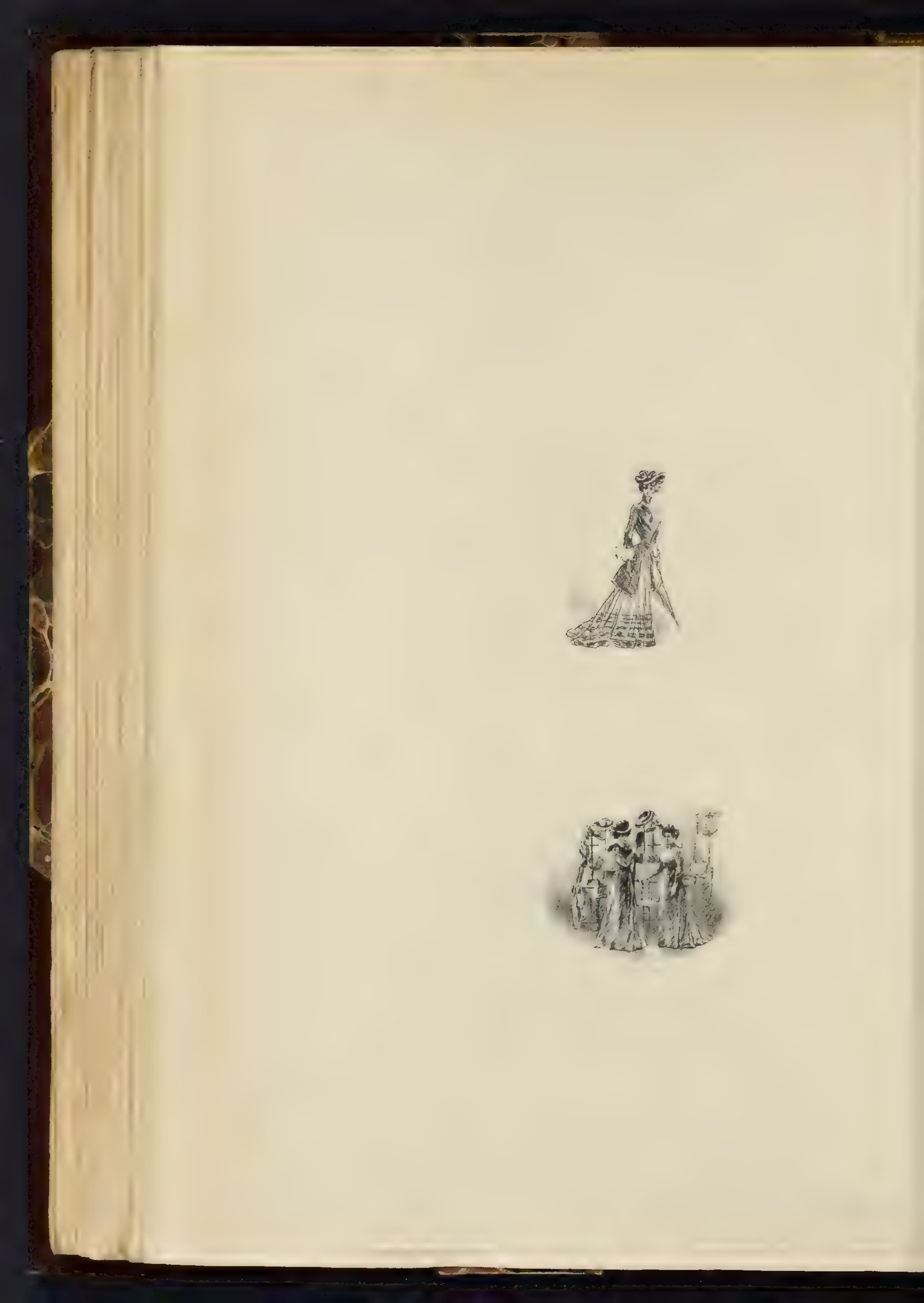
muettes, timides, avec des allures de petites enfants bien sages, et s'exerçant déjà à leurs façons futures de modiste pour de vrai, c'est-à-dire à un rôle d'eau qui dort.

[illegible]

leur mieux au milieu du vide, vendeuses et clientes s'attardent en graves conversations, accompagnées de gestes élégants, étudiés, de murmures caressants et flatteurs que de temps à [illegible] sa cordialité [illegible] ment [illegible].

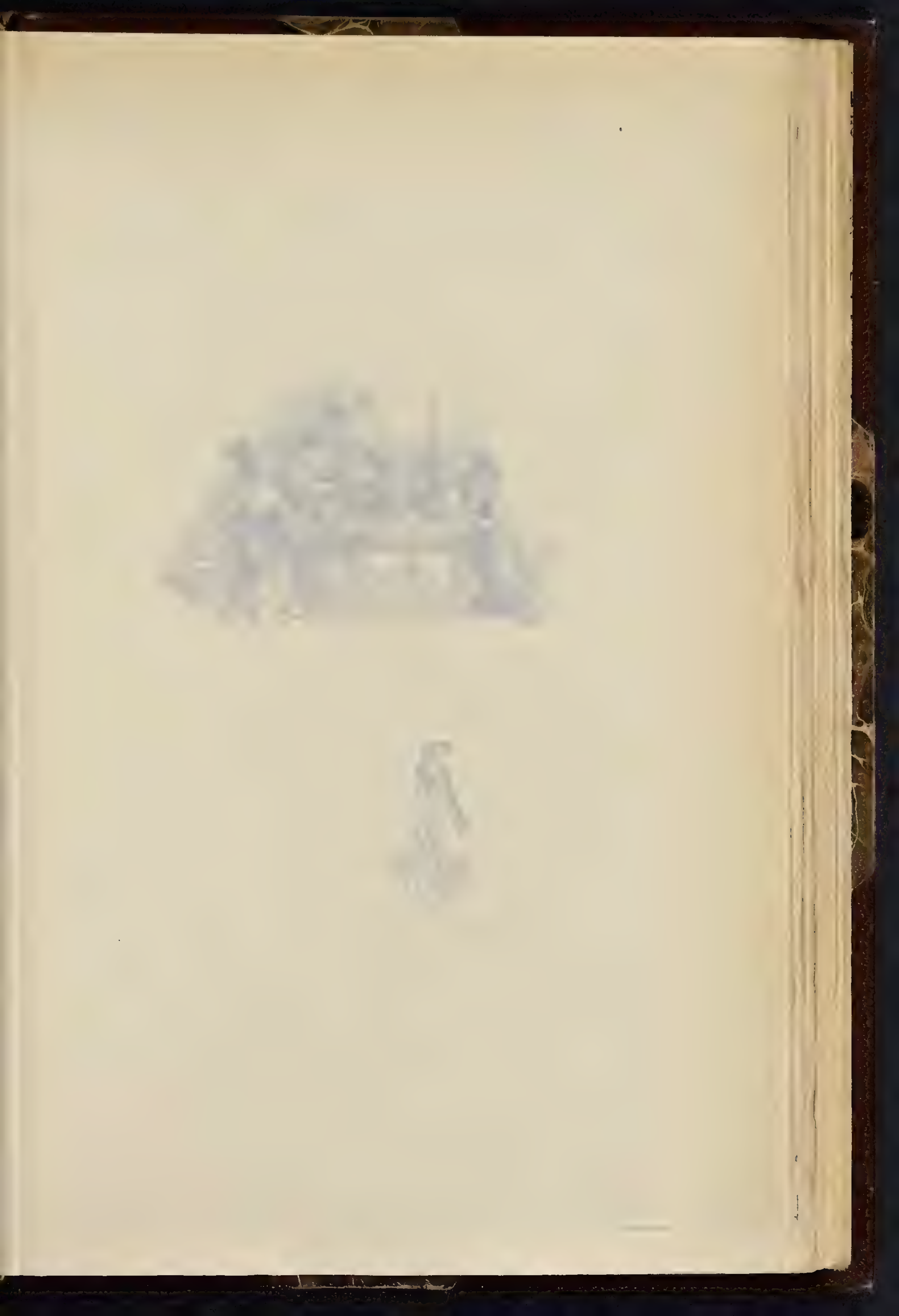
Parmi ces [illegible] et ces glaces et ces souples silhouettes, [illegible] réunion d'êtres et d'objets chatoyants, brillants et que la plus élémentaire sagesse recommande de ne pas analyser. L'homme fait tache, et il est ré[illegible]

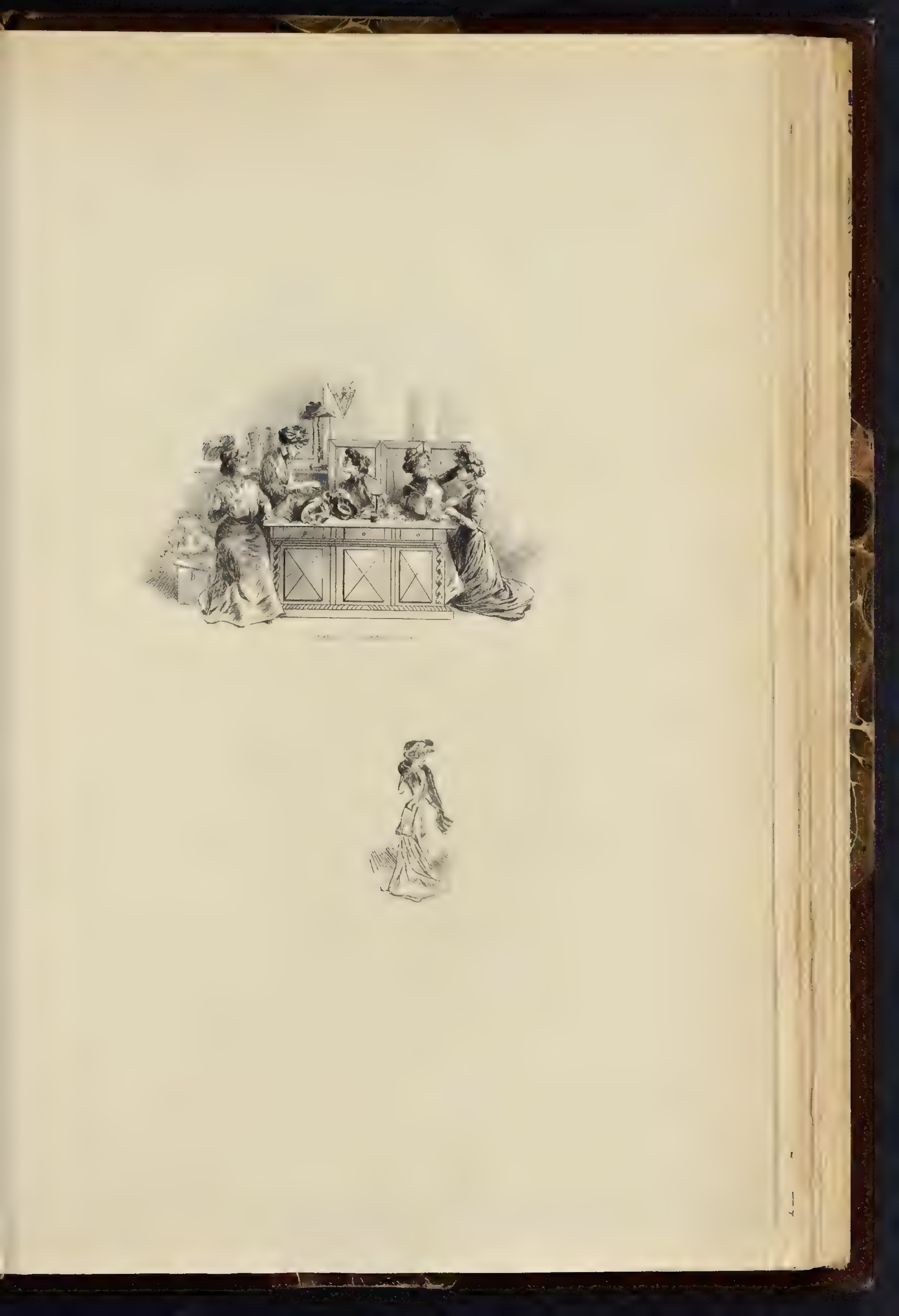
[illegible] les femmes et que les femmes sont chez elles.











[illegible]ON D'UN CHAPEAU

Nous avons connu de grands artistes qui avaient les goûts [illegible] ce mot pour exprimer l'absence de recherche savante et d'harmonie raffinée. Les meubles les plus aff[illegible]eux, les tentures les plus banales semblaient non seulement leur suffire, mais leur [illegible] d'autres. Trait plus invraisemblable et moins facile à com[illegible] ou une gravure à leur muraille, l'objet était du plus mauvais goût et la gravure de la trivialité la plus déconcertante.

P[illegible]urtant, c'étaient de vrais, d'incontestables artistes, d'ad-



ÉCLOSION D'UN CHAPEAU

Nous avons connu de grands artistes qui avaient les goûts et habitaient les logis les plus bourgeois, au sens où l'on prend ce mot pour exprimer l'absence de recherche savante et d'harmonie raffinée. Les meubles les plus affreux, les tentures les plus banales semblaient non seulement leur suffire, mais leur plaire. Ils n'étaient même pas informés qu'il en pût exister d'autres. Trait plus invraisemblable et moins facile à comprendre ; si d'aventure un objet se trouvait sur leur cheminée, ou une gravure à leur muraille, l'objet était du plus mauvais goût et la gravure de la trivialité la plus déconcertante.

Pourtant, c'étaient de vrais, d'incontestables artistes, d'ad-

mirables inventeurs, qui, de plus, mettaient dans leur œuvre un raffinement exquis, créaient même des courants de délicatesses inédites. La production de leur cerveau et de leurs mains leur suffisait. Ils n'avaient pas besoin de s'entourer d'un beau décor matériel, puisqu'ils portaient en eux-mêmes le rêve d'un bien plus beau encore. Peut-être même la laideur et la vulgarité qui nous choquaient étaient-elles pour eux si indifférentes, si profondément loin de leur esprit qu'elles leur apportaient une sorte de repos. Enfin, comme dans la vie et dans la pensée, tout n'est que prétextes et points de départ, il est possible qu'ils découvraient, entre ces choses affligeantes et leur œuvre sublime, des rapports qui échappaient aux autres yeux et dont on n'avait pas le droit de leur demander compte.

Si, d'ailleurs, il n'en était pas ainsi, les souverains logés dans les plus riches palais seraient les poètes les plus magnifiques, et l'inspiration des grands artistes de demain serait à jamais étouffée lorsqu'ils sont contraints de se loger dans de hideux garnis.

Ces considérations supérieures répondent à la question que nous nous étions posée il y a un moment : la modiste est-elle douée du sentiment de l'art?

Oui, sans discussion possible, dans ses créations et dans la façon dont elle les accomplit. Non, en général, dans ses goûts personnels pour tout ce qui n'est pas le brillant produit de son imagination et de ses doigts.

La modiste passe pour préférer ce qui est net, soigné et mièvrement fignolé, à ce qui est d'une beauté fruste et d'une forte simplicité. Elle aime mieux le gentil que le beau, le clinquant que le rare, et le sentiment que la passion. Elle se tient dans les régions moyennes de l'esprit, du rêve et de l'amour. Elle est élégiaque et raisonnable. Son élégance personnelle

est elle-même menue, réservée, correcte. Son intérieur, cet intérieur auquel elle tient tant et dont elle est si légitimement fière, contiendra beaucoup de petites franfreluches voyantes, de bibelots parfaitement mignons et laids. Les exceptions ne feraient que confirmer la règle, et l'on compterait sur les doigts celles qui ne préfèrent pas une belle chromo, pourvu qu'il y règne le plus de « grâce » possible, à la plus sobre et à la plus forte œuvre d'art.

Elles ont cependant une joie et un instinct d'artistes à inventer et à réaliser les caprices les plus imprévus, les plus heureux et les plus parfaitement raffinés. Celles qui créent dans l'exaltation, dans une sorte d'enthousiasme lyrique, comme certaines modistes de l'ancienne école, sont devenues certainement assez rares, si même il en existe encore — mais il n'en est pour ainsi dire pas une qui, à un degré quelconque, travaille sans plaisir.

L'intérêt qu'elles prennent à leur besogne est d'autant plus grand que la tâche est moins divisée, que ses divisions mêmes sont plus rapprochées, et même en communication constante, enfin que les résultats sont plus immédiats que dans tout autre art de la parure.

Un chapeau, lorsque le principe en est trouvé, germe, pousse et éclôt en trois ou quatre heures. Quel jardinier serait assez indifférent, assez insensible, pour ne pas s'intéresser malgré lui à une fleur qui se développerait ainsi à vue d'œil?

La *première* invente les modèles nouveaux; la *formière* construit l'armature générale de l'objet; l'*apprêteuse* revêt ce squelette de tout ce qui constitue sa matière visible et sa couleur fondamentale; la *garnisseuse* achève de donner la vie en jetant là-dessus tout ce qu'il y a d'original, de caractéristique et de précieux dans l'ornementation.

Tels sont les quatre degrés, sans plus, de la genèse de ces fragiles fantaisies. Les opérations se poursuivent d'une manière continue, et comme coude à coude ; ces collaboratrices ne se perdent jamais de vue, et l'œuvre souvent revient de l'une à l'autre pour atteindre sa perfection. Encore cela se passe-t-il ainsi dans les maisons où une tombée d'affaires considérable exige une exécution plus rapide. Mais, dans d'autres, cette séparation si simple peut se trouver encore simplifiée, soit que l'apprêteuse se charge aussi des formes, soit que la première garnisse elle-même les chapeaux apprêtés sur son indication.

Chacune de ces ouvrières est exquise à voir travailler en son genre, tant elle met de grâce, d'application et de décision dans chacun de ses mouvements. Il n'est jusqu'à la formière, qui cependant opère sur les matières les plus ingrates, sparterie, mousselines raides, cartilages du squelette, comme le laiton en est le système osseux, qui ne soit en sa partie une artiste. Sa tâche même est des plus importantes, puisque, comme dans toute œuvre d'art, la première condition de la réussite est une construction solide et un mouvement juste. Le *mouvement*, les modistes emploient fréquemment ce terme si bien choisi et si complet, lorsqu'il s'agit de la forme qu'elles ont donnée à une de leurs ébauches. Dans un mouvement de ces armatures, on peut mettre infiniment d'esprit ou d'audace, de souplesse ou de vigueur. Ce sont même, jusqu'à un certain point, l'allure de ces lignes principales et le choix des directions, qui font, soit dans la simplicité, soit dans la crânerie, reconnaître le *genre* des maisons différentes, plus encore que les garnitures elles-mêmes.

L'apprêteuse n'est pas moins remarquable par ses aptitudes multiples, son habileté à préparer les fonds du tableau.

Les tissus les plus divers, les matériaux les plus imprévus, passent entre ses mains et leur obéissent à miracle, depuis les plus fragiles toiles d'araignées des tulles, jusqu'aux draps les plus feutrés, les velours les plus épais, les fourrures les plus sauvages, sans que les premiers perdent rien de leur aérienne fraîcheur, et la résistance acharnée des autres se trouvant à la fin assouplie. Il est de ces tissus qu'un souffle ferait, croit-on, évaporer, et il en est qui cassent hargneusement les aiguilles. L'apprêteuse se fait un jeu de tout cela ; l'étoffe est tendue comme une peau vivante sur une ferme musculature, ou, par des fronces d'une délicatesse indicible, elle devient comme une matière nouvelle, que la machine n'aurait jamais pu réaliser.

Quant à la garnisseuse, il me paraît que son talent a moins besoin d'être souligné et expliqué, car est-il un être un peu civilisé qui n'ait admiré au moins une fois en sa vie, quelles harmonies audacieuses et féeriques viennent se jouer sur une tête parisienne, avec quelle frémissante sensibilité est attachée une branche de fleurs, avec quel enjouement et quelle profonde observation de la vie un oiseau se repose ou veut s'envoler, caressant, indépendant ou batailleur? D'une façon de garnir heureuse dépend toute l'expression d'une femme.

Chapeaux-menaces, chapeaux-promesses, chapeaux-ironies, et même chapeaux-fidélités, le chapeau, grâce à la triple complicité de la formière, de l'apprêteuse et de la garnisseuse, est encore le meilleur déguisement que la Parisienne ait trouvé, masque du cerveau qui transforme la physionomie en laissant à découvert le visage. Elle n'a même pas le besoin de feindre alors, puisque c'est le chapeau qui nous parle et qui nous fascine.

Dire que les modistes sont des artistes véritables, en pré-

sence de tels travaux et de tels résultats, n'est donc pas suffisant. Elles tiennent en même temps du poète par l'imagination, et de la sorcière par les prestiges.

Mais si celles qui exécutent ainsi sous une direction donnée méritent de tels compliments (qui nous feront, espérons-le, pardonner nos quelques velléités d'indiscrétion et de médisance), que faut-il donc dire de celles qui *inventent* ces idées si poétiques, conçoivent ces arrangements, osent ces harmonies ?

Le point de départ est souvent très curieux. De même que les couturières, les modistes se documentent. Elles ne trouvent pas tout forcément dans leur rêve, et il leur est utile souvent de rencontrer un précédent à interpréter, c'est-à-dire à métamorphoser. Le travail de l'esprit se retrouve pareil à l'illusion de presque tout artiste : croyant innover, on recommence ; croyant s'inspirer d'une idée on en invente une autre, et recommencement ou transcription sont tous deux *nouveaux,* puisqu'ils émanent d'une créature qui n'avait pas encore dit cette même chose, avec son propre tempérament.

Or, au cabinet des Estampes, par exemple, ou dans les recueils de modes passées où elles s'approvisionnent de prétextes, elles ont une façon à elles d'interpréter les formes et les ornementations des temps écoulés. Elles les comprennent à travers leur chiffonnage et la conception *technique* qu'elles se sont faite des grandes figures de l'histoire et des arts. Il est certain que Henri III, Henri IV, Louis XIII, Rubens, Mme Vigée-Lebrun, Gainsborough, Marie-Antoinette, ont leur particulière estime au point de vue de la mode. Par les chapeaux que les uns ont portés, que les autres ont inventés ou dépeints, ce sont presque des confrères.

Il est à remarquer, toutefois, que l'esprit pratique des mo-

distes, leur besoin de voir les choses expliquées par les ressources précises du métier, leur font préférer aux œuvres des plus grands maîtres les gravures de modes lorsque l'époque en fournit. Elles ont même quelque difficulté à *lire*, à ce point de vue, les œuvres d'art qui pourraient les inspirer. Ce n'est pas assez réalisé pour elles, et nous n'avons pas à nous en étonner, puisque, pour tout artiste véritablement savant en son métier, ainsi que cela devrait toujours être, il n'y a pas de différence entre ce qui n'est qu'intentionnel et ce qui est incompréhensible.

Parmi les maîtres, toutefois, il en est qu'elles comprennent mieux, ou qui étaient mieux faits pour les comprendre. Ainsi Gainsborough, nommé plus haut, est un favori, et Lawrence, qui a peint aussi de très belles coiffures, est dédaigné ou inconnu. D'autres exemples pourraient être cités parmi les contemporains. Nous avons entendu dire : « Un Gandara en feutre rose. » Jamais un Delacroix, ni un Puvis de Chavannes.

Mais ces documents plus ou moins librement interprétés ne sont que la matière première de la nouveauté, et ceci ne nous renseigne pas encore sur la faculté artistique proprement dite des modistes, et la façon dont elle agit.

Une des plus habiles modistes de Paris m'a exprimé sa pensée à peu près ainsi qu'il suit, ou du moins, après diverses explications, nous sommes arrivés à ceci :

— Je ne puis créer qu'en travaillant. De même que certains orateurs ne peuvent penser qu'au fur et à mesure qu'ils parlent, ou certains écrivains ne sentent se préciser et se formuler leurs idées que la plume à la main, j'ai besoin, pour partir sur une première inspiration encore très vague, de tourmenter entre mes mains un morceau de sparterie. Les

idées me viennent pendant que la forme matérielle prend corps et tournure. Alors elles affluent à mesure que mon modèle se complète, elles se modifient jusqu'au dernier moment, et ce n'est que lorsque tout est fait que je sais ce que je voulais faire.

Une autre, non moins réputée, m'a tenu au contraire ce langage :

— Moi, je compose mon chapeau entièrement dans ma tête. J'en arrête tous les éléments, depuis la ligne générale jusqu'au moindre détail de la garniture. Je le vois si nettement que je pourrais le dessiner sans qu'il y manque rien. Alors je n'ai plus qu'à l'exécuter, et lorsqu'il est fini, il est d'une identité absolue avec l'idée que je m'en étais faite.

Une troisième enfin, qui venait d'inventer un modèle auquel les deux autres avaient rendu un hommage d'admiration sur un ton de sincérité que je n'ai pas toujours trouvé dans les éloges des artistes entre eux, avoua que sa méthode était encore différente.

« Elle rêvait à une idée, parfois en se promenant, parfois chez elle, et souvent au moment où elle s'y attendait le moins. Puis, elle la perdait complètement de vue, et un beau jour cela lui revenait, à l'improviste toujours, après cette sorte d'incubation, et, cette fois sous une forme beaucoup plus complète, à tel point qu'elle éprouvait un impérieux besoin de la mettre à exécution. Une de ces idées, qui avait eu un grand succès, lui était revenue au bout de deux ans. »

Je laisse à décider laquelle de ces trois modistes est la plus artiste, car je ne suis pas parvenu à répondre à la question d'une manière qui me satisfaisait.

Ces trois créatrices, véritables types de la « première » en modes, de celle de qui l'on attend chaque saison une trou-

vaille décisive, un charme inédit, ajoutèrent diverses remarques intéressantes. Ces deux-ci, entre autres :

Il y a des idées qui partent trop tôt. Elles déconcertent; elles ne sont pas encore mûres. Reprises un peu plus tard, par exemple au bout d'une ou deux saisons, elles remportent un grand succès; mais ce n'est pas toujours celle qui avait trouvé l'idée qui en profite. Ainsi, dans tous les domaines de la pensée, y compris celui des modes de Paris, il n'est pas toujours bon d'être un précurseur.

Il y a des idées heureuses qui ne réussissent pas autant qu'on l'avait espéré. Tout le monde en fait des éloges, mais avec une certaine hésitation; l'on sent qu'il manque quelque chose. Le chapeau est admiré — mais il ne se vend pas. Un jour, on se décide à l'exécuter dans une autre couleur; alors les clientes n'en veulent plus d'autre. « *On a,* me disent mes trois artistes, *trouvé la nuance prospère.* » Et c'est là encore un principe dont pourraient faire leur profit beaucoup de peintres de notre temps, qui semblent croire que la recherche d'une harmonie déterminée est indifférente au sujet. Qu'ils aillent en apprentissage dans un atelier de modes!

Une bonne première compose son chapeau comme un bon peintre compose son tableau. Elle l'ébauche largement et le finit avec un soin minutieux. Il ne lui manque même pas la palette sur laquelle elle cherche les tons qui conviennent à l'expression de son sentiment et de son rêve; cette palette est la série des carnets d'échantillons d'étoffes multicolores qu'à chaque instant elle consulte, où elle cherche des effets heureux, « des nuances prospères ».

Dans ces conditions, on sent combien une habile première est précieuse. Eh bien, pourtant, si l'on trouve des maisons qui gardent leurs premières pendant de longues années, et

s'en félicitent, il en est qui préfèrent ne point les retenir. Il ne faudrait pas croire que la « première » est naturellement instable et fantasque. Mais certaines s'usent vite sur place, et l'on a constaté au contraire qu'elles se renouvelaient en changeant de maison.

C'est une loi un peu cruelle, mais qui donne de bons résultats, comme beaucoup de choses cruelles dans la nature et dans la vie.

D'une façon générale, on vieillit rapidement dans la Mode, et les modistes âgées sont beaucoup moins nombreuses que les jeunes. Il semble que les étoffes de soie brillantes et insensibles, les fleurs artificielles, merveilleusement délicates et sans parfums, ne s'animent ainsi et ne vivent, qu'en aspirant la fraîcheur ou la vie des charmantes et pauvres femmes qui les assemblent.



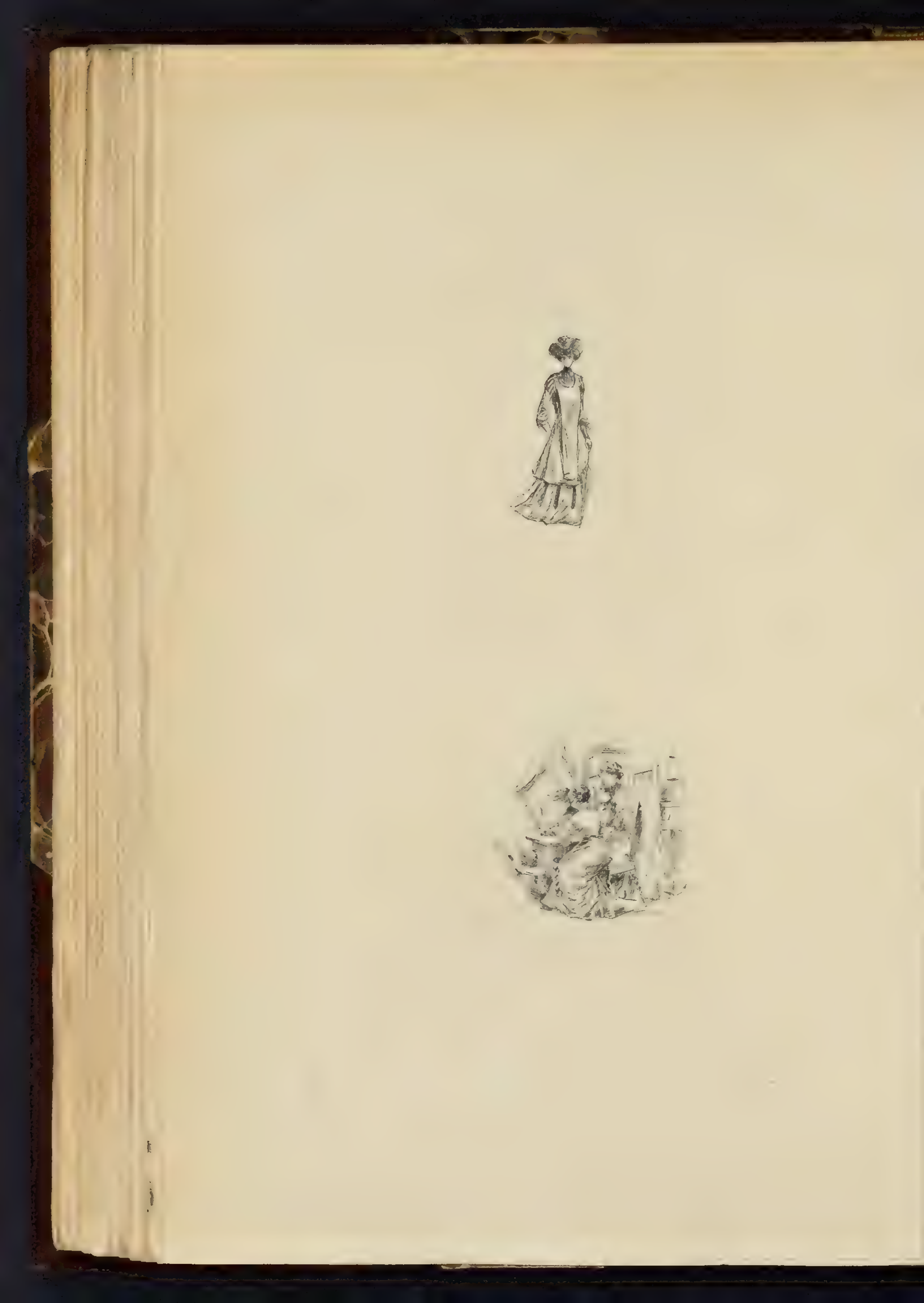
s'en félicitent, il en est qui préfèrent ne point les retenir. Il ne faudrait pas croire que la « première » est naturellement instable et fantasque. Mais certaines s'usent vite sur place, et l'on a constaté au contraire qu'elles se renouvelaient en changeant de maison.

C'est une loi un peu cruelle, mais qui donne de bons résultats, comme beaucoup de choses cruelles dans la nature et dans la vie.

[illegible]

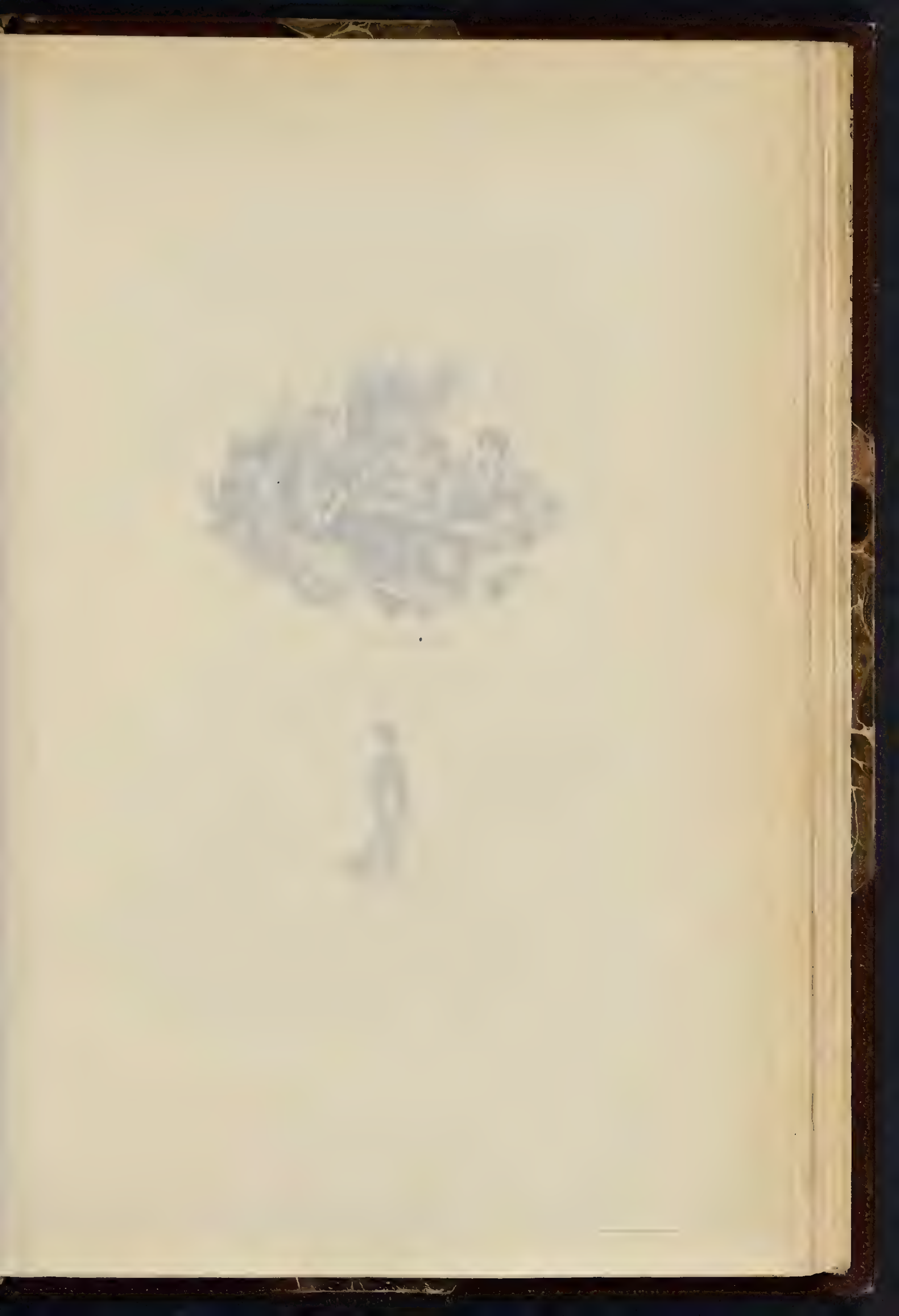
les jeunes. Il semble que les étoffes de soie brillantes et insensibles, les fleurs artificielles, merveilleusement délicates et sans parfums, ne s'animent ainsi et ne vivent, qu'en aspirant [illegible]













Les grandes maisons de modes de Paris ont toutes, d'une [illegible] fières, et leur clientèle spéciale, qu'elles s'efforcent de satisfaire et de retenir.

Dans l'une on nous dit : « Nous coiffons ici la femme du monde, la femme vraiment de distinction et de race : nous avons de très vieilles familles : puis aussi quelques actrices... des théâtres subventionnés, bien entendu... ; et aussi, un peu, oh! très peu, la demi-mondaine. »

Une autre maison : « Nous avons pour cliente la femme très moderne, très chic, celle qui ne recule devant aucune



PARTERRES

Les grandes maisons de modes de Paris ont toutes, d'une façon plus ou moins tranchée, leur *genre* dont elles sont fières, et leur clientèle spéciale, qu'elles s'efforcent de satisfaire et de retenir.

Dans l'une on nous dit : « Nous coiffons ici la femme du monde, la femme vraiment de distinction et de race ; nous avons de très vieilles familles ; puis aussi quelques actrices... des théâtres subventionnés, bien entendu... ; et aussi, un peu, oh ! très peu, la demi-mondaine. »

Une autre maison : « Nous avons pour cliente la femme très moderne, très chic, celle qui ne recule devant aucune

audace en matière de nouveauté; puis quelques dames du monde officiel, beaucoup d'étrangères..., et aussi, naturellement, la demi-mondaine. »

Une autre : « Nous voyons surtout des femmes d'artistes; beaucoup, beaucoup d'actrices..., et, cela va sans dire, la demi-mondaine. »

Une autre : « Notre spécialité est un genre comme il faut, pas tapageur, qui est très apprécié par la bonne clientèle bourgeoise, la femme honnête, en un mot, ou qui tient à le paraître, sans pour cela être un épouvantail. Aussi nous avons, dans une certaine catégorie, également, la demi-mondaine. »

Dans diverses autres maisons, les renseignements que notre curiosité sollicitait ont eu, invariablement, des commencements variés et une fin identique. Nous ne pouvions en conclure qu'à la diversité des genres, et, à la rigueur, à celle des clientèles, bien qu'entre celles-ci, du moins à Paris, il y eût un léger trait d'union.

De fait, les maisons présentent les aspects les plus dissemblables. Comme mécanisme et organisation, presque toutes se ressemblent. Comme physionomie, il n'en est pas deux pareilles.

Celle-ci est des plus célèbres, son « genre » est des plus tranchés et son chiffre d'affaires un des plus considérables. Elle tient dans moins d'une demi-douzaine de pièces pas grandes : deux salons pour la vente; un autre pour le travail, divisé en deux par une cloison; un pour la manutention; un petit réduit pour la fleuriste — et voilà de quoi entretenir le prestige d'une marque, et donner la volée à travers l'ancien et le nouveau monde à une série choisie, mais relativement nombreuse, de chapeaux bien élevés, sobrement fantaisistes et pleins de discernement, qui n'iront se percher



audace en matière de nouveauté; puis quelques dames du monde officiel, beaucoup d'étrangères..., et aussi, naturellement, la demi-mondaine. »

Une autre : « Nous voyons surtout des femmes d'artistes; beaucoup, beaucoup d'actrices..., et, cela va sans dire, la demi-mondaine. »

Une autre : « Notre spécialité est un genre comme il faut, pas tapageur, qui est très apprécié par la bonne clientèle bourgeoise, la femme honnête, en un mot, ou qui tient à le paraître, sans pour cela être un épouvantail. Aussi nous avons, dans une certaine catégorie, également la demi-mondaine. »

[illegible]

notre curiosité sollicitée et eu, [illegible] évidemment, des com-

[illegible]

en conclure qu'à la diversité des genres, et, à la rigueur, à celle des clientèles, bien qu'entre celles-ci, du moins à Paris, il y eût un léger trait d'union.

De fait, les maisons présentent les aspects les plus dissemblables. Comme mécanisme et organisation, presque toutes se ressemblent. Comme physionomie, il n'en est pas [illegible]

Celle-ci est des plus célèbres, son « genre » est des plus tranchés et son chiffre d'affaires un des plus considérables. Elle tient dans moins d'une demi-douzaine de pièces pas grandes : deux salons pour la vente; un autre pour le travail, divisé en deux par une cloison; un pour la manutention; un petit réduit pour la fleuriste — et voilà de quoi entretenir le prestige d'une marque, et donner la volée à travers l'ancien et le nouveau monde à une série choisie, mais relativement nombreuse, de chapeaux bien élevés, sobrement fantaisistes et pleins de discernement, qui n'iront se percher









que sur des têtes considérées. Les deux petits salons de vente sont, avec leur tonalité gris verdâtre et leur boiserie de chêne, d'une discrétion terne et froide, comme une étude de notaire. Ou, plus exactement, ils sont comme le Café Anglais de la Mode. Ils doivent leur atmosphère d'élégance et d'un féminisme de bon ton aux vendeuses et aux visiteuses, qui y déploient un mouvement pondéré, étudié, genre Comédie-Française, puis aux chapeaux, en petit nombre, qu'avec leurs tons vifs et leurs formes simplifiées, on aurait envie d'appeler des chapeaux de diction. Je note une particularité assez rare du travail : les apprêteuses forment un groupe et les garnisseuses un autre, séparés par cette barrière, encore plus que cloison, qui divise la salle sans en isoler complètement les deux parties, ni en hauteur ni en communication. C'est un double chœur alterné, au lieu du complexe mélange de voix des autres ateliers.

Non moins illustre, et même d'une illustration plus ancienne en date, en voici une qui n'est pas du tout dans ce ton. Semblable à cette grande maison de couture que nous décrivions plus haut, elle a conservé le mobilier sévère, essentiellement commercial de sa fondation, se faisant une solide coquetterie d'affirmer une vie intense sans se donner des airs rajeunis. Tonalités sombres, armoires de palissandre à hauts et étroits panneaux de glaces; mobilier qui préfère n'avoir pas de style plutôt que d'en avoir un faux. Mais, d'autre part, dans le principal salon qui est assez vaste, c'est une impression de fête, de profusion et de joie, causée par une corbeille, un parterre de modèles, en quantité telle et tellement serrés que l'œil ne sait où se fixer dans ce fleurissement crépitant. On veut, c'est évident, montrer que l'on est la maison d'où la nouveauté s'épand en bouillonnant, où toute

considération cède à celle de créer sans cesse beaucoup de chapeaux, de beaux chapeaux allègres, éblouissants et conquérants.

Cette autre fait découler toute la Mode du théâtre ou y rapporte sa principale préoccupation, le théâtre lançant la Mode et la Mode pouvant s'alimenter largement du théâtre. Elle reçoit, naturellement, comme les autres, l'ubiquiste « demi-mondaine », mais l'Actrice, surtout, a les honneurs de ces petits salons blancs, brillants, menus, mignards et fignolés comme les décors des comédies de genre au Gymnase ou à l'Athénée. Partout, aux murs, où l'on peut trouver un espace entre les glaces, des photographies de célébrités théâtrales, encadrées, dédicacées, lyriques. Une ingénue dit ingénument, mais non sans le sens de la flatterie, que « la pièce fut un four, mais le chapeau un succès ». Une divette « jure une fidélité éternelle à sa modiste »..., qui, du reste, laisse entendre, en montrant ce portrait, que la dédicace ne fut pas un engagement. Une autre encore, costumée en supérieure de couvent dans quelque opérette, « donne sa bénédiction » à celle qui la coiffa. Enfin, cent de ces traits brillants et factices, éphémères, mais pleins d'élan, apprêtés et séduisants comme ces aimables salons à petits recoins tapissés de glaces, comme le théâtre, comme la Mode elle-même.

Ailleurs, la prédominance de la nécessaire et universelle « demi-mondaine » s'affirme cette fois catégoriquement dans le style de l'ameublement, très recherché et très impersonnel, le laquage des boiseries blanches (toujours blanches, la mode ayant chipé à l'innocence sa couleur emblématique), enfin dans un je ne sais quoi qui n'est *plus* le théâtre, et qui est capiteux, élégant et sans intimité. Le genre est à souhait provocant, exagéré de lignes et d'harmonies, mais chic en

diable. Les vendeuses conservent une tenue simple, un maintien réservé qui contrastent de façon piquante avec les froufrous tapageurs, les airs violemment grande dame, les cheveux trop blonds, trop noirs ou trop feu, des visiteuses.

Une dernière physionomie, pour ne pas multiplier ces tableaux si variables et ne garder un souvenir que des plus tranchés. C'est la maison de grande allure quant au décor, de grande élégance quant aux produits, et qui est un peu comme aspect pour la Mode, ce qu'est pour la Couture la maison nouveau jeu et dernier cri que nous avons silhouettée. D'immenses salons blanc et or, aristocratiques, diplomatiques, arrangés à souhait pour une clientèle superlative.

Aux jours de saison et aux heures de la vente, tous ces ministères de la coiffure et des jolis arts s'emplissent de caressants murmures, d'allées et venues vaporeuses, jabotent, papotent et bruissent. Les femmes qui apparaissent là viennent comme en visite de cérémonie, et on les reçoit dans cet esprit, chacune avec les égards spéciaux qui lui sont dus, l'enjouement ou la gravité qu'il faut.

La cliente, assise devant une glace, en tête à tête avec le problème de son visage, est entourée de jeunes filles qui, avec toute sorte de précautions, de calculs minutieux quant à la place, à l'inclinaison des lignes, à l'à-propos d'un détail, disposent, remportent, rapportent l'œuvre mûrement pensée.

Il faut voir une fidèle interroger avec anxiété les prêtresses sur un point particulièrement difficile des rites de la Mode, sur le chapeau qu'il conviendra de porter avec telle robe, et dans telles circonstances. Compatissantes et admiratives à la fois, elles s'empressent de la rassurer, la prient de repasser dans deux jours, juste le temps qu'elle se mette dans l'état de grâce nécessaire : « D'ici là, on aura profondément songé

à ce qu'il lui faut, et peut-être même peut-elle concevoir l'espérance qu'on lui présentera une esquisse. » Il est certain que tous ces essayages méticuleux, ces discussions subtiles, ces scrupules de perfection ont une grande valeur, et que, dans de telles maisons, le temps accordé à l'acheteuse fait déjà du chapeau le plus coûteux une merveille de bon marché.

A de si fins exercices, à des relations si choisies, la modiste, qui était déjà une artiste, devient une émérite psychologue. Elle ne peut faire un chapeau quelconque destiné à une tête quelconque. Et l'on entend des conversations de ce genre qui expliquent comment les chapeaux ont véritablement une âme :

— Voyons, quel rôle avez-vous exactement? demande-t-on à une actrice qui vient pour une pièce en répétitions. Une dame du monde?... Une cocotte?... Non, pas tout à fait l'un ni l'autre? Alors, une cocotte posée?..

Ou bien encore cette indication jetée à une première :

— Vous entendez bien? Madame, avec son chapeau joue tout un acte. Madame se jette par terre et fait tout avec!

Si la première ne trouve pas avec cela quelque chose de supérieurement expressif, elle a peut-être du talent, mais certainement point de génie.

Et dans la coulisse, des renseignements comme celui-ci, qui attestent la connaissance du cœur humain :

— C'est Mme X... qui vient pour un chapeau, mais un chapeau très jeune.

— Ah!... elle commence à vieillir?

Hélas! que ne peut-on être pour quelques moments invisible? Et que de trésors se perdent, entre modistes et clientes, également trop attentives à l'œuvre de beauté pour se douter de la vivacité ou de la profondeur des choses qu'elles disent.

Deux heures de mode valent vingt auteurs dramatiques.

Sous ses allures calmes et réfléchies, dans cette atmosphère trompeusement provinciale, la Mode est ainsi un des milieux les plus supérieurement parisiens qui soient. Quel dommage irréparable si de telles qualités de race venaient à disparaître, de telles traditions à se perdre, par une décentralisation ou une démocratisation excessives!

La décentralisation étrangère, quoique la plus acharnée de ces ennemies, est la moins à craindre. On peut envoyer des chapeaux aux États-Unis ou dans les pays chauds, mais on n'y envoie pas la Mode. Parfois des modistes s'expatrient. Si elles restent longtemps au dehors, elles perdent leur souplesse de main, leur spontanéité d'inspiration. Il leur faut des efforts pour se remettre dans le courant.

Pourquoi? Est-ce parce que, ainsi que nous le disait une directrice experte, il y a à Paris une espèce de collaboration invisible, de critique occulte, qui s'exerce continuellement? ou bien même que, dans certaines maisons, ces influences agissent directement, à cœur ouvert, toutes collaborant à l'œuvre de chacune, et la création la plus personnelle gardant une part du jugement que plusieurs personnes ont porté ou qu'on sent qu'elles pourraient porter? Cela est possible dans plus d'une circonstance.

Est-ce encore pour cette raison, en même temps plus mystérieuse et plus réelle, que certaines manifestations de la vie ne se transplantent pas, ne s'acclimatent pas sous un autre ciel, dans un autre climat, parmi d'autres sociétés, et que la Mode est de celles-là?

Tout en étant donc parfaitement convaincues de l'impossibilité d'une décentralisation réelle, efficace, les grandes modistes peuvent et doivent lutter de toutes leurs forces et de

toute leur verve contre l'*illusion* qui pourrait naître dans des cervelles étrangères qu'il est d'autres sources que de Paris.

Quant à la démocratisation, elle est malheureusement une maladie qui est d'ici, et qui, si l'on n'y prend garde, serait le phylloxera de la Mode.

Un chapeau, dans une maison de marque, ne vaut jamais moins d'une centaine de francs, et, parfois lorsqu'il est constitué de fourrures de prix, de dentelles précieuses, de broderies, il peut monter sans peine jusqu'à six ou sept cents francs. Le prix le plus élevé qui ait été atteint dans une de ces maisons est sept mille, ce qui est aimable. Je note, mais comme un cas exceptionnel, celui d'une personne de haut rang, qui confia un jour à une autre de ces grandes modistes, pour qu'elle le disposât sur un chapeau de deux cents francs, un fil de perles qui en valait deux cent mille.

Mais, enfin, le prix moyen, normal, est entre cent et cinq cents francs. Dans ces conditions, la modiste peut vivre, malgré les frais, la multiplicité des concurrences et la rémunération nécessaire de ses peu communes qualités.

La fâcheuse orientation de notre temps vers le luxe de camelote, vers ce que Balzac avait si bien prévu et nommé la « médiocratie », mélange de prétentions et de lésinerie, a fait éclore et pulluler les maisons qui vendent à bas prix des choses clinquantes et hâtives, pauvrement ambitieuses, qui mettent sous le même chapeau la Parisienne et sa cuisinière, et qui s'accordent d'ailleurs avec la baisse de certains budgets.

Une femme de la classe moyenne n'achète plus un chapeau de soixante francs, mais, trois chapeaux de vingt francs, ce qui réalise une évidente économie. Et elle croit que ça ne se voit pas ! Une femme de la classe élégante a maintenant moins d'hésitation à se laisser vaincre par des considérations

analogues, et, à la juste indignation des grandes modistes, commence à moins percevoir la différence entre le chapeau fait pour elle, et celui qui, dans la boutique, attend la passante.

Les ouvrières n'y ont pas gagné grand'chose. On arrive à des prix étonnants et navrants. Pour ces chapeaux à vingt francs, une modiste touche parfois entre quatre et onze sous de façon, avec l'obligation d'avoir cependant des idées à jet continu! Il lui faut produire dix à douze chapeaux en un jour pour se faire une journée de quatre francs, et moins!

Que j'aime mieux le système de cette fondatrice d'une grande maison, qui a intéressé son personnel dans les bénéfices de l'entreprise, depuis la directrice la plus puissante jusqu'au moindre trottin d'apprentie. La maison entière met alors à l'œuvre une ardeur endiablée. La gamine la plus insouciante veille à ne pas gaspiller les marchandises et à baisser le gaz s'il brûle trop fort. Aussi j'ai compris et senti la sincérité de l'élan avec lequel ses lieutenantes me disaient : « Cette femme-là, nous voudrions la voir décorée! »

Elles avaient raison. C'est par des ligues de ce genre, par une lutte pour le luxe, une bataille acharnée pour l'art, que les modistes de Paris défendront le mieux leurs intérêts et la cause du goût français, de ce goût que nous ne pouvons pas laisser se perdre.

Elles auraient aussi à combattre la tendance, plutôt nuisible, à la non-fixité des aptitudes et à la trop grande hâte actuelle des apprentissages. Ces perpétuels chassés-croisés des premières d'une maison à l'autre finissent par uniformiser les genres, naguère si jalousement gardés et qui donnaient tant de prix et de caractère aux joutes d'élégance.

La moindre apprentie, dès qu'elle sait faire semblant de

travailler, s'émancipe, va à la nouvelle et médiocre concurrence, voulant avoir tout de suite salaire d'ouvrière. De la sorte, perdant ses traditions et ses tours de main, la Mode finirait par devenir une de ces écoles de l'à-peu-près qui sévissent à présent chez nous dans toute industrie et dans tout art. Puisqu'on ne peut plus, comme dans les anciennes corporations, retenir les apprenties par la règle, il faut les attacher par l'intérêt, afin qu'elles perdent de ces présomptions, et reprennent de la modestie et de la passion de leurs devancières.

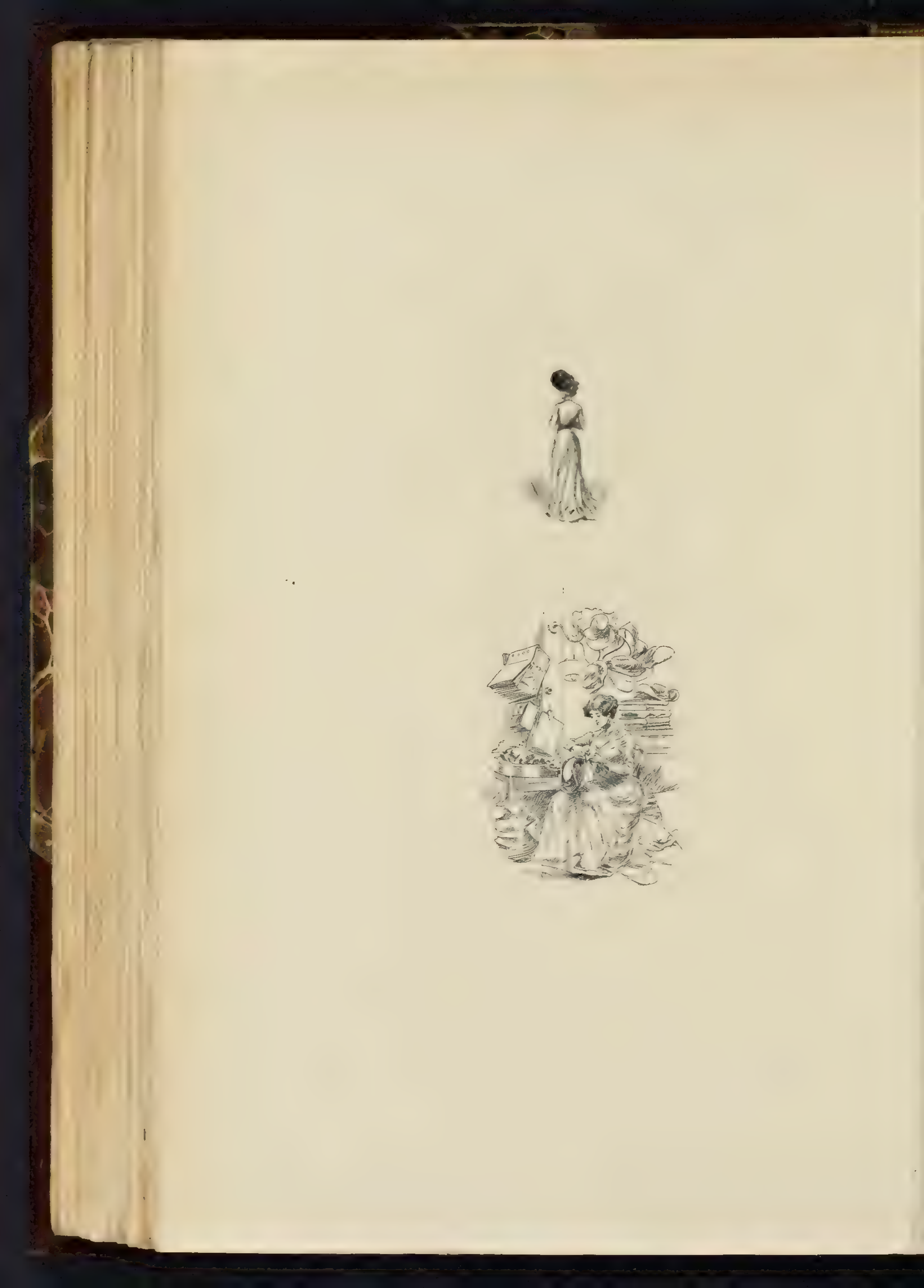
Nous n'en sommes pas, très heureusement, aux décadences irrémédiables, et la Mode parisienne demeure délicieuse et triomphale. Mais tout ce qui a le sens du raffinement est intéressé à ce que, dans les jardins de l'élégance, les fleurs rares ne soient pas envahies par les herbes communes, et les oiseaux de paradis chassés par tous les pierrots de la médiocratie.

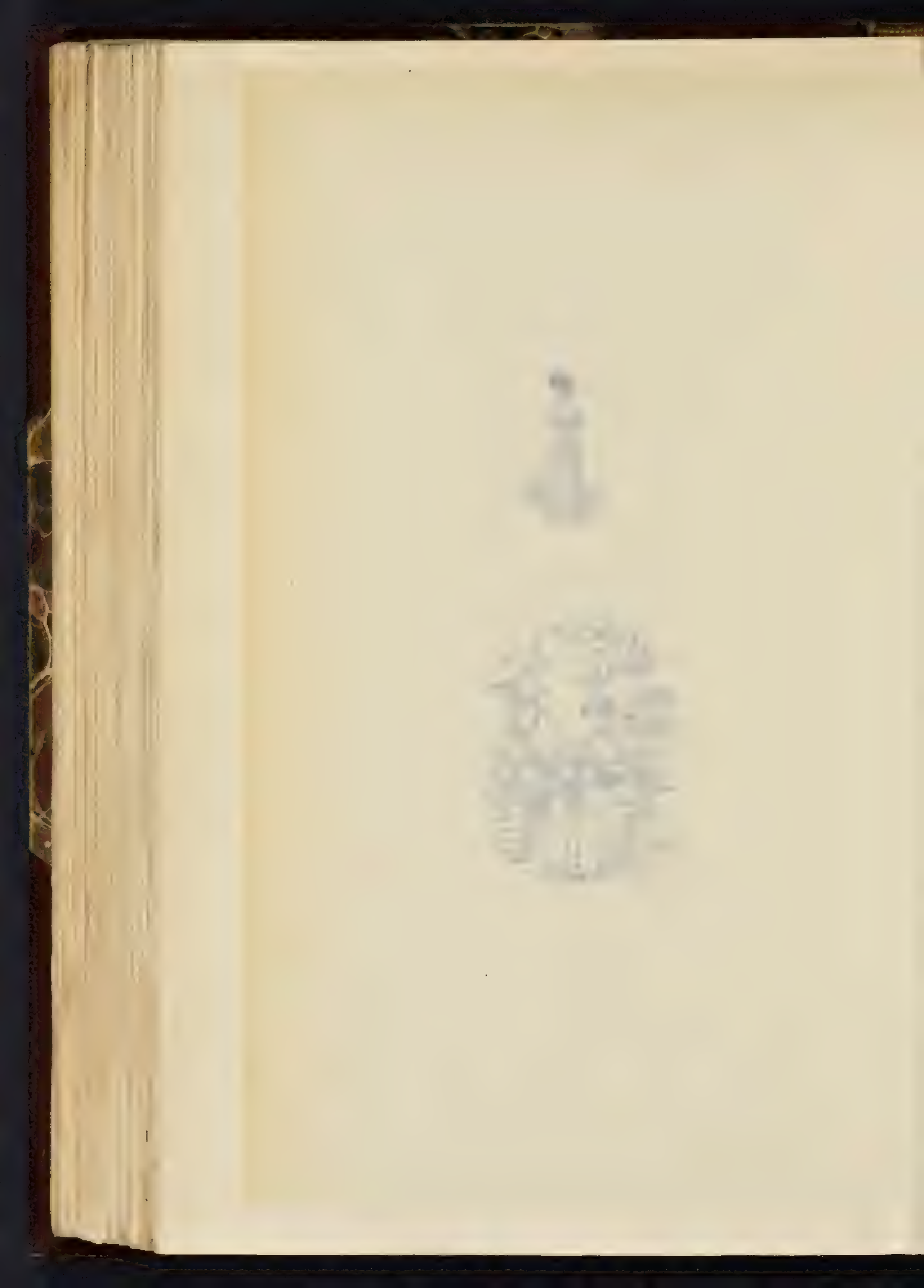


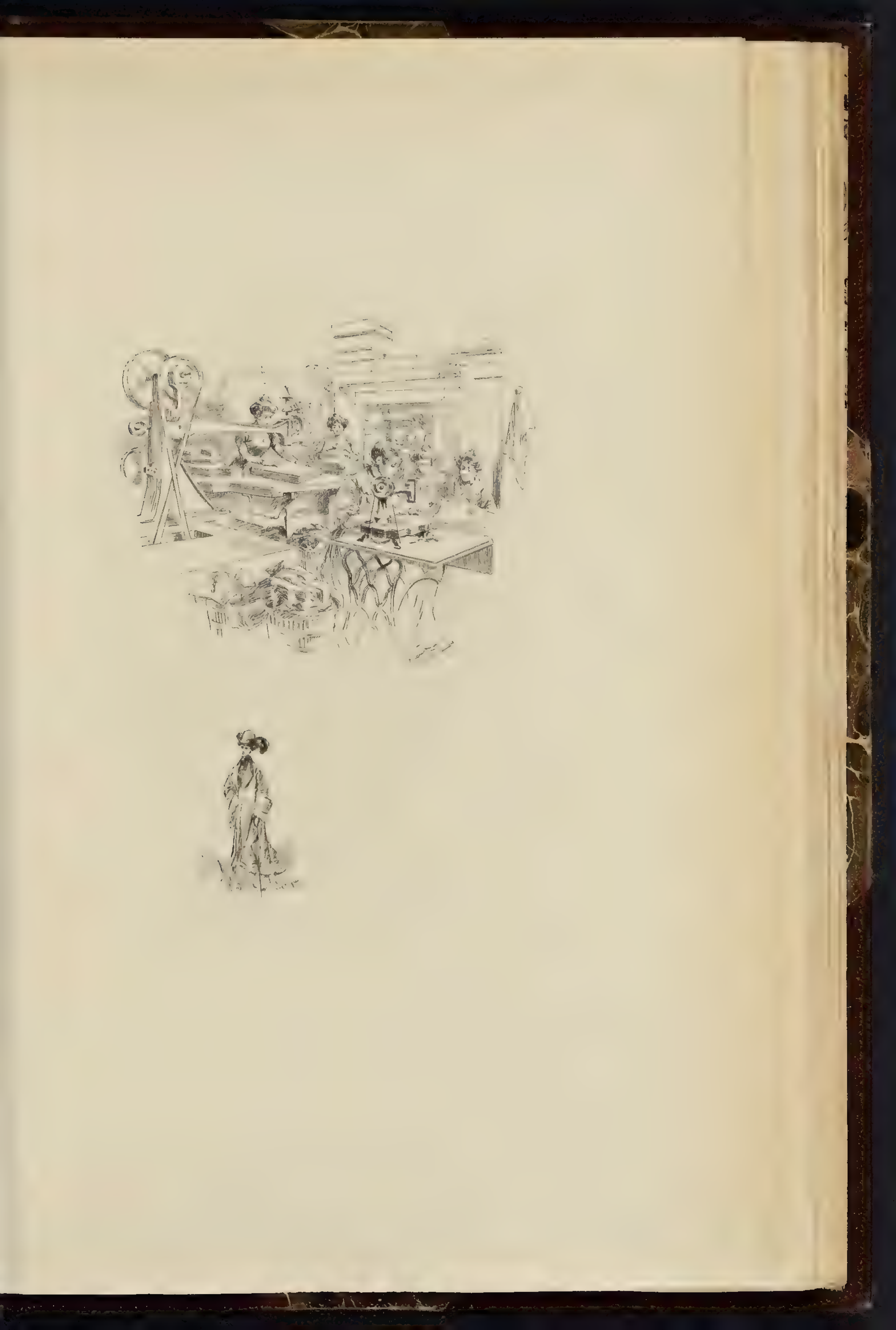
travailler, s'émancipe, va à la nouvelle et médiocre concurrence, voulant avoir tout de suite salaire d'ouvrière. De la sorte, perdant ses traditions et ses tours de main, la Mode finirait par devenir une de ces écoles de l'à-peu-près qui sévissent à présent chez nous dans toute industrie et dans tout art. Puisqu'on ne peut plus, comme dans les anciennes corporations, retenir les apprenties par la règle, il faut les attacher par l'intérêt, afin qu'elles perdent de ces présomptions, et reprennent de la modestie et de la passion de leurs devancières.

Nous n'en sommes pas, très heureusement, aux décadences irrémédiables, et la Mode parisienne demeure délicieuse et triomphale. [illegible] ce qui a le sens du raffinement [illegible] les fleurs rares ne seraient pas envahies par les herbes communes, et les oiseaux de paradis [illegible] par tous les pierrots de la médiocratie.











TERRAINS VAGUES, COUVENTS
FORETS

Il nous faut maintenant quitter l'île privilégiée, la Cité des grandes modes, pour les territoires avoisinants où le flux et le reflux de la Nouveauté, plus ou moins, se fait sentir encore. Nous n'y ferons pas une exploration aussi minutieuse; une simple excursion, pour noter quelques ramifications et quelques contrastes.

Aussi bien, le domaine est tout autre et si vaste, qu'il faudrait plusieurs volumes pour l'épuiser, car on n'imagine pas combien est nombreuse l'armée, énorme l'outillage, que mobilisent à Paris les industries du vêtement féminin.



TERRAINS VAGUES, COUVENTS FORÊTS

Il nous faut maintenant quitter l'île privilégiée, la Cité des grandes modes, pour les territoires avoisinants, où le flux et le reflux de la Nouveauté, plus ou moins, se fait sentir encore. Nous n'y ferons pas une exploration aussi minutieuse ; une simple excursion, pour noter quelques ramifications et quelques contrastes.

Aussi bien, le domaine est tout autre et si vaste, qu'il faudrait plusieurs volumes pour l'épuiser, car on n'imagine pas combien est nombreuse l'armée, énorme l'outillage, que mobilisent à Paris les industries du vêtement féminin.

Depuis l'immense magasin de gros jusqu'à l'immense magasin de détail, en passant par les multiples variétés d'entrepreneuses ; depuis la couturière de second ordre, encore très affairée et ne manquant pas d'invention, jusqu'à la petite couturière en chambre, et celle qui n'a même pas de chambre, se contentant d'intermittentes journées au dehors (au dehors de la rue sans doute, hélas !) ; depuis la modiste en grande boutique des quartiers fréquentés jusqu'à celle qui vient s'établir, par des lois aussi inexplicables que fantaisistes, dans des quartiers perdus et trouve le moyen de s'y enorgueillir d'une clientèle, le royaume de l'aiguille ne connaît pas ses forces et a peine à dénombrer ses sujets.

Toutes ces provinces sont fort diverses, et il n'est pas commode, en un ou deux chapitres, de trouver le lien qui les unisse et les rattache le plus directement à notre sujet.

Il en est un, pourtant, qui établit, à n'en pas douter, la suzeraineté de la grande couture et de la grande mode jusque sur les entreprises les plus modestes et les activités les plus obscures : c'est l'imitation.

Imitation incessante, acharnée ; avidité de savoir ce qui vient d'éclore dans l'Ile rare, pour le répéter à bon marché et mettre le chic à la portée de toutes les pauvretés. Le soin jaloux avec lequel les grandes maisons de l'Opéra et de la Madeleine cachent leurs nouveaux modèles aux visiteurs suspects s'explique par les ruses que les imitateurs emploient pour les surprendre, et si bien gardés qu'ils soient, il arrive toujours un moment où ils sont copiés en tout ou en partie. Il ne manque point de femmes, et même du meilleur monde, qui font ainsi la contrebande des idées au profit de leur couturière. Elles emploient des stratagèmes de Peau-Rouge pour épier une indication, subtiliser un patron, se

faire prêter tel manteau ou telle robe. Naturellement elles tiennent à garder pour elles seules le secret qu'elles ont confié à leur habilleuse, et celle-ci le garde avec une probité égale à celle de sa cliente — ce qui fait qu'au bout de peu de temps un modèle réussi tombe dans le commun. Cela ne s'appelle pas de l'indélicatesse, oh! non, mais un composé de coquetterie et d'économie qui justifie, aux yeux de celles qui emploient ces moyens de conquête, les trucs les plus audacieux. La couturière arrive, en effet, à faire *presque* aussi bien et pour moins cher ces costumes qu'elle n'a pas inventés. Mais il y a justement ce *presque* qui sera toujours pour les grands faiseurs une garantie de succès auprès des vraies élégantes.

Les couturières qui se sont fait ainsi une clientèle en marge ont à leur tour à éviter mille écueils pour la conserver. Chaque cliente entend monopoliser son habilleuse et emploie tous les moyens de corruption ou d'intimidation qu'elle peut pour obtenir ce résultat chimérique : cadeaux, menaces, cajoleries, scènes de jalousie. Ce petit monde serait des plus amusants à étudier à part, et il serait riche en scènes de mœurs, qui nous entraîneraient souvent en dehors du sujet. Femmes de chambre demandant le sou du franc sur les robes de leur patronne; patronnes titrées et riches n'ayant jamais mis le pied chez un vrai couturier, et faisant entendre à leurs relations qu'elles ne peuvent se faire habiller que rue de la Paix; — il est vrai qu'il y a la contre-partie amusante de certaines élégantes qui, se faisant habiller dans les premières maisons, tiennent absolument à convaincre leurs amies (leur mari aussi parfois) que toutes leurs robes sont faites « par une petite couturière »; — quart de mondaines se pourvoyant de toilettes aveuglantes chez des couturières man-

sardées ; femmes de diplomates, et je dis des plus huppées, qui se sont fait une spécialité de copier clandestinement les modèles des grandes maisons et se font payer fort cher leurs croquis par des journaux de modes ; la revue de ces types de ce qu'on pourrait appeler la bohème du luxe est inépuisable.

La petite couturière est apte à joindre l'agréable à l'utile. Elle est une confidente toute désignée. Une ouvrière d'un de ces petits ateliers disait à Courboin : « Ma patronne habille des grues qui viennent souvent lui faire mettre l'orthographe à leurs lettres. »

Entre les couturières proprement dites et les maisons de gros, il y a le monde des entrepreneuses. Nous ne nous appesentirons point sur ces ateliers, qui sont souvent les bagnes de la couture. C'est là que tous les efforts des économistes pourraient se porter ; cela serait infiniment plus utile à Paris que de supprimer quelques heures de veillées dans les maisons chic ; ici règne toute l'inhumanité du *Sweating System*. L'oppression par les « intermédiaires » est celle qui disparaîtra de la terre la dernière.

Les maisons de gros qui approvisionnent Paris et les départements de vêtements dits « à la série », fabriqués par grandes quantités et conservant toutefois de vagues intentions ornementales, sont de tout autre nature. Il en est beaucoup qui sont dirigées par de grands commerçants soucieux de rétribuer et de traiter convenablement leur personnel ; elles sont outillées comme de véritables usines. Seulement, ici, nous sommes en présence de l'industrie pure, et aussi éloignés des arts de peindre et de sculpter le chiffonnage que nous avons étudiés, que pourrait l'être le travail du statuaire de celui du fabricant de cheminées ou de marbres de toilettes.

Lorsqu'on entre dans une de ces maisons de gros, les

ateliers, d'ailleurs admirables à voir en leur genre, ne sont plus du tout nos délicieuses ruches du quartier de la Paix. Ce sont des laboratoires de mécanique où vibre et siffle la scie, où la machine à coudre électriquement fait entendre l'implacable roulement de sa crécelle de fer. Ce travail, pour être différent, a parfois ses beautés, d'ordre mathématique. Une coupeuse, par exemple, a devant elle plus de vingt ou trente épaisseurs d'un drap raide et lourd. Sur la feuille supérieure sont marquées à la craie des lignes géométriques, souvent compliquées et incurvées capricieusement. L'ouvrière pousse ce paquet au-devant de la scie à découper, qui, suivant les directions qu'on imprime à la volumineuse pièce d'étoffe, passe par toutes les sinuosités du tracé et entame le plus résistant tissu comme une pâte molle. La netteté de la découpure est parfaite; la moindre inflexion des courbes est respectée. La femme qui fait ce travail avec une expérience consommée, taille ainsi par heure des centaines de morceaux superposés, qui semblent les pièces d'un grand jeu de patience. Une erreur de direction d'un millimètre, la pièce d'étoffe serait perdue; un faux mouvement, la main de l'opératrice serait coupée aussi net que son drap.

Si les salons de vente de l'îlot somptueux évoquaient en nous l'idée de boudoirs mondains, de scènes théâtrales énervantes et raffinées, ici nous avons plutôt, dans ces magasins, la sensation d'une caserne ou d'un couvent. Nous sommes dans le monastère du jersey, dans la Chartreuse des jaquettes. Les vêtements, alignés militairement ou défilant en procession, ont beau être destinés à des femmes, ils sont tellement uniformes, tellement prêts à toute destination et à tout contenu, que l'on ne songe point un instant à la Femme là devant. Il semblerait plutôt que, faits par la machine, ces corsages, ces

manteaux doivent habiller également des êtres de fonte articulée.

Les vendeuses et les essayeuses chargées de faire régner la discipline parmi ces ajustements austères et muets, parfois jolies cependant, se ressentent, comme expression et tenue, des frigidités ambiantes. Elles sont vêtues de noir et ont des physionomies sérieuses d'institutrices.

Pourtant, le souci de la Mode n'est pas virtuellement banni de ces marchandises. On y discerne l'influence des coupes adoptées, aujourd'hui ou hier, par la vogue. Les nuances, les ornements à succès y sont répercutés, mais à l'état de schéma, de souvenir, d'adaptation aux intelligences moyennes. Cela conserve un peu de l'amabilité de l'article Paris, et si elle réussit à nous battre par le bon marché, l'Allemagne, la grande concurrente en ces matières, ne produit, par rapport à ces simplicités, que des lourdeurs. Les rois nègres qui ont un peu de goût préféreront toujours faire des sacrifices d'argent et avoir leurs populations vêtues par nos fabricants.

Cette question d'influence des modes communes au dehors n'est pas pour faire sourire cependant. Aussitôt que l'on s'élève vers le genre plus riche de certaines maisons de gros, qui de nouveau recourent au travail manuel et beaucoup moins à la machine, on revient sur les confins des grandes modes, l'on se convainc de la gravité de ces luttes et du rôle très important de ces grands industriels.

Le quartier de la Bourse est demeuré le centre de cette mode moins lancée, mais parfois aussi luxueuse que celle de l'Opéra même. Il est une maison de ce genre qui montre en même temps un mouvement des plus actifs et une recherche continue de la nouveauté ; je la prends comme type des ruches

de ce genre. L'immeuble où elle se trouve est neuf; c'est une de ces grandes bâtisses en pierre de taille dont le récent percement d'une large voie a permis l'éclosion et qui, dans leur ensemble, sont maintenant, pour le Paris des affaires, ce que sont, à Londres, les maisons de certaines rues de la Cité, Cannon Street ou Cheapside. L'aspect des magasins est demeuré volontairement commercial, j'entends que ses divisions et son agencement sont plus méthodiques et présentent un je ne sais quoi de moins mondain que les salons de réception des régions vendôméennes. Toutefois, on y a sacrifié modérément aux fonds clairs et aux ornements linéaires du style moderne, ce qui aurait paru naguère par trop fantaisiste pour « le gros ». Les petits salons d'essayage, d'ailleurs, cette maison faisant la robe, ne le cèdent pas en soin et en recherche à ceux des territoires voisins. Les mannequins y sont un rien plus abstraits, de manières plus concentrées et de beautés plus régulières; il ne conviendrait pas qu'elles déployassent ici les froufrous voluptueux, les cambrures vives ou langoureuses, le savant manège des regards et des airs de tête, où excelle l'autre race. En un mot, ici la Femme se retrouve bien plus que dans les déserts de la confection à la grosse, mais elle est toute prête à être « livrée » aux grands magasins de détail ou emballée pour l'exportation.

Dans de telles maisons, qui tiennent le milieu entre l'art et la manufacture, une importance particulière, un développement tout spécial caractérisent la manutention. A elle seule, elle forme non plus une partie vitale de l'organisme, mais presque un organisme entier et indépendant. Elle distribuera non seulement aux ateliers de la maison, mais aussi à ceux du dehors, des rations de matériaux qui ne comportent plus, étant donné leur caractère de séries, le système anthropo-

métrique, individuel, de la grande couture, mais des plans de mobilisation, comme pour une armée. Les « stocks » étant plus considérables, et l'assortiment plus étendu, il faut de vastes jeux de références. Celle des seules broderies forme toute une bibliothèque de volumineux registres. Bien que les deux sortes de commerce aient le même but : répandre autant et aussi loin que possible les produits de la mode parisienne, dans l'autre nous sentons davantage l'intimité, la personnalité et du créateur et de la destinataire ; dans celui-ci domine l'idée du luxe pour la masse et du paquebot qui exportera les conserves d'élégance.

Ces paquebots ne sont pas assez nombreux, et leurs équipages ni leurs capitaines ne se recrutent assez parmi les Français. Il y a des armateurs pour le chic comme il y en a pour les matières premières et les primordiales denrées ; ces armateurs sont les commissionnaires en marchandises, qui sont, en grand nombre, américains, allemands ou espagnols. Le couturier et confectionneur en gros compte trop sur ces truchements. Il ne voyage que par procuration, alors que son concurrent germanique se déplace sans relâche et paie de sa personne. Le directeur d'une de ces entreprises nous disait son regret que ses confrères et lui-même n'eussent pas l'audace (c'en serait une pour nos habitudes) de créer eux-mêmes les débouchés que l'intermédiaire leur dose à sa guise, et de traiter directement avec des contrées dont on ne soupçonne pas la richesse, des clientèles dont on ne connaît pas assez la bonne volonté et l'étendue. Puisse cette idée, qui commence à se faire jour, ne pas être mise en pratique trop tard, quand nos rivaux étrangers auront occupé tous les ports !

Mais voici que nous parlons comme un rapport à la

Chambre de commerce. Commission! Exportation! Importation!... Pardon!

Parmi les importations, du moins, il en est une qui nous ramène en plein Paris, et dans un des milieux les plus imprévus, les plus originaux qu'il nous ait été donné d'explorer. Les modes d'hiver ont amené peu à peu, dans ces dernières années, une véritable et effarante orgie de fourrures, et non de vêtements primitifs, utilitaires, mais de variations de la plus grande élégance, exécutées sur la peau de tous les animaux de la création.

Ils sont loin, les manchons de poil de lapin de nos grand'-mères, leurs rotondes doublées d'un honnête « petit-gris », le renard dont elles se ménageaient timidement quelques lanières autour du col et des poignets. Aujourd'hui des bêtes inédites (on dirait même qu'on en a créé de spéciales, et nous verrons même qu'on en *crée!*) sont réquisitionnées pour tous les caprices de la coiffure et du vêtement féminin. La plus épaisse toison s'assouplit comme une soie légère autour de la taille gracile de la Parisienne; les monstres les plus féroces ou les plus sauvages des antres, des forêts, ou des eaux se sont découvert des grâces et des caresses que cette reine seule pouvait obtenir.

Aussi leur fait-elle honneur : alors que, pratiquement, mais sans fantaisie, nous portons comme une doublure la fourrure de nos pelisses, la femme fait la joie de nos yeux, et aussi la montre de sa coquetterie, en rétablissant les choses et en remettant cet envers à l'endroit. Nous sommes des animaux honteux; elle est une gracieuse bête fauve...

Le voyage à travers une des colossales maisons qui importent, vendent et en même temps façonnent les fourrures est un des plus curieux qui se puissent entreprendre dans les domaines

de la Mode. Nous avons visité une d'entre elles. En deux heures on y assiste à tous les spectacles de la mécanique, de la couture et de la chasse.

De plain-pied, ce sont les magasins de vente, où, malgré l'éloignement relatif du quartier de la grande mode, nous retrouvons les femmes élégantes et les mannequins aux fourreaux de satin et aux beaux yeux.

Dans les caves, la maison faisant elle-même sa force motrice, son éclairage et son chauffage, c'est une machinerie énorme, de puissantes batteries de moteurs électriques. D'autres profondeurs de ces sous-sols, réserves où l'on garde certaines pelleteries dans le degré de fraîcheur nécessaire, vous font penser à des sortes de cavernes, d'où l'on s'étonne de ne pas entendre sortir des grognements.

Puis, l'ascension dans les innombrables ateliers (il y a ici plus d'un millier de personnes qui travaillent) nous remporte dans des ruches semblables à celles des abeilles couturières, avec, toutefois, quelque chose de plus rangé, de moins pittoresquement fouillis. Mais c'est presque la même race d'ouvrières parisiennes, avec les mines éveillées, les cheveux en bouffants diadèmes, les grands yeux rieurs ou fiévreux. Certains de ces ateliers ont des coquetteries, qui, mêlées aux disciplines strictes, étonnent et charment (mais quoi, c'est Paris, le besoin de finesse de toutes ces humilités adorables!). Ces ateliers étant éclairés par des profusions de lampes électriques, indispensables à ce travail dans de sombres matériaux, les petites ont imaginé d'entourer les abat-jour de jupes en légers papiers froncés, rouges, blancs, roses, japonais, indiens, « pompadours »; — c'est un rien, mais que de choses il dit au cœur de celui qui aime sa grand'ville! Ateliers de doublures et de petites retouches, ateliers d'assem-

blages des peaux, ateliers spéciaux pour certaines fourrures, telles les loutres, qui demandent une main-d'œuvre très à part, tous ont leur caractère, leur couleur ; dans quelques-uns sont de petites machines à coudre électriques, dirigées par des mains prestes et sûres, qui, pour réunir les morceaux de fourrure, piquent, dans le cuir, des coutures aussi rapidement que le crayon d'un dessinateur trace un trait, aussi finement que l'aiguille d'une lingère ourle une batiste. Dans toutes ces salles, vous envahit peu à peu la grisante et poivrée odeur des pelages, dont le bouquet se centuple alors qu'on traverse les magasins où s'entassent les vêtements, les manchons, les boas que l'on voyait tout à l'heure fabriquer.

Les dépouilles précieuses de tout le règne animal, purifiées, transformées, mais comme vivantes encore, défilent en entassements stupéfiants. Dans des rayons multiples, les astrakans, les karakuls et les breischwantz, d'un implacable noir, vous plongent dans une harmonie feutrée et funèbre. Les breischwantz! C'est tout un voyage et tout un drame. Le voyage : dans les steppes du Turkestan, où les bergers gardent à cheval les immenses troupeaux de brebis si serrées les unes contre les autres, qu'un grand nombre avortent. Le drame : les peaux de leurs agneaux mort-nés deviennent, une fois apprêtées et teintes, ce breischwantz brillant et souplement bouclé; mais, lorsque ces avortements accidentels ne se produisent pas en assez grand nombre, ce qui est fréquent, cela ne gêne point pour paraphraser froidement, et de force, le mot célèbre : « Sauvez la mère! » et pour fournir à la Parisienne son contingent de breischwantz...

Et voici les pelleteries précieuses, les renards bleus, les chinchillas au toucher indiciblement doux, les loutres d'eau douce et les loutres de mer, les doux et robustes phoques ;

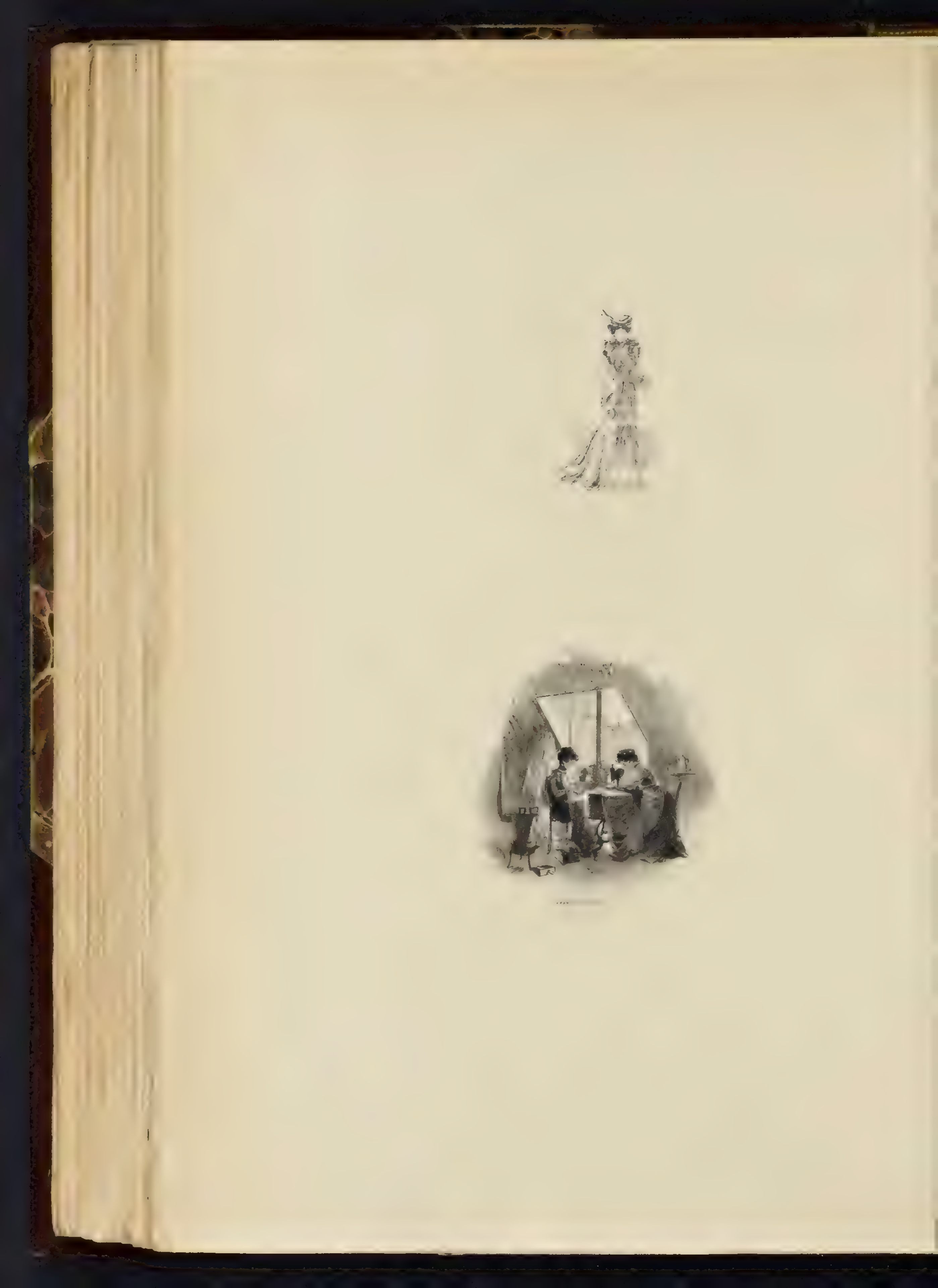
les loutres du Kamtschatka, maniable ébène pointillée d'argent; les zibelines, véritables reines du poil, qui, un jour, assemblées, ont mis sur les épaules d'une exquise duchesse anglaise un manteau de quatre-vingt mille francs.

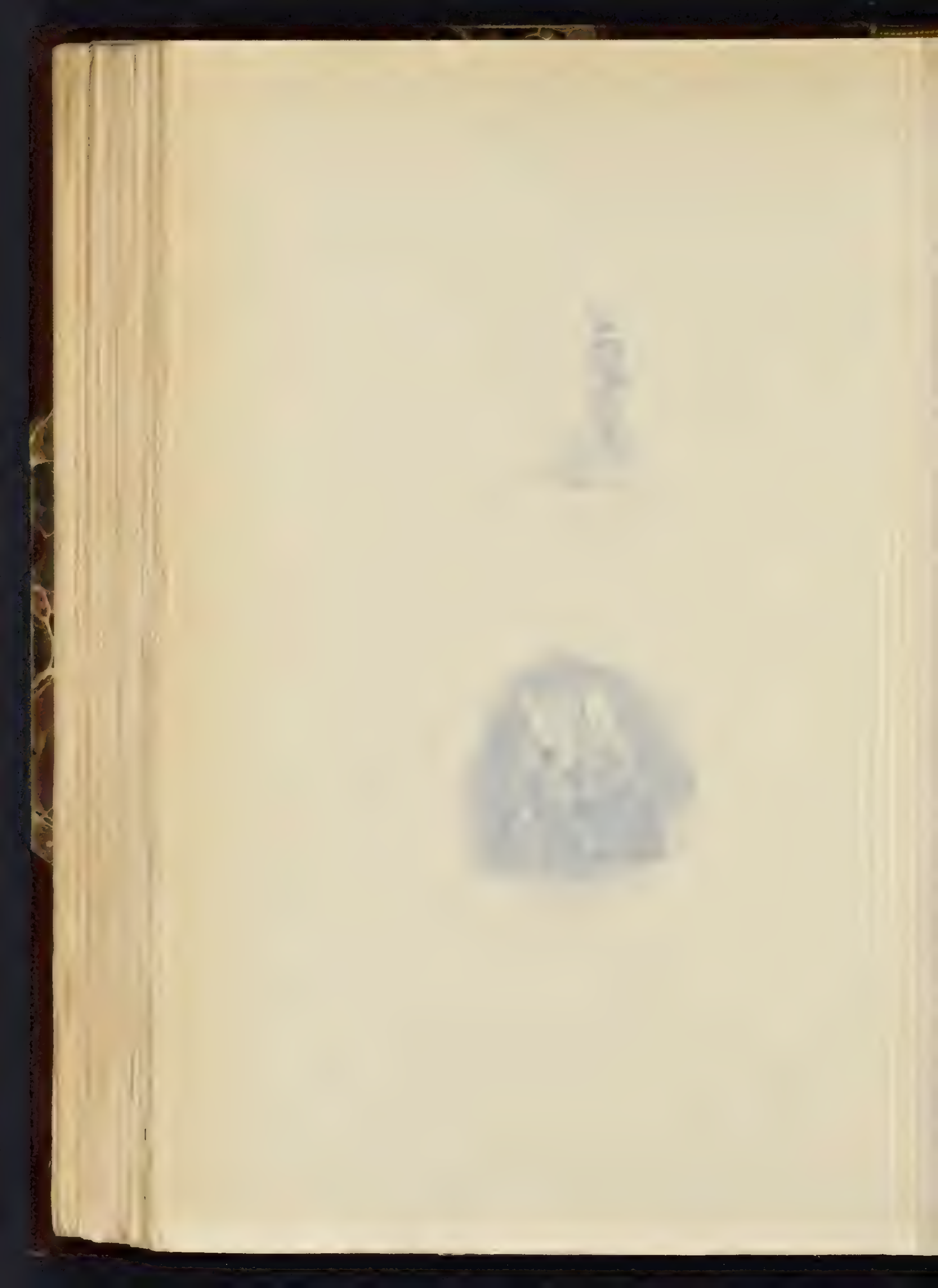
Le vertige vous prend à marcher au milieu de ces hordes odorantes et lustrées. Peu à peu, vos oreilles s'emplissent de lointains hurlements; des souffles vous frôlent; des yeux brillent dans tous les casiers; vous oubliez la Parisienne, et vous avez l'hallucination d'une torrentueuse revanche des bêtes, d'une invasion irrépressible de tous les fauves ressuscités.

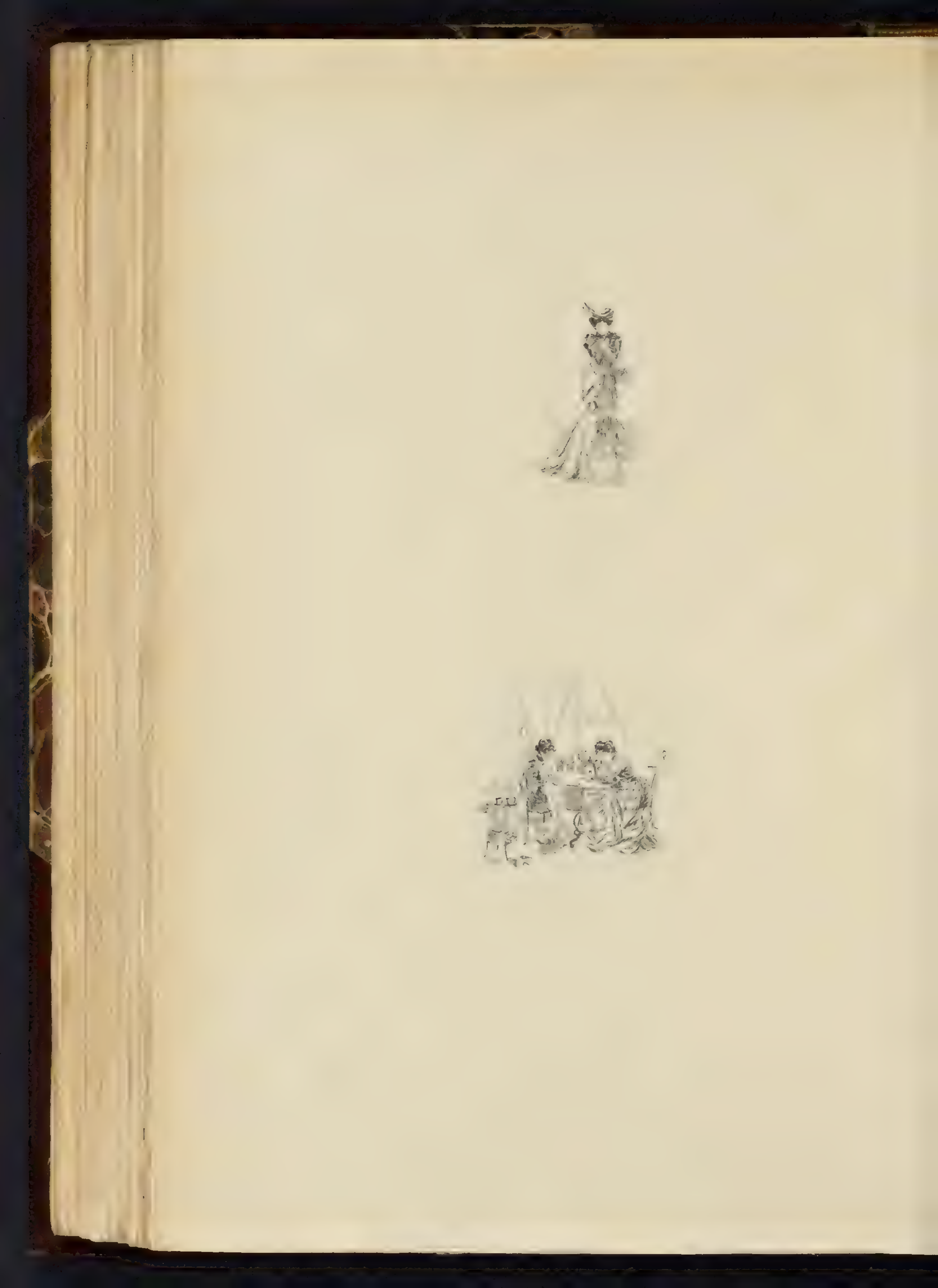


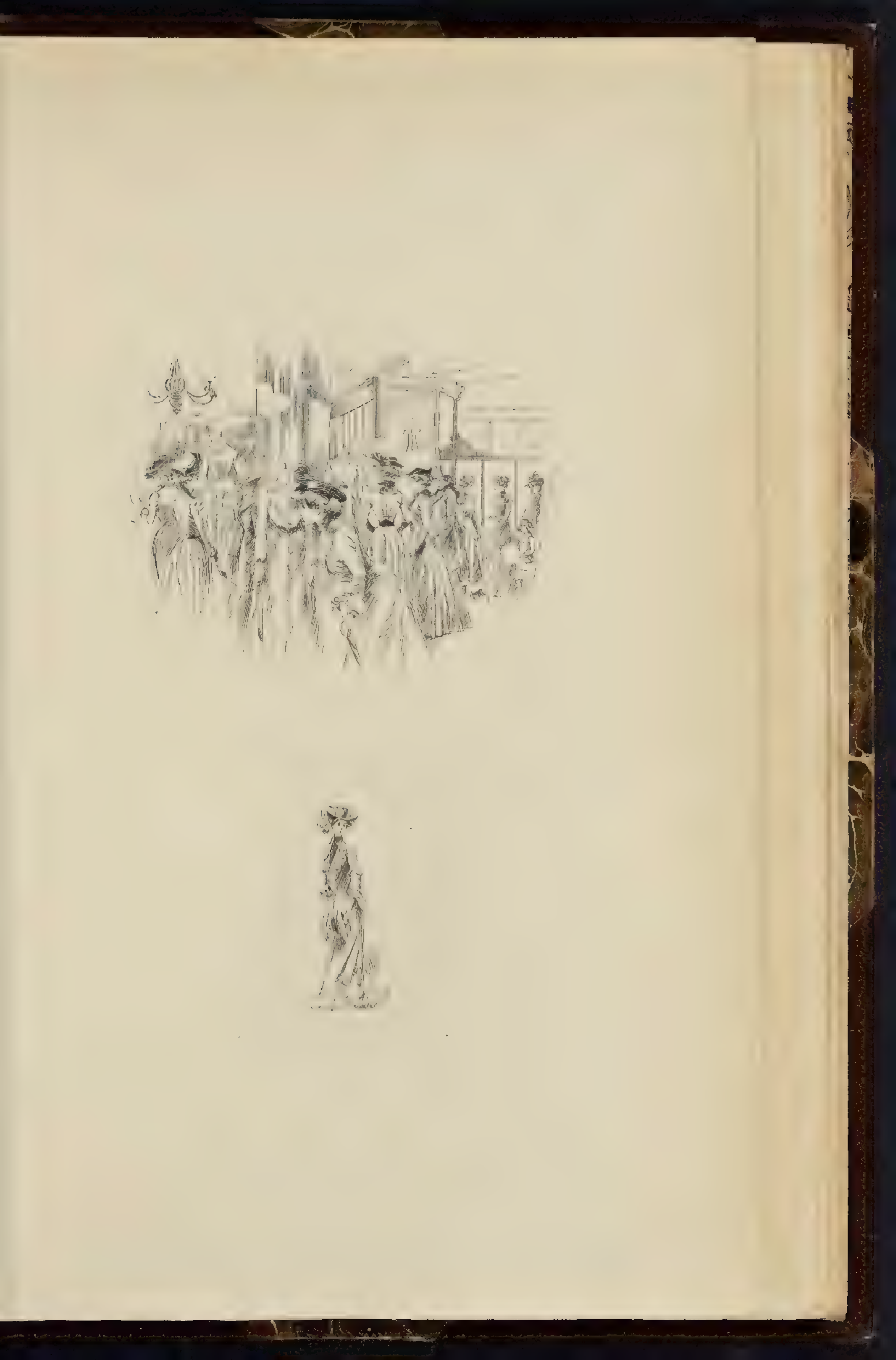
les loutres du Kamtschatka, maniable ébène pointillée d'argent ; les zibelines, véritables reines du poil, qui, un jour, assemblées, ont mis sur les épaules d'une exquise duchesse [illegible]

Le vertige vous prend à marcher au milieu de ces hordes odorantes et lustrées. Peu à peu, vos oreilles s'emplissent de [illegible] brillent dans tous les casiers ; vous oubliez la Parisienne, et vous avez l'h[illegible] d'une [illegible] revanche des bêtes, d'une [illegible] irrépressible de tous les fauves ressuscités.













AU PAYS DES PRIX FIXES

D'autres femmes enfin, de qui nous ne pourrions omettre la description et l'histoire, sont encore les « ouvrières de l'élégance », mais dans l'acception très figurée où notre langue prend parfois ce terme d'ouvrier, c'est-à-dire auxiliaire plus ou moins actif, dont l'effort véhicule et propage une œuvre, mais ne la crée pas matériellement. Mêlées de façon étroite à ce formidable courant des modes et des élégances de Paris, [illegible] même, au besoin, dispensées de comprendre, tant leur rôle est tracé, et malgré l'intelligence qu'elles peuvent mettre à le



AU PAYS DES PRIX FIXES

D'autres femmes enfin, de qui nous ne pourrions omettre la description et l'histoire, sont encore les « ouvrières de l'élégance », mais dans l'acception très figurée où notre langue prend parfois ce terme d'ouvrier, c'est-à-dire auxiliaire plus ou moins actif, dont l'effort véhicule et propage une œuvre, mais ne la crée pas matériellement. Mêlées de façon étroite à ce formidable courant des modes et des élégances de Paris, elles le subissent, sans prévoir où il les mènera ; elles seraient même, au besoin, dispensées de comprendre, tant leur rôle est tracé, et malgré l'intelligence qu'elles peuvent mettre à le remplir.

Ce sont les employées des « grands magasins de nouveautés ».

Et ces magasins eux-mêmes, qui ont, pour ainsi dire, monopolisé ce mot, non parce qu'ils inventent la nouveauté, mais parce qu'ils la constatent; qui sont de puissants instruments non de création, mais de sélection et de vulgarisation; qui choisissent la mode qui séduira le mieux la foule, et la vulgarisent jusqu'à l'user promptement; qui signent l'arrêt de mort d'une idée nouvelle, en même temps qu'ils proclament son triomphe; ces magasins sont, en même temps que de formidables activités, des impersonnalités formidables.

Il n'y a donc, pour ainsi dire, entre ce chapitre et les précédents, que des contrastes à noter, ou des rapports qui accentuent davantage encore les contrastes. Tout est directement opposé, à ce point que l'on ne peut faire le tableau complet d'un de ces milieux, sans dire quelques mots de son contraire. Ils deviennent inséparables l'un de l'autre à force d'être ennemis. L'un s'ingénie à inventer, l'autre à profiter de l'invention. La cliente de l'un peut être en même temps la cliente de l'autre, mais suivant qu'elle est chez celui-ci ou chez celui-là, elle se comporte tout différemment. La vendeuse, enfin, n'a plus ni la même méthode, ni la même nature, ni le même genre de vie.

Ici, vendre est tout. La fabrication vient entièrement du dehors, soit que les ateliers où la nouveauté s'élabore soient exclusivement rattachés au grand magasin, soit qu'ils travaillent librement pour lui, ou même, à l'occasion, pour ses rivaux. Ce sont des hommes, très agissants et très expérimentés qui sont chargés des achats; le peu de travail manuel qui se fait dans les magasins mêmes, n'est que pour les immédiates et secondaires retouches, et il ne nécessite que

relativement très peu d'ouvrières. La vendeuse est donc le seul type féminin qui ait ici de l'importance; la « débitrice » est un simple porte-voix, et la couseuse une exilée; le mannequin n'existe qu'à l'état de vrai mannequin.

Les robes sont sans tête et sans mouvement; elles ne passent pas, vivantes, devant l'acheteuse. C'est l'acheteuse qui passe devant elles. Pour les manteaux ils sont essayés sur la femme qui les vend.

Mais la vente, dans ces affluences extrêmes de visiteurs, ne peut, comme là-bas, s'attarder à de savantes coquetteries, à des flâneries aguichantes et diplomatiques. Il faut qu'elle soit rapide et sans hésitation, et c'est ce que la visiteuse attend elle-même toute la première.

Les clientes, en effet, qui se fournissent tantôt dans le grand magasin, tantôt chez le grand couturier (il en est qui pratiquent ce paradoxe) ne sont plus du tout les mêmes femmes, dès qu'elles se trouvent, inconnues, en présence de la vendeuse anonyme, parmi les « articles tout faits », dans ces docks où l'on entre comme dans la rue, que l'on quitte comme elle, et qui ne tiennent pas moins du gigantesque passage que du salon somptueux. L'on ne s'assied que par exception, et les hommes gardent le chapeau sur la tête comme dans la salle d'attente d'une gare. La femme a ici des exigences et une impatience qu'elle ne songe point à montrer dans la grande couture. Elle est à la fois pressée et indécise; il faut la fixer et la satisfaire tout de suite. Elle n'accepte pas les détails qu'on lui impose ailleurs. Elle se sent dans le royaume du tout pour rien, et il faut qu'on l'éblouisse par des conditions plus avantageuses encore.

Vous voyez déjà, par là, les qualités, l'attitude même qui conviendront à la vendeuse. Le chef d'un rayon dans l'un

des deux plus grands magasins de Paris, me les expliquait un jour avec une piquante netteté.

« La bonne vendeuse, me disait-il, doit être *ardente*.

« Elle arrive vite, dès qu'elle est douée de l'instinct, à posséder une grande sûreté de coup d'œil. Les miennes, quand elles sont bien exercées, voient tout de suite et ce qu'une cliente a dans sa poche, et la façon dont il faut la traiter. Bien qu'elle ait besoin d'être guidée, dirigée, si elle sent la moindre pression, elle se révolte et se dérobe ; si, au contraire, elle rencontre une volonté inférieure à la sienne, elle se dégoûte ou perd confiance, et le marché est également manqué.

« Il ne faut pas que la jeune femme soit timide pour bien vendre, car on la croira incapable, et l'envie d'acheter s'envolera. Il ne faut pas non plus qu'elle soit impatiente, car on la trouvera insolente, et on la punira par un brusque et hargneux départ, ou bien on la supposera avide de conclure une affaire bonne pour elle seule, et l'on sera heureuse de lui faire comprendre qu'on voit clair dans son jeu.

« A certaines acheteuses, il faut que la vendeuse se garde de montrer tout de suite des choses trop riches, trop chères. Elles se découragent, et partent sur une mauvaise impression. Mais le même tact doit avertir la vendeuse de ne pas montrer à certaines autres des choses trop communes et trop bon marché, car elles s'offensent qu'on n'ait pas deviné leurs ressources et leur goût. Il va sans dire que la bonne vendeuse doit reconnaître de loin, pour la fuir, ou pour ne pas perdre avec elle plus de temps qu'il ne faut, la femme qui fait beaucoup d'effet, mais dont le porte-monnaie est maigrement garni. C'est l'enfance de l'art.

« Il ne faut jamais, sous aucun prétexte, faire entendre à une femme qu'elle est un peu forte.

« Enfin, il faut que la vendeuse ait le don de plaire! »

Comme cela me semblait un don bien subtil et bien ingrat (si un don peut l'être), en présence d'aussi grandes exigences et d'aussi incessants imprévus, mon chef de rayon répondit à mon besoin d'un supplément de définition par cette formule qui me parut le résumé décisif, au delà duquel il est impossible d'aller :

« *La bonne vendeuse est celle qui a le sourire commercial.* »

Je ne sais si vous apprécierez assez, dans un trait aussi lucide et aussi sûr, toute l'éloquence d'une race, tout le génie d'une expérience professionnelle.

J'appris encore, comme corollaire à ce sourire si bien dosé de réserve et de sympathie, si engageant sans être familier, si voulu et paraissant si naturel, que certains défauts, si l'on peut les appeler ainsi, nuisaient à la vendeuse aussi bien douée qu'elle pût être d'autre part. Les clientes, habituées à la fascination du « sourire commercial », n'aiment pas la jeune fille qui paraît avoir des soucis, des chagrins. La vendeuse la plus courtoise, la plus empressée, qui aura un masque un peu froid aura plus de peine à réussir.

— Il n'est pas bon, non plus, dit ce premier, en même temps si expérimenté et si psychologue, qu'une vendeuse ait, chez nous, trop grand air. (En cela, une différence avec la grande couture, où il faut de ces-airs là.) Nous avons essayé parfois de prendre des employées élevées à cette école; elles faisaient four.

Cela m'amena à demander comment et où se recrutaient les vendeuses qui savaient plaire sans écraser, et qui avaient tant de jugement, de tact et d'activité.

Là, les avis furent un peu partagés entre deux autorités égales. Un chef de rayon indiquait que les vendeuses venaient

surtout des départements, où elles avaient commencé à se dégrossir, et qu'elles entraient dans le grand magasin après avoir achevé de se former, à Paris, dans des maisons moins absolument de premier ordre. Mais le chef du rayon voisin, également consacré à l'élégance féminine, sinon aux mêmes objets, affirma, au contraire, que la grande majorité avait une origine parisienne, parce que « à Paris, dans toutes les familles les jeunes filles travaillent, et ont besoin de gagner leur vie, tandis qu'en province, même dans les familles gênées, il y a un préjugé contre les professions commerciales ».

C'est pourquoi, dans cette armée de jeunes filles et de jeunes femmes qui vendent dans un grand magasin, il n'y a en général que des personnes d'excellentes sinon de très opulentes familles. Beaucoup ont accepté des charges fort lourdes et elles les portent avec courage; beaucoup aident des frères ou des sœurs plus jeunes, ou vivent avec une mère veuve, une vaincue de la vie. Elles sont presque toutes très sérieuses, « très méritantes ». Cependant, lorsqu'il en est de trop jolies, elles ne restent pas toujours au rayon... Mais ce n'est pas une occasion de médire. On m'en montre une admirable, qui est la plus sérieuse et une des meilleures vendeuses qui soient; elle est d'une famille d'employés de commerce; elle ignore ou, plus probablement, méprise sa beauté.

La beauté n'est pas obligatoire dans ces magasins; vous avez vu qu'elle serait, plutôt, professionnellement nuisible. Dans les rayons de robes, elle est tout à fait inutile, puisque les costumes ne sont qu'étalés, exposés, non essayés. Dans les rayons de manteaux, les belles filles sont plus nombreuses, parce qu'elles sont à la fois vendeuses et essayeuses, et que sur elles, le vêtement doit faire le plus grand effet possible.

Cette course effrénée au chiffre d'affaires, cette vente sous pression, ont un stimulant infaillible, et qui résume la profonde pensée de ces entreprises. La vendeuse est intéressée dans les bénéfices. Elle ne sent point la fatigue qui augmente ses appointements. Les sensibles empressés qui ont fait campagne pour qu'elles aient le droit de s'asseoir ont enfoncé une porte ouverte : du moins pour les très grands magasins, on ne leur a point refusé ce droit, mais dans les moments où la vente donne, elles sont les premières à oublier d'en profiter. Et pourtant, malgré cet éperon de la participation aux bénéfices dans la mesure de leur vente, il en est qui sont, le croirait-on, moins sensibles qu'on ne pourrait supposer, à l'augmentation, à l'avancement. On en voit, et en grand nombre, qui *veulent* gagner de l'argent ; mais d'autres, plus indifférentes, suivent simplement le courant, et ont soit la philosophie, soit le goût naturel de jouir de l'espèce de quiétude que procurent les besoins assurés et la part de travail normal garantie par la force acquise de ces grands magasins concentrateurs de foules.

L'âge n'est pour rien dans ces plus ou moins vivaces activités. L'établissement que nous prenons pour type en généralisant ses traits a une curieuse règle d'admission.

Aucune femme n'y entre comme vendeuse avant l'âge de dix-huit ans, ni passé la trentaine. Mais cela dit, on y peut rester tant qu'on a des forces, et si la mutualité, aidée et dirigée même par les chefs de l'entreprise, a préparé pour les doyennes des pensions, des lieux de retraite, on voit, et non pas à l'état d'exception, des vendeuses en exercice qui ont vingt-cinq ans de services, et plus.

Et, me dit-on : « La vieille vendeuse est *toujours* très travailleuse, très habile, très *ardente !* »

Si on avait le loisir de pénétrer plus avant dans ce monde si à part, que d'observations humaines on recueillerait dans la troupe disciplinée, en apparence automatique et uniformisée de ces centaines de femmes en robe noire, de qui les dix-huit printemps ou les cinquante hivers ne sont, au moment de la besogne, éclairés que par le « sourire commercial »! Combien de comédies, et de drames aussi, l'on découvrirait à la longue, si merveilleusement cachés sous les façons ponctuelles, l'unisson réglementaire! Combien d'ambitions, d'autant plus intenses que plus contenues, combien de férocités implacables et menues, et aussi de gentilles solidarités, d'humbles et cordiales sympathies, d'entrain à la tâche, d'active résignation à la destinée!

La vie qui échappe au public, de ces vendeuses qu'il observe à peine plus que leurs marchandises, remarquant parfois seulement un visage plus éveillé qui lui suggérera quelque pensée frivole et injustement galante, cette vie a ses beautés sans éloquence, ses souffrances sans retentissement, ses joies sans indiscrétion et sans bruit.

Elle est, en tant que vie commune, admirablement organisée, car elle repose sur la liberté et la règle, sur la protection et l'émancipation. Ces femmes sont, quand elles le demandent, logées gratuitement dans des locaux où elles trouvent non seulement l'abri, mais encore les distractions et les facilités d'acquérir une instruction plus grande. Alors, des voitures les amènent le matin au magasin et les remmènent le soir à leur volonté. Mais si elles préfèrent demeurer indépendantes, elles font à leur guise; beaucoup, nous l'avons dit, vivent en famille. Quelques isolées sont également en dehors du système familial et du système de la pension : la grande ville les enveloppe de sa tumultueuse discrétion.

Pour les repas, elles les prennent au dehors si elles veulent, dans la maison si elles désirent; mais lorsqu'on a visité les grands réfectoires avec leurs tables à se mirer, les cuisines aux agencements magnifiques, lorsqu'on a consulté les menus, parcouru les boucheries et les garde-manger, on comprend sans peine qu'elles préfèrent ces repas en commun à l'indemnité de nourriture pour laquelle elles peuvent opter et qui ne leur procurerait pas la moitié de ce qu'elles trouvent ici, comme abondance et confortable.

Cette organisation est évidemment exceptionnelle. Il n'en est pas, pour la même profession, beaucoup d'exemples à Paris, aussi complets, aussi faits pour surprendre ceux qui étudient la vie laborieuse des femmes. Nous n'en devons pas moins le citer, ne fût-ce que pour faire connaître combien les sorts sont divers, et pour montrer les voies qu'il vaut mieux suivre.

Un trait vraiment remarquable, en même temps que résultat de cette puissante cohésion créée par la vie groupée bien entendue : *les mariages dans la maison sont beaucoup plus fréquents qu'autrefois,* et ils ont une tendance à augmenter encore de proportion.

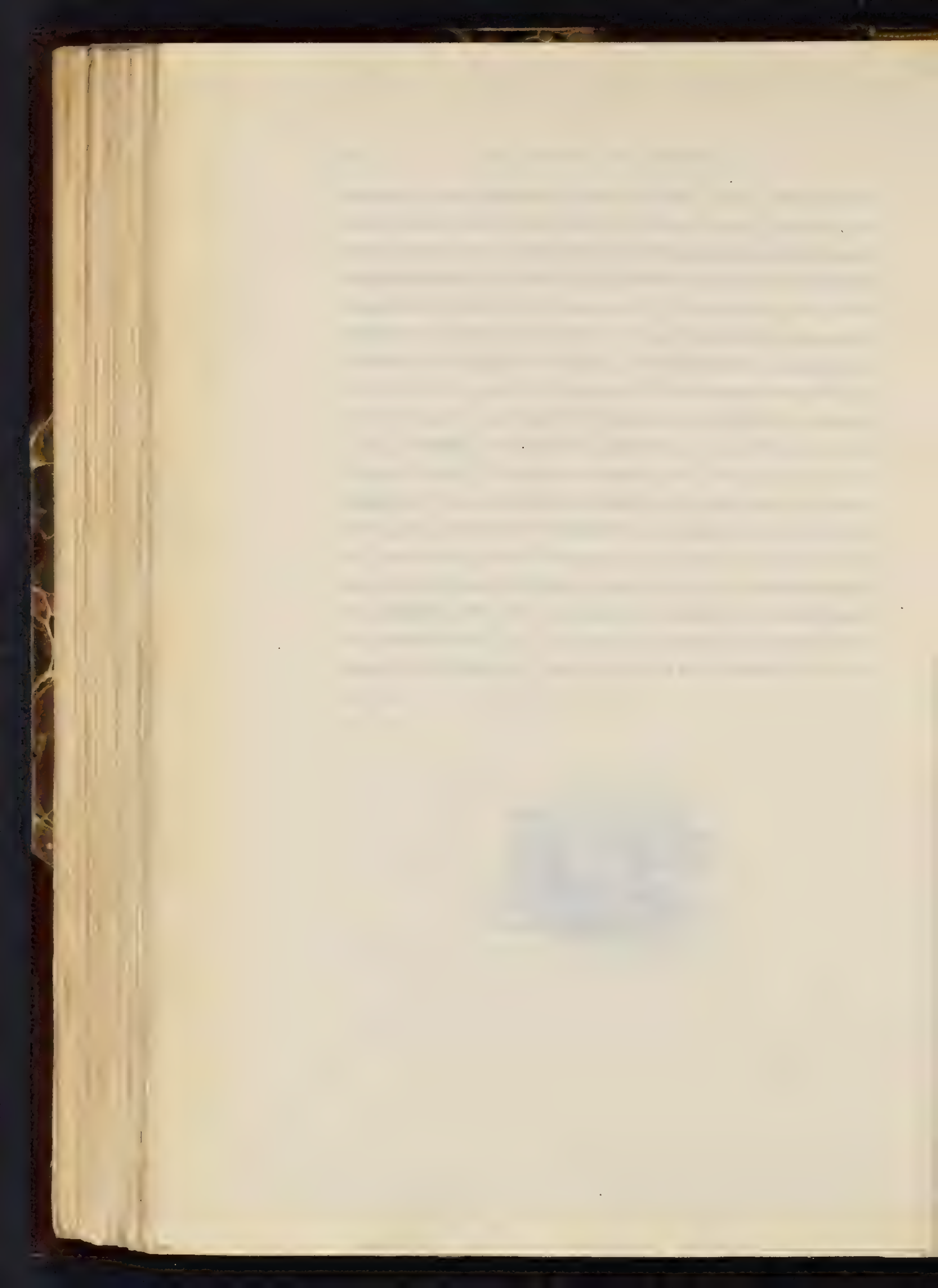
Il ne reste qu'à répondre à une question pour laisser là, ainsi effleurée, cette esquisse. Nous avons vu à peu près comment se recrutaient les vendeuses. Comment cessent-elles de l'être, en dehors des cas restreints de vieillissement sous le harnois?

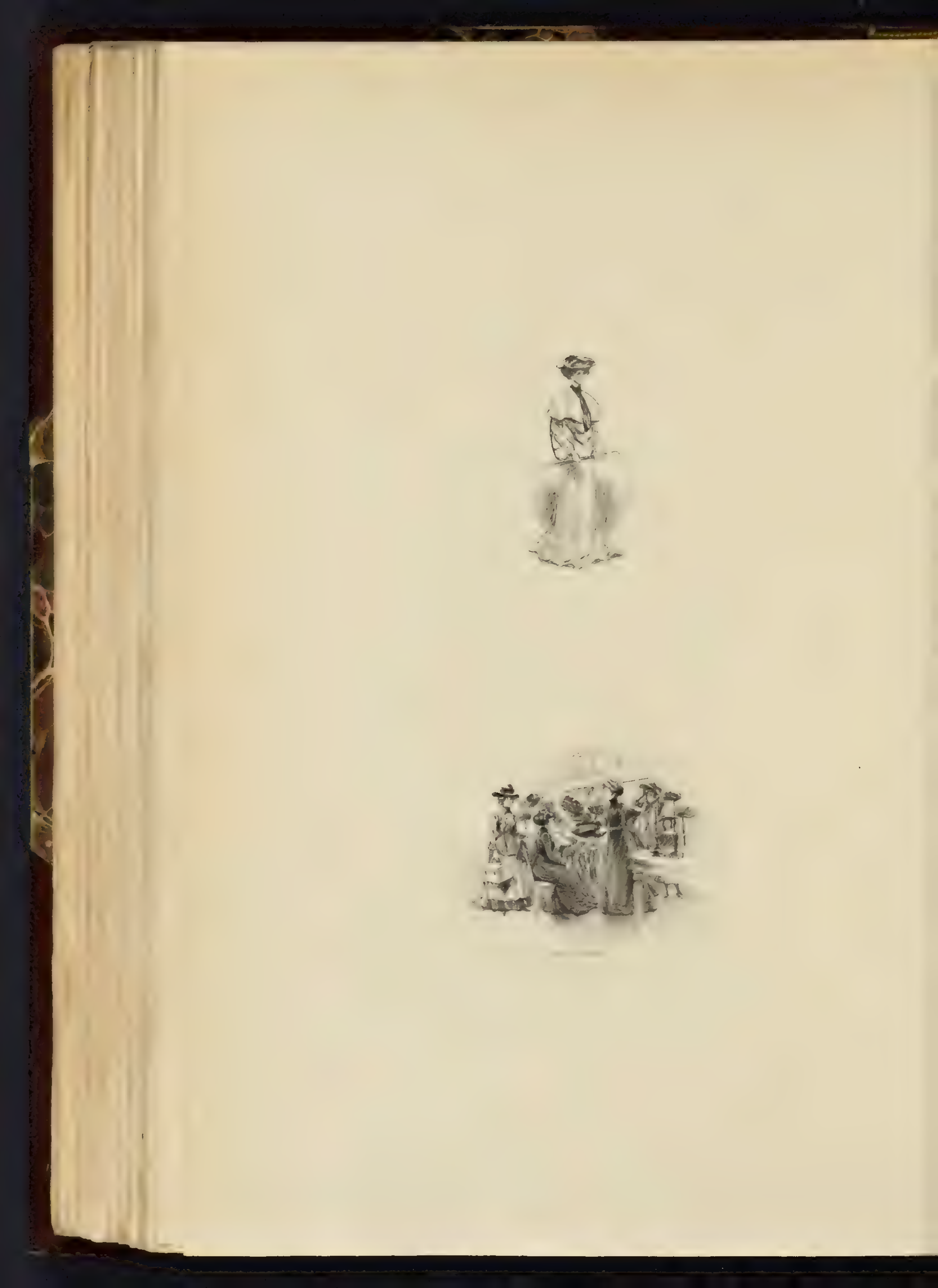
Une des principales causes de la cessation de l'état de vendeuse est le mariage. Aussi facilement que l'on s'était mis à vendre des robes, des manteaux, des chapeaux coruscants et fleuris, aussi facilement on s'établit, en province ou à Paris, dans un commerce aux antipodes, mercière, pâtissière,

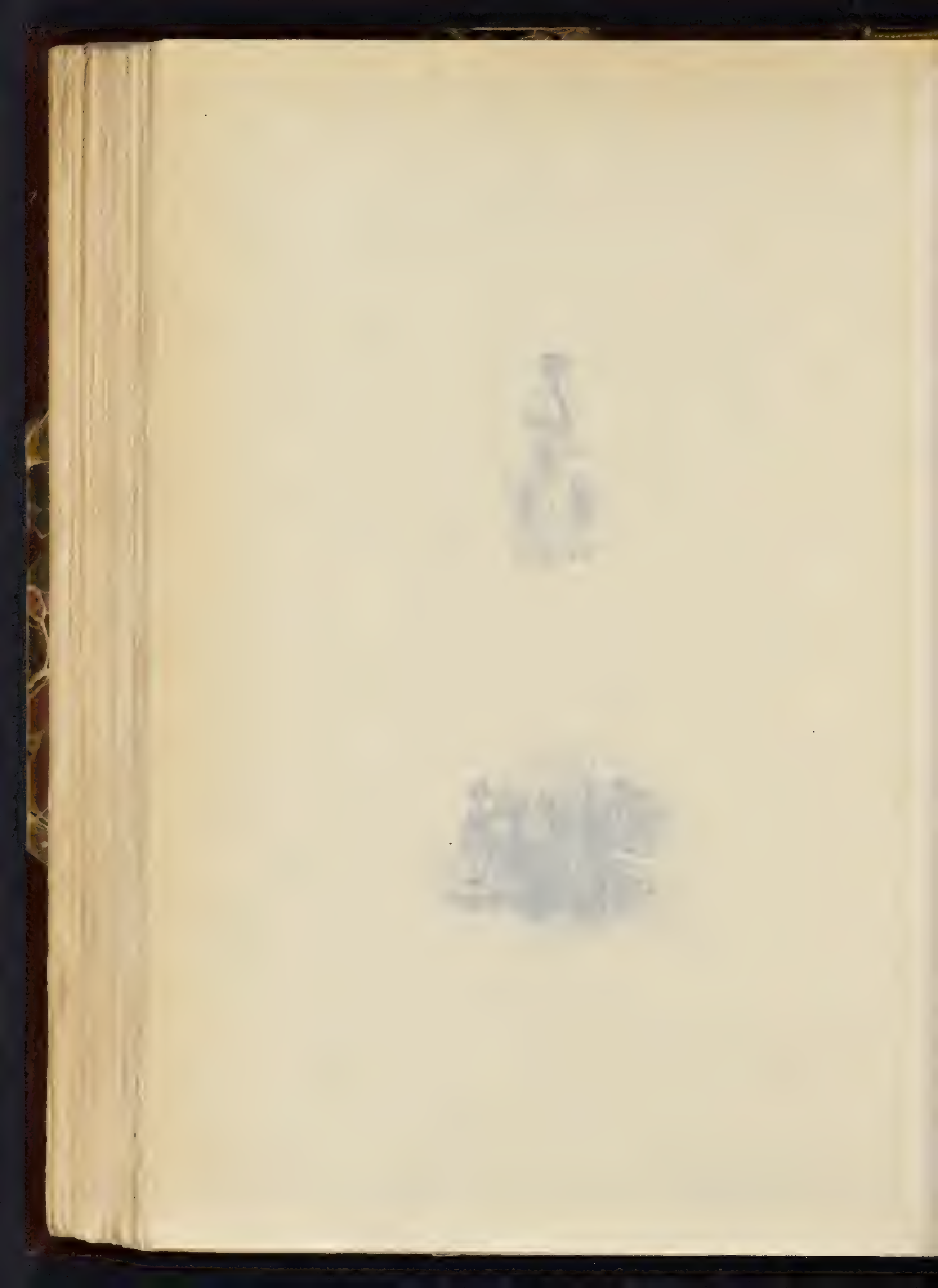
papetière, peu importe, suivant le mari qu'on aura trouvé. Ces brusques ruptures avec un métier exercé pendant des années sont le cas le plus normal. Elles prouveraient combien, ainsi que nous le faisions sentir au début, la vendeuse de grands magasins est un rouage bien ajusté, fonctionnant bien, mais facilement remplaçable. Elle n'est pas spécialiste comme la vendeuse de la grande couture, sa diplomatie est apprise et non innée, elle peut être virtuose de la vente sans être artiste, et elle n'a pas, comme celle de l'autre race, la réelle vocation.

Il y aurait, suivant les quartiers et les clientèles, bien d'autres types de vendeuses à cataloguer, dans les « grands magasins » qui sont vraiment grands et dans ceux qui sont tout petits. Les unes effroyablement provinciales et qui ont été par faveur spéciale conservées du temps de Balzac. Les autres terriblement délurées, aussi dénuées de scrupules que de traditions, effrontées et nomades comme des pierrots dans les plates-bandes du commerce, vibratiles et éphémères comme des infusoires, dans la goutte d'eau diamantée du luxe parisien.







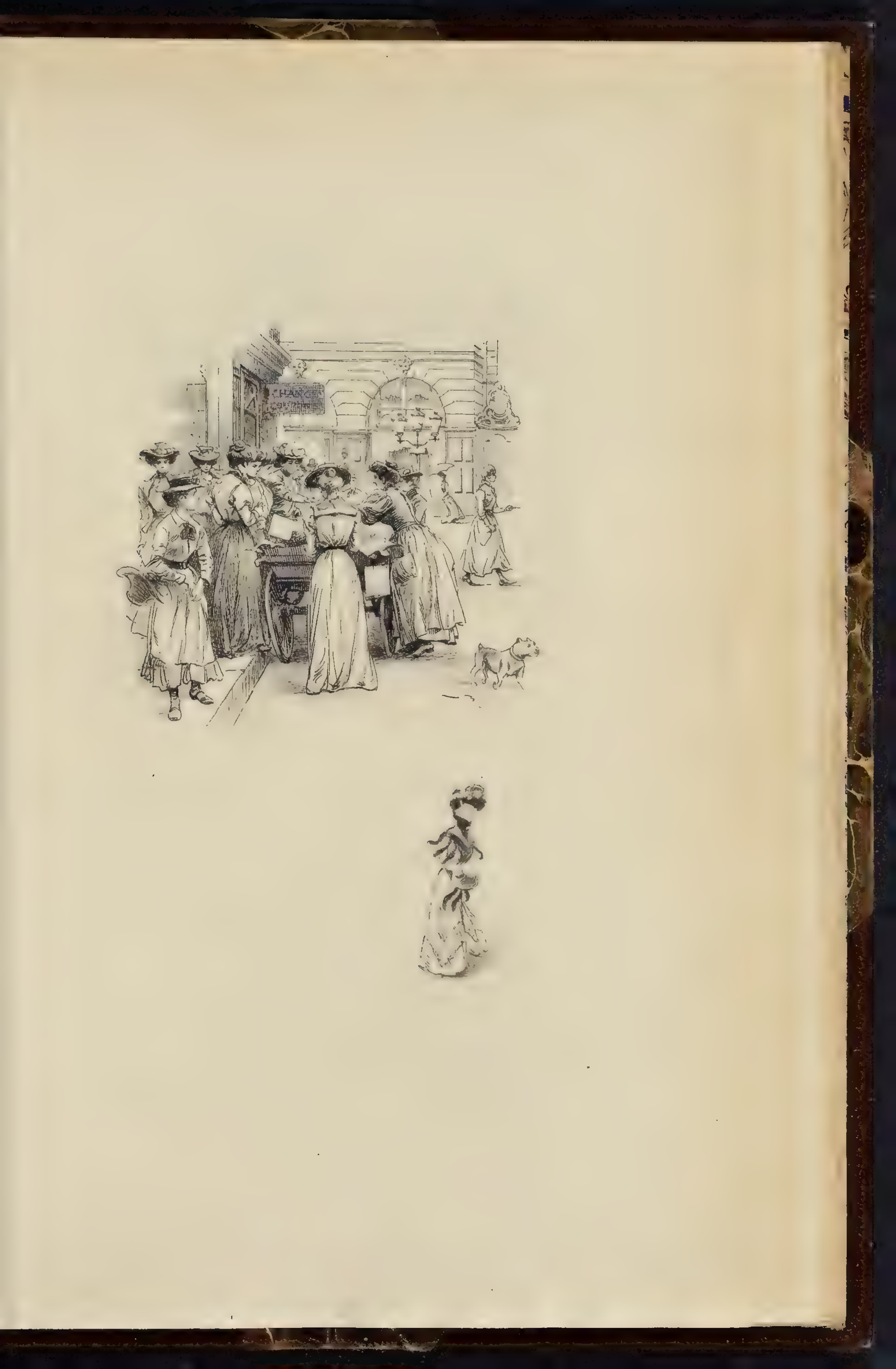












LA GLOIRE DE L'AIGUILLE

A regret nous quittons ce monde délicieux qui nous a [illegible] des choses frivoles.

Monde si exceptionnel dans le monde, atteignant, comme nulle part ailleurs, la perfection dans l'artificiel. Monde complexe et léger, futile et sérieux, sceptique et passionné, avons-nous pu vous y faire prendre un instant d'intérêt, lui qui nous a intéressé de longues heures, vous le faire aimer au point qu'il nous a paru mériter de l'être? N'avons-nous pas trop failli à vous convaincre des exemples et des leçons que l'on peut y trouver à profusion, en art, en activité, en [illegible]



LA GLOIRE DE L'AIGUILLE

A regret nous quittons ce monde délicieux qui nous a permis d'étudier la puissance de l'éphémère et le profond des choses frivoles.

Monde si exceptionnel dans le monde, atteignant, comme nulle part ailleurs, la perfection dans l'artificiel. Monde complexe et léger, futile et sérieux, sceptique et passionné, avons-nous pu vous y faire prendre un instant d'intérêt, lui qui nous a intéressé de longues heures, vous le faire aimer au point qu'il nous a paru mériter de l'être? N'avons-nous pas trop failli à vous convaincre des exemples et des leçons que l'on peut y trouver à profusion, en art, en activité, en énergie, en confiante bonne grâce?

Que de détails nous avons dû laisser de côté pour simplifier un peu l'esquisse d'une vie aussi mobile, aussi confuse, où tout est en nuances également significatives, où tous les spectacles sont aussi vrais et aussi changeants que les couleurs et les ondes de la robe à Loïe Fuller ! Que de traits nous n'avons pas su saisir, que de confidences provoquer, pour inspirer tendresse, compassion, ou admiration, pour ces milliers de femmes si imprégnées de naturel charme, ou si reléguées dans des rôles obscurs et usants, douces, habiles et résignées, ou enfin, déployant tant de flamme et de génie véritable pour conserver à Paris son auréole de distinction raffinée, de luxe élégant et d'inimitable caprice !

Le reproche qu'on nous fera peut-être, et qui ne nous déplaira point, serait d'avoir peint trop beau et d'avoir pris trop au sérieux une classe immense qui a plus souvent suggéré des plaisanteries faciles, et des idées rêveusement libertines. C'est une considération qui, en effet, peut s'imposer à certains esprits dès qu'il s'agit d'une nombreuse réunion d'êtres humains : il n'en est pas dont la beauté ne puisse avoir pour envers le scandale, et cela dépend des dispositions d'esprit où l'on se trouve. Peut-être nous-même céderions-nous à la tentation de faire plutôt, si l'occasion s'en présentait, une sélection de vierges folles que de vierges sages, mais aujourd'hui, nous trouvant en présence des cent mille suivantes de sainte Catherine, qui, dans leur ensemble, ne sont ni tout à fait sages, ni tout à fait folles, ni même tout à fait vierges si l'on veut, nous avons mieux aimé, ayant le choix, être lyrique qu'égrillard.

Baudelaire a imaginé Paris sous les traits d'un vieil ouvrier grisonnant et rude, qui, le matin,

Empoigne ses outils en se frottant les yeux.

Nous nous plaisons à le voir personnifié par l'ouvrière jeune et alerte, gaie malgré sa pauvreté, confiante malgré son avenir trop sûrement borné, fraîche malgré ses repas de dix sous, jolie malgré ses robes de vingt francs, et courant enfermer toute cette fraîcheur, cette beauté, cette gaîté, cette jeunesse dans la ruche qui de tout cela, au rebours des abeilles, distillera non du miel mais des fleurs.

La misère? Elle existe à coup sûr, et aux moments où elle sévit le moins, elle ne cesse de menacer. Mais rien n'est plus noble dans la douceur, que la simplicité et la dignité avec lesquelles l'ouvrière parisienne la supporte. Il y eut récemment une grève de couturières dans Paris : elle eut les allures d'une fête, et pourtant le problème tragique se dressait dans l'ombre aussi bien pour cette grève que pour les autres. Faites en sorte, ô vous qui dirigez le travail, et vous qui vous parez de ses œuvres, et vous aussi, qui poussez aux révoltes, que ces « fêtes » ne se célèbrent par trop souvent. Paris, si vicieux, et si égoïste, et qui devient par moments si terrible, n'aime pas qu'on fasse pleurer ses fillettes.

Les ravages de l'amour? ils sont constants, comme ceux de la pauvreté sa parente par alliance. Sur cent mille femmes et filles, qui chaque matin descendent et chaque soir remontent la grande et âpre et tentatrice rue, il y en a qui y restent. Mais combien de farouches et de graves, pour qui la vie a des questions plus urgentes que l'amour, et d'autres qui en sont guéries de bonne heure par une expérience flétrisseuse d'illusions, et d'autres encore qui attendent et obtiennent de lui ce qu'il refuse à tant et tant, un peu de bonheur vrai, et puis le souvenir.

Sentimentales? Elles le sont par nécessité d'état. Mali-

cieuses, et renseignées, et étincelantes de propos libres et salés. Elles ne seraient pas de nos faubourgs sans cela :

Il n'est bon bec que de Paris,

a dit François Villon, qui les a plus d'une fois suivies dans la rue. Laides? Il y en a beaucoup, et de fatiguées, et d'anémiques et malades aussi, et de tristes, et de rageuses, et de cruelles, et de souffre-douleurs, et de neutres, et de sans-joie... Et quand on les voit toutes ensemble, c'est beau. Les méchantes sont si drôles, les malades si touchantes, les neutres si dociles, les laides si gentilles! Elles sont à la fois la romance et la gaîté de Paris, et vous voudriez que nous n'ayons pas pour elles de la reconnaissance!

Appliquées et habiles à la tâche, douées de qualités de race subtiles, elles traduisent les idées des inventeurs et des inventrices d'élégances, avec tant de souplesse, de délicatesse et de brillant qu'elles y mettent une part, une collaboration de tout elles-mêmes, et qu'elles contribuent le plus puissamment à épandre dans l'univers ce parfum de raffinement, à propager ce rêve exquis et trompeur de choses soyeuses, à mettre des garnitures à la vie. Et vous nous critiqueriez de ne pas leur ménager notre admiration!

Et le mécanisme aussi de ce grand travail de la nouveauté de demain, de la fanfreluche et de la forme qui feront fureur, est admirable.

Le temps passé qui transmet au présent, pour qu'il les transforme, les couleurs et les lignes qui firent sa joie et son caprice. Les quelques natures d'artistes qui recueillent ces souvenirs desséchés pour les raviver et en faire des illusions inédites. Les impulsives, qui, sans documents, plongent les mains dans les étoffes soyeuses, les tourmentent, les drapent,

les sculptent, s'affolent de leur propre songe de tons et de rythmes jusqu'à créer les paradoxales et ravissantes exagérations de la mode. Puis, celles qui secondent ces visionnaires, transmettent et distribuent leur pensée aux ouvrières, comme les protes partagent entre les ouvriers des lettres le manuscrit du poète, son chant qui sera répété et courra le monde à des milliers d'exemplaires. Enfin ces ouvrières elles-mêmes que nous ne nous sommes point lassés de voir à l'œuvre. Puis, la chose créée dans ces profondeurs, remontant toute chatoyante et toute frémissante, pour être livrée aux yeux, exaltée par l'éloquence insinuante de la vendeuse, animée par l'adroite mimique des mannequins et leur danse hiératique... Dites, cette œuvre si logique, si continue, si captivante et si persévérante à travers toutes ces transformations, n'est-elle pas admirable autant que toute création de l'activité humaine?

Elle est plus utile que frivole, puisqu'elle fait vivre tant d'êtres; plus salutaire qu'indifférente, puisqu'elle force à rendre hommage au sentiment de la beauté ceux qui seraient incapables de s'en soucier sous une autre forme; plus durable que fugace, puisque les élégances du passé constituent, pour certaines civilisations, un titre de gloire, et nous grisent encore après des siècles.

Mais la Dame Naï et la Dame Touï et la splendide reine Karomama, dans leurs vitrines du musée ne nous émeuvent-elles pas autant, frêles et souplement vêtues, que les sphinx et les pyramides? N'avons-nous pas autant de trouble à voir les manèges et les *toilettes* des petites parisiennes de Tanagra qu'à lire Sophocle et Platon, et à nous remémorer les hauts faits de Léonidas? Que dis-je! Une robe, à travers les temps, vaut plus qu'une bataille. Si vous avez quelque franchise, vous avouerez que vous rêvez avec plus de plaisir devant

celles de Joséphine et de Marie-Louise, que devant la carte d'Europe au temps des conquêtes de Napoléon. Un soulier de satin de Marie-Antoinette nous murmure plus au cœur que la déclaration des Droits de l'homme.

Enfin, si Paris commençait à habiller moins bien la femme, il y aurait un peu moins de soleil et d'amour sur le reste de la terre.

C'est encore une des forces vives de Paris, une de ces vertus essentielles que pas une conquête n'a encore pu ravir, pas une révolution amoindrir, pas une académie régenter, pas une sottise alourdir.

Nous avons fait des cathédrales. Nous faisons des robes. Que les autres en fassent autant.

Ils savent bien qu'ils ne le peuvent point, et que force leur a été d'imiter les unes, comme de copier les autres, en un peu moins parfait. Il y a de grands artistes dans les autres contrées, et aussi de grands savants; mais Paris, grâce à ses robes, demeure un point exceptionnellement brillant, et d'une autre nuance. A l'heure présente, la femme est le seul objet d'art vraiment à l'abri de la critique qui se promène par nos rues, ou qui s'en va conter les grâces de notre race, à l'étranger, en Amérique, au diable ou ailleurs.

En restera-t-il le souvenir, dans le temps, comme la robe collante des belles Egyptiennes et les draperies pimpantes des petites Asiatiques mineures? Oui, certes, car rien ne disparaît absolument de la beauté qui a vécu.

Une des créatrices de la mode à Paris me disait que parfois elle se sentait un peu découragée, que sa recherche sans cesse recommençante de chiffonnages, de modelage et d'harmonie, lui échappant aussitôt qu'aboutie, lui semblait, à certains moments, aussi vaine que fatigante, et que la saison suivante,

celles de Joséphine et de Marie-Louise, que devant la carte d'Europe au temps des conquêtes de Napoléon. Un soulier de satin de Marie-Antoinette nous murmure plus au cœur que la déclaration des Droits de l'homme.

Enfin, si Paris commençait à habiller moins bien la femme, il y aurait un peu moins de soleil et d'amour sur le reste de la terre.

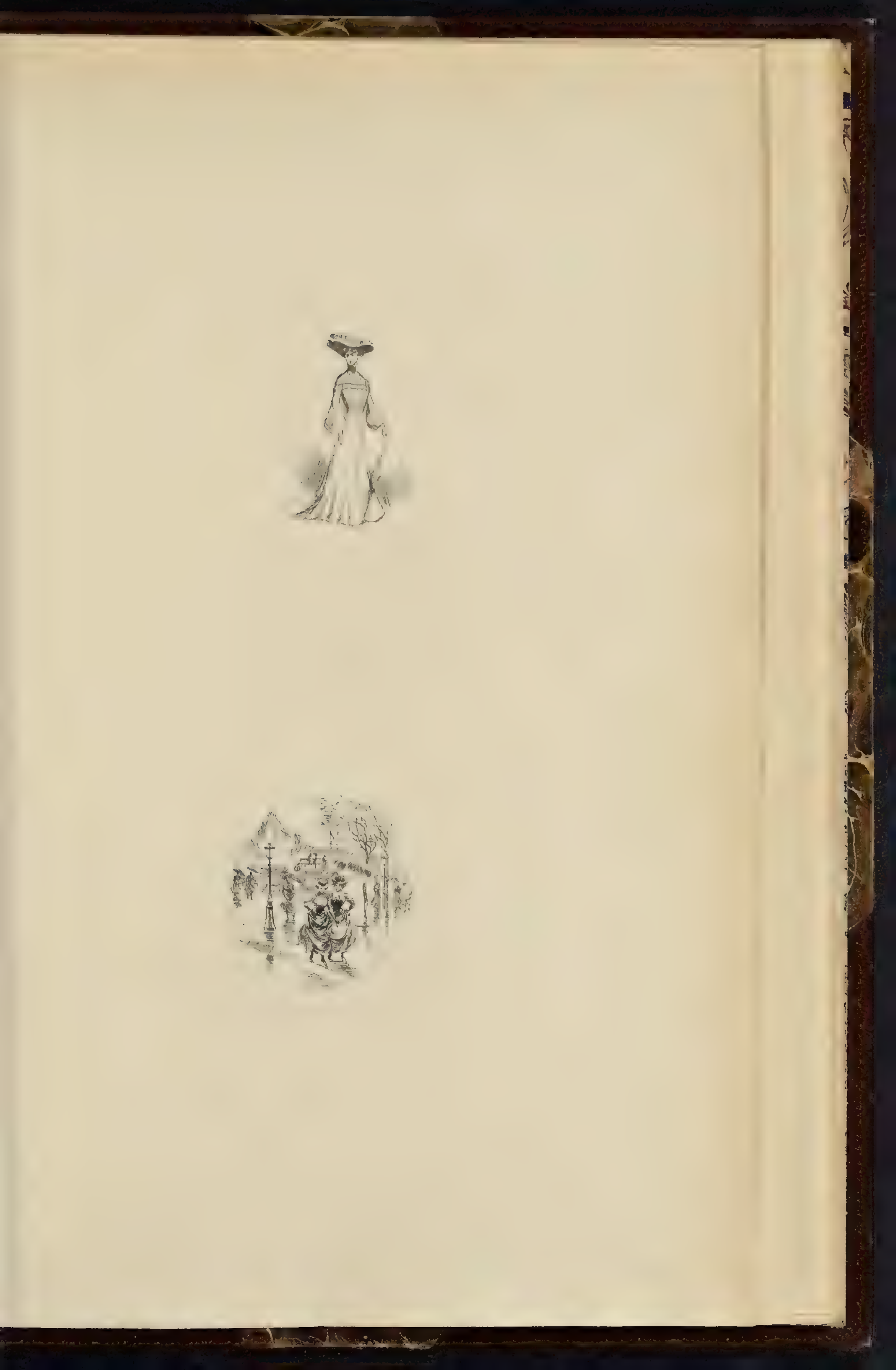
C'est encore une des forces vives de Paris, une de ces vertus essentielles que pas une conquête n'a encore pu ravir, [illegible] pas une sottise alo[illegible]

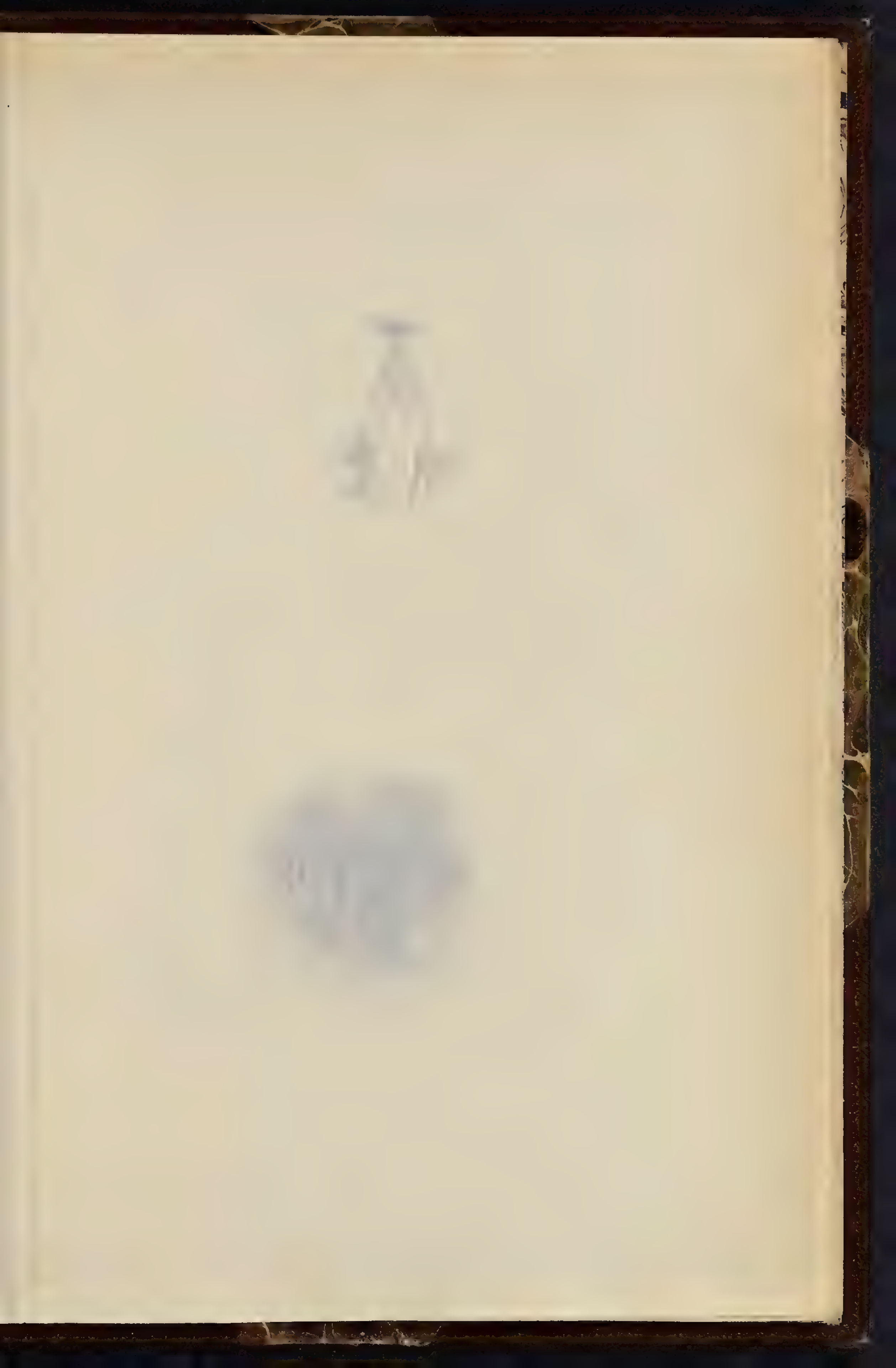
Nous avons fait des cathédrales. Nous faisons des robes. Que les autres en fassent autant.

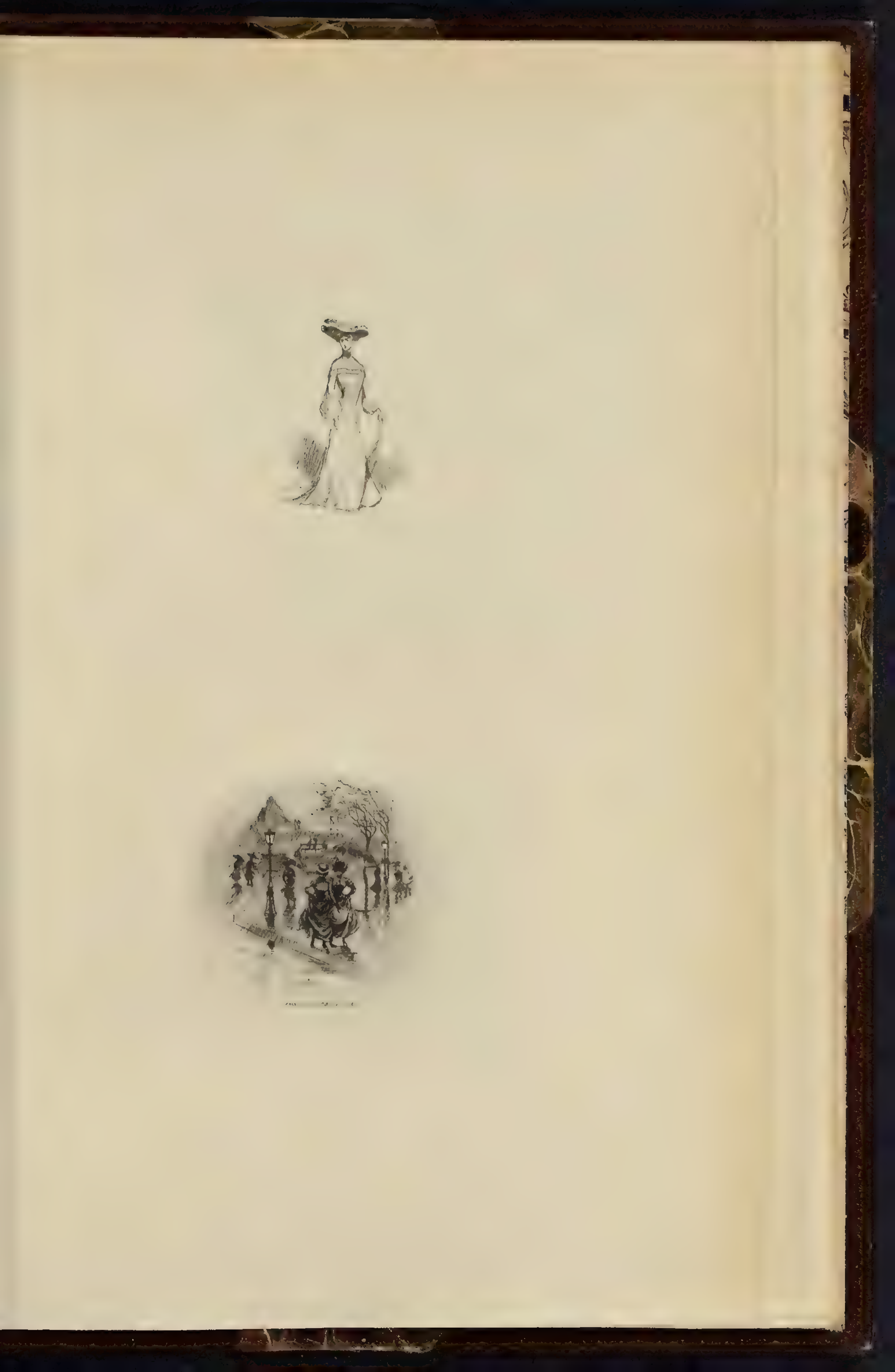
Ils savent bien qu'ils ne le peuvent point, et que force leur a été d'imiter les unes, comme de copier les autres, en un peu moins parfait. Il y a de grands artistes dans les autres contrées, et aussi de grands savants; mais Paris, grâce à ses robes, demeure un point exceptionnellement brillant, et d'une autre nuance. A l'heure présente, la femme est le seul objet d'art vraiment à l'abri de la critique qui se promène par nos rues, ou qui s'en va conter les grâces de notre race, à l'étranger, en Amérique, au diable ou ailleurs.

En restera-t-il le souvenir, dans le temps, comme la robe collante des belles Egyptiennes et les draperies pimpantes des petites Asiatiques mineures? Oui, certes, car rien ne disparaît absolument de la beauté qui a vécu.

Une des créatrices de la mode à Paris me disait que parfois elle se sentait un peu découragée, que sa recherche sans cesse recommençante de chiffonnages, de modelage et d'harmonie, lui échappant aussitôt qu'aboutie, lui semblait, à certains moments, aussi vaine que fatigante, et que la saison suivante.







reprise par sa destinée de suggérer des élégances, elle ne serait pas moins reprise, quel que fût le succès, par un nouvel : « A quoi bon? »

Et pourtant ce qu'elle fait, elle ne voudrait pas ne plus le faire; car tout vrai artiste [illegible] en s'y épuisant joyeusement. Et elle soupirera quand, [illegible], elle devra transmettre à d'autres le flambeau des [illegible] elle sera récompensée par la pensée qu'elle aura [illegible], qui aura sa [illegible] le livre renouvelé et [illegible]

« A quoi bon? » Avoir plu, ce qui est la [illegible] du monde.

[illegible]

rien de Paris et de ses parures, pas même le plus [illegible] gnage, conservé par dessins ou par [illegible], toutes ces [illegible] lités merveilleuses n'auraient elles pas [illegible] d'être, celle du bouquet, — à qui l'on ne [illegible] que d'avoir un instant [illegible] et [illegible]

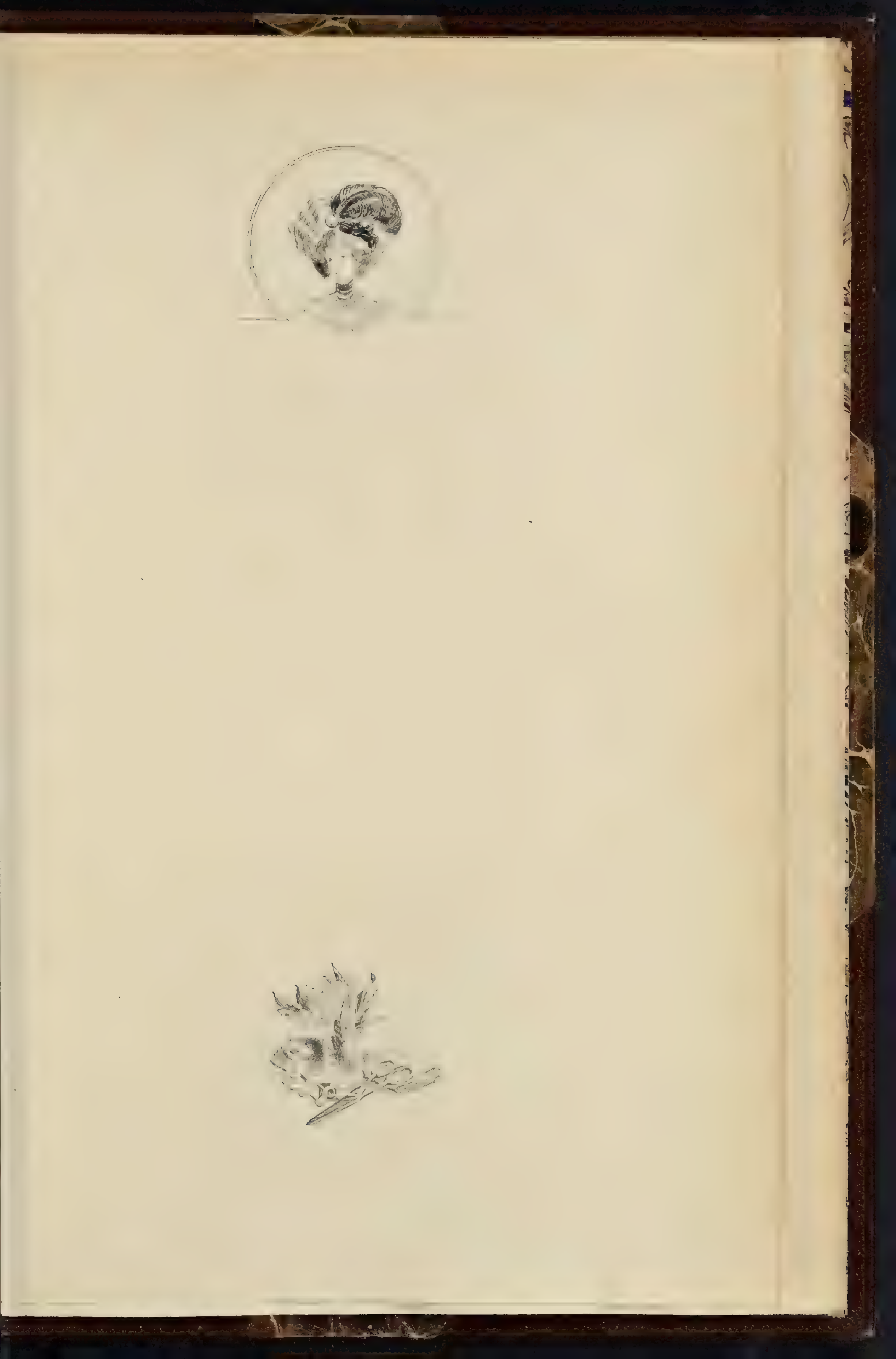
reprise par sa destinée de suggérer des élégances, elle ne serait pas moins reprise, quel que fût le succès, par un nouvel : « A quoi bon? »

Et pourtant ce qu'elle fait, elle ne voudrait pas ne plus le faire; car tout vrai artiste maudit sa tâche en s'y épuisant joyeusement. Et elle soupirera quand, à son tour, elle devra transmettre à d'autres le flambeau des grâces; mais elle sera récompensée par la pensée qu'elle aura créé un *genre*, qui aura sa page dans le livre renouvelé et circulaire de la mode.

« A quoi bon? » A avoir plu, ce qui est la plus belle vertu du monde.

Mais, quand même tout cela périrait, quand il ne resterait rien de Paris et de ses parures, pas même le plus léger témoignage, conservé par dessins ou par miracle, toutes ces frivolités merveilleuses n'auraient elles pas eu leur suprême raison d'être, celle du bouquet, — à qui l'on ne demande que d'avoir un instant ravi et embaumé?





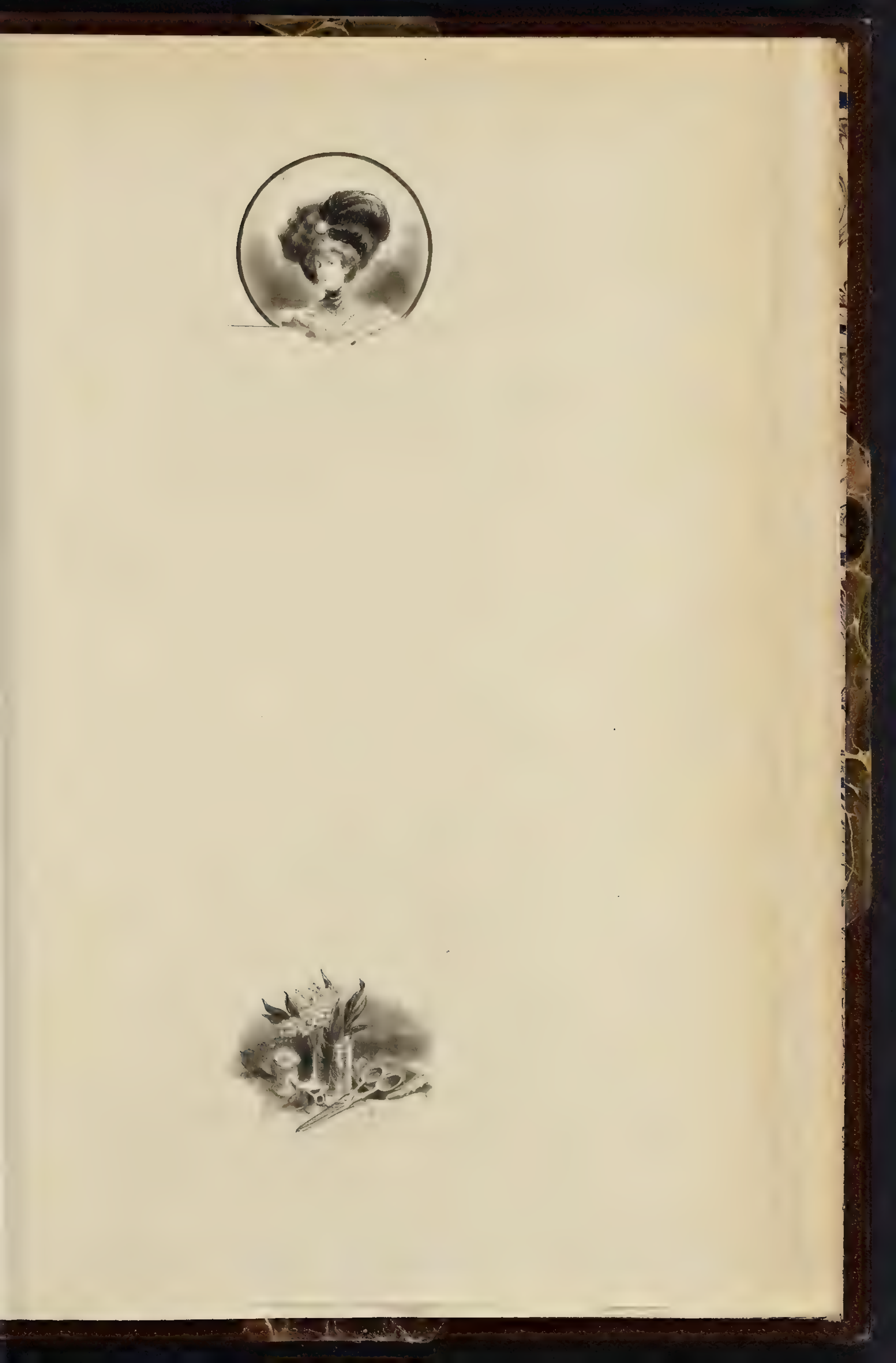


TABLE DES MATIÈRES



TABLE DES MATIÈRES





